
UNIVERSITY OF TORONTO DUPL
3 1761 00581961 0

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12

COLLECTION HETZEL

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION





LEIPZIG

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1860


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LE PAGE
DU DUC DE SAVOIE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Ce qu'eût pu voir un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, dans la journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi.

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence des hommes que nous avons à leur faire connaître, et au milieu des

événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henri II règne sur la France;

Marie Tudor, sur l'Angleterre;

Charles-Quint, sur l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Italie et les deux Indes, c'est-à-dire sur un sixième du monde.

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fert, qu'achève de rebâtir Emmanuel Philibert, prince de Piémont, en remplacement d'Hesdin-le-Vieux, qu'il a pris et rasé, l'année précédente. — Donc, nous voyageons dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais.

Nous disons de l'ancienne France, car un instant l'Artois a été réuni au patrimoine de nos rois par Philippe-Auguste, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Bouvines; mais, entré, en 1180, dans la maison de France, donné, en 1237, par saint Louis, à Robert, son frère cadet, il s'égara aux mains de trois femmes, Mahaud, Jeanne Ire et Jeanne II, dans trois maisons différentes. Puis, avec Marguerite, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne Ire, il passa au comte Louis de Mâle, dont la fille le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandres et de Nevers, dans la maison des

ducs de Bourgogne. Enfin, Charles le Téméraire mort, Marie de Bourgogne, dernière héritière du nom gigantesque et des biens immenses de son père, alla, le jour où elle épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, réunir nom et richesses au domaine de la maison d'Autriche, lesquels s'y engloutirent comme un fleuve qui se perd dans l'Océan.

C'était là une grande perte pour la France, car l'Artois était une belle et riche province. Aussi, depuis trois ans, avec des chances capricieuses et des fortunes diverses, Henri II et Charles-Quint luttaient-ils corps à corps, pied à pied, front contre front, Charles-Quint pour la conserver, Henri II pour la reprendre.

Pendant cette guerre acharnée, où le fils retrouvait le vieil ennemi de son père, et, comme son père, devait avoir son Marignan et son Pavie, chacun avait rencontré ses bons et ses mauvais jours, ses victoires et ses défaites. La France avait vu l'armée en désordre de Charles-Quint lever le siége de Metz, et avait pris Marienbourg, Bouvines et Dinant ; l'Empire, de son côté, avait emporté d'assaut Thérouanne et Hesdin, et, furieux de sa défaite de Metz, avait brûlé l'une et rasé l'autre.

Nous avons comparé Metz à Marignan, et nous n'exagérons pas. — Une armée de cinquante mille

hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux, décimée par le froid, par la maladie, et, disons-le aussi, par le courage du duc François de Guise et de la garnison française, s'évanouit comme une vapeur, disparut comme une fumée, laissant, pour toute trace de son existence, dix mille morts, deux mille tentes, et cent-vingt pièces de canon !

La démoralisation était telle, que les fuyards n'essayaient pas même de se défendre. Charles de Bourbon poursuivait un corps de cavalerie espagnole; le capitaine qui commandait ce corps s'arrête et va droit au chef ennemi.

— Prince, duc ou simple gentilhomme, lui dit-il, qui que tu sois enfin, si tu combats pour la gloire, cherche une autre occasion; car, aujourd'hui, tu égorgerais des hommes trop faibles, non-seulement pour te résister, mais encore pour prendre la fuite.

Charles de Bourbon remit son épée au fourreau, ordonna à ses hommes d'en faire autant; et le capitaine espagnol et sa troupe continuèrent leur retraite sans être davantage inquiétés par eux.

Charles-Quint avait été loin d'imiter cette clémence. Thérouanne prise, il avait ordonné que la ville fût livrée au pillage, rasée jusqu'en ses fondements; qu'on détruisît, non-seulement les

édifices profanes, mais encore les églises, le monastères et les hôpitaux; qu'on n'y laissât, enfin, aucun vestige de muraille; et, de peur qu'il n'y restât pierre sur pierre, il requit les habitants de la Flandre et de l'Artois pour en disperser les débris.

L'appel de destruction avait été entendu. Les populations de l'Artois et de la Flandre, auxquelles la garnison de Thérouanne causait de grands dommages, étaient accourues armées de pioches, de marteaux, de hoyaux et de pics, et la ville avait disparu comme Sagonte sous les pieds d'Annibal, comme Carthage au souffle de Scipion.

Il en était arrivé d'Hesdin comme de Thérouanne.

Mais, sur ces entrefaites, Emmanuel Philibert avait été nommé commandant en chef des troupes de l'Empire dans les Pays-Bas, et, s'il n'avait pu sauver Thérouanne, il avait, du moins, obtenu de rebâtir Hesdin.

Il avait accompli en quelques mois ce travail immense, et une nouvelle ville venait de s'élever comme par enchantement à un quart de lieue de l'ancienne. Cette nouvelle ville, située au milieu des marais du Mesnil, sur la rivière de la Canche, était si bien fortifiée, qu'elle faisait encore, cent cinquante ans après, l'admiration de Vauban,

ant le cours de ces cent cinquante
e de fortifications eût entièrement

teur l'avait appelée Hesdin-*Fert;* c'est-à-dire que, pour forcer la ville nouvelle à se souvenir de son origine, il avait joint à son nom ces quatre lettres : F. E. R. T. données avec la croix blanche par l'empereur d'Allemagne, après le siége de Rhodes, à Amédée le Grand, treizième comte de Savoie, et qui signifient : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit,* c'est-à-dire : *Son courage a sauvé Rhodes.*

Mais ce n'était pas le seul miracle qu'eût opéré la promotion du jeune général auquel Charles-Quint venait de confier la conduite de son armée. Grâce à la discipline rigide qu'il avait su établir, le malheureux pays qui, depuis quatre ans, était le théâtre de la guerre commençait à respirer; les ordres les plus sévères avaient été donnés par lui pour empêcher le pillage et même la maraude; tout chef contrevenant était désarmé et mis, sous sa tente, en vue de toute l'armée, à des arrêts plus ou moins longs; tout soldat pris en flagrant délit était pendu.

Il en résultait que, comme l'hiver de 1554 à 1555 avait à peu près fait cesser les hostilités de part et d'autre, les habitants de l'Artois venaient de passer quatre ou cinq mois qui, compa-

rativement aux trois années écoulées entre le siége de Metz et la reconstruction d'Hesdin, leur avaient paru un échantillon de l'âge d'or.

Il y avait bien encore de temps en temps, par-ci par-là, quelque château incendié, quelque ferme pillée, quelque maison dévalisée, soit par les Français, qui tenaient Abbeville, Doulens et Montreuil-sur-Mer, et qui hasardaient des excursions sur le territoire ennemi, soit par les pillards incorrigibles, reîtres, lansquenets et bohêmes, que l'armée impériale traînait à sa suite; mais Emmanuel Philibert faisait si bonne chasse aux Français, et si rude justice aux impériaux, que ces catastrophes devenaient de jour en jour plus rares.

Voilà donc où l'on en était dans la province d'Artois, et particulièrement dans les environs d'Hesdin-Fert, le jour où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire le 5 mai 1555.

Mais, après avoir donné à nos lecteurs un aperçu de l'état moral et politique du pays, il nous reste, pour compléter le tableau, à leur donner une idée de son aspect matériel; — aspect qui a totalement changé depuis cette époque, grâce aux envahissements de l'industrie, et aux améliorations de la culture.

Disons donc,—afin d'arriver à ce résultat difficile que nous nous proposons, et qui a pour but

de reproduire un passé presque évanoui, — disons donc ce que, pendant cette journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi, eût vu un homme qui, monté sur la plus haute tour d'Hesdin, et le dos tourné à la mer, eût embrassé l'horizon s'étendant en demi-cercle sous son regard, depuis l'extrémité septentrionale de cette petite chaîne de collines derrière laquelle se cache Béthune, jusqu'aux derniers mamelons méridionaux de cette même chaîne au pied desquels s'élève Doulens.

Il eût eu, d'abord, en face de lui, s'avançant en pointe vers les rives de la Canche, l'épaisse et sombre forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, dont le vaste tapis vert, jeté ainsi qu'un manteau sur l'épaule des collines, allait, au bas du versant opposé, tremper sa lisière aux sources de la Scarpe, qui est à l'Escaut ce que la Saône est au Rhône, ce que la Moselle est au Rhin.

A la droite de cette forêt, — et, par conséquent, à la gauche de l'observateur que nous supposons placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, — au fond de la plaine, sous l'abri de ces mêmes collines qui ferment l'horizon, les bourgs d'Enchin et de Fruges, perdus au milieu des fumées bleuâtres de leurs cheminées, fumées qui les enveloppent comme une vapeur transparente, comme un voile diaphane, indiquaient que les

frileux habitants de ces provinces septentrionales n'avaient point encore, malgré l'apparition des premiers jours de printemps, dit un adieu réel au feu, ce joyeux et fidèle ami des jours d'hiver.

En avant de ces deux villages, et semblable à une sentinelle qui se serait hasardée à sortir de la forêt, mais qui, mal rassurée encore, n'aurait pas voulu complètement abandonner sa lisière, s'élevait une jolie petite habitation, moitié ferme, moitié château, appelée le Parcq.

On voyait, pareil à un ruban doré flottant sur la robe verte de la plaine, le chemin qui, partant unique d'abord de la porte de la ferme, se séparait bientôt en deux branches dont l'une venait droit à Hesdin, et dont l'autre, contournant la forêt, dénonçait les relations établies entre les habitants du Parcq et les villages de Frévent, d'Auxy-le-Château et de Nouvion-en-Ponthieu.

La plaine qui s'étendait de ces trois bourgs à Hesdin formait le bassin opposé à celui que nous venons de décrire, c'est-à-dire qu'elle était située à la gauche du bassin de la forêt de Saint-Pol, et, par conséquent, à la droite du spectateur fictif qui nous sert de cicérone ou plutôt de pivot.

C'était la partie la plus remarquable du paysage, non point par les accidents naturels du terrain, mais, au contraire, par la circonstance fortuite qui l'animait en ce moment.

En effet, tandis que la plaine opposée n'était couverte que de verdissantes moissons, celle-ci était presque entièrement cachée par le camp de l'empereur Charles-Quint.

Ce camp, entouré de fossés et garni de palissades, renfermait toute une ville, non pas de maisons, mais de tentes.

Au centre de ces tentes, comme Notre-Dame de Paris dans la cité, comme le château des Papes au milieu d'Avignon, comme un vaisseau à trois ponts parmi les vagues moutonneuses de l'Océan, surgissait le pavillon impérial de Charles-Quint, aux quatre angles duquel flottaient quatre étendards dont un seul suffisait d'habitude à l'ambition humaine : l'étendard de l'Empire, l'étendard de l'Espagne, l'étendard de Rome et l'étendard de la Lombardie ; — car il avait été couronné quatre fois, ce conquérant, ce vaillant, ce victorieux, comme on l'appelait : à Tolède, de la couronne de diamants, comme roi d'Espagne et des Indes ; à Aix-la-Chapelle, de la couronne d'argent, comme empereur d'Allemagne ; enfin, à Bologne, de la couronne d'or, comme roi des Romains, et de la couronne de fer, comme roi des Lombards. Et, lorsqu'on essayait de s'opposer à cette volonté qu'il avait de se faire couronner à Bologne, au lieu d'aller, selon la coutume, se faire couronner à Rome et à Milan ; lorsqu'on lui objectait le bref

du pape Étienne qui ne veut pas que la couronne d'or quitte le Vatican, et le décret de l'empereur Charlemagne qui défend que la couronne de fer sorte de Monza, il répondit hautainement, ce vainqueur de François I[er], de Soliman et de Luther, qu'il était accoutumé, non pas à courir après les couronnes, mais à ce que les couronnes courussent après lui.

Et notez bien que ces quatre étendards étaient surmontés de son étendard, à lui, lequel présentait les colonnes d'Hercule, non plus comme les bornes de l'ancien monde, mais comme les portes du nouveau, et faisait flotter à tous les vents du ciel cette ambitieuse devise, qui avait grandi par sa mutilation : *Plus ultrà !*

A la distance d'une cinquantaine de pas du pavillon de l'empereur, s'élevait la tente du général en chef Emmanuel Philibert, tente que rien ne distinguait de celles des autres capitaines, sinon un double étendard portant, l'un les armes de Savoie, — une croix d'argent sur champ de gueules, avec ces quatre lettres, dont nous avons déjà expliqué le sens : F. E. R. T. ; — et l'autre, ses armes particulières, à lui Emmanuel, représentant une main levant au ciel un trophée composé de lances, d'épées et de pistolets avec cette devise : *Spoliatis arma supersunt,* c'est-à-dire : *Aux dépouillés les armes restent.*

Le camp que dominaient ces deux tentes, était divisé en quatre quartiers au milieu desquels serpentait la rivière, chargée de trois ponts.

Le premier quartier était destiné aux Allemands, le second aux Espagnols, le troisième aux Anglais.

Le quatrième renfermait le parc d'artillerie, entièrement renouvelé depuis la défaite de Metz, et que l'adjonction de pièces françaises prises à Thérouanne et à Hesdin avait porté à cent-vingt canons et à quinze bombardes.

Sur la culasse de chacune des pièces prises aux Français, l'empereur avait fait graver ses deux mots favoris : *Plus ultrà !*

Derrière les canons et les bombardes étaient rangés sur trois lignes les caissons et les chariots contenant les munitions ; des sentinelles, l'épée à la main, sans arquebuses ni pistolets, veillaient à ce que personne n'approchât de ces volcans dont une étincelle suffisait pour faire jaillir la flamme.

D'autres sentinelles étaient placées en dehors de l'enceinte.

Dans les rues de ce camp, ménagées comme celles d'une ville, circulaient des milliers d'hommes avec une activité militaire que tempéraient néanmoins la gravité allemande, l'orgueil espagnol et le flegme anglais.

Le soleil se réfléchissait sur toutes ces armes, qui lui renvoyaient ses rayons en éclairs; le vent se jouait au milieu de tous ces étendards, de toutes ces bannières, de tous ces pennons, dont il roulait ou déroulait, selon son caprice, les plis soyeux et les brillantes couleurs.

Cette activité et ce bruit qui flottent toujours à la surface des multitudes et des océans, faisaient un contraste remarquable avec le silence et la solitude de l'autre côté de la plaine, où le soleil n'éclairait que la mosaïque mouvante des moissons, arrivées à différents degrés de maturité, et où le vent ne faisait trembler que ces fleurs champêtres que les jeunes filles se plaisent à tresser, pour la parure du dimanche, en couronnes de pourpre et d'azur.

Et, maintenant que nous avons consacré le premier chapitre de notre livre à dire ce qu'eût embrassé le regard d'un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, pendant la journée du 5 mai 1555, consacrons le second chapitre à dire ce qui eût échappé à ce regard, si perçant qu'il fût.

II

Les aventuriers.

Ce qui eût échappé au regard de cet homme, si perçant qu'il fût, c'est ce qui se passait dans l'endroit le plus épais et, par conséquent, le plus sombre de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, au fond d'une grotte que les arbres couvraient de leur ombre, et que les lierres enveloppaient de leurs réseaux, tandis que, pour la plus grande sécurité de ceux qui occupaient cette grotte, une sentinelle cachée dans les broussailles, et couchée le ventre contre terre, aussi immobile que l'eût été à sa place un des troncs d'arbre dont elle était entourée, veillait à ce qu'aucun profane ne vînt troubler l'important conciliabule auquel, en notre

qualité de romancier, c'est-à-dire de magicien à qui toutes portes sont ouvertes, nous allons faire assister nos lecteurs.

Profitons du moment rapide où, préoccupée du bruit que fait, en bondissant par les fougères, un chevreuil effaré, cette sentinelle, qui ne nous a point vus, et que nous avons découverte, tourne les yeux du côté d'où vient ce bruit, pour nous glisser inaperçus dans la grotte, et suivre dans ses moindres détails l'action qui s'y passe, abrités que nous sommes derrière la saillie d'un rocher.

Cette grotte est occupée par huit hommes, aux visages, aux costumes et aux tempéraments divers, bien que, d'après les armes qu'ils portent sur eux, ou qui gisent à terre à la portée de leurs mains, ils paraissent avoir adopté la même carrière.

L'un d'eux, aux doigts tachés d'encre, à la figure fine et rusée, trempant sa plume, — du bec de laquelle il extirpe, de temps en temps, un de ces poils qui se trouvent à la surface des papiers mal travaillés, — trempant sa plume, disons-nous, dans un de ces encriers de corne comme en portent à leur ceinture les bazochiens, les clercs et les huissiers, écrit sur une espèce de table de pierre reposant sur deux pieds massifs, pendant qu'un autre qui tient à la main, avec la patience et l'immobilité d'un chandelier de métal, une branche de sapin enflammée, éclaire, non-seulement

l'écrivain, la table et le papier, mais encore, par flaques de lumière plus ou moins larges, selon la proximité ou l'éloignement, lui-même d'abord, et ensuite ses six autres compagnons.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un acte qui intéresse la société tout entière; ce qui est facile à voir par l'ardeur avec laquelle chacun prend part à sa rédaction.

Cependant, trois de ces hommes paraissent moins occupés que les autres de ce soin tout matériel.

Le premier est un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, élégamment vêtu d'une espèce de cuirasse de peau de buffle, à l'épreuve, sinon de la balle, au moins d'un coup d'épée ou de dague. Un justaucorps de velours marron, un peu fané, il est vrai, mais encore fort présentable, après avoir montré, par l'ouverture des épaules, ses manches tailladées à l'espagnole, c'est-à-dire façonnées d'après la dernière mode, dépasse de quatre doigts l'extrémité inférieure du buffle, et vient, avec une certaine ampleur de plis, flotter sur une trousse de drap vert tailladée suivant le même système, et qui va se perdre dans une paire de grandes bottes assez hautes pour protéger la cuisse quand on est à cheval, et assez souples pour se rabattre jusqu'au-dessous du genou lorsqu'on marche à pied.

Il chantonne un rondeau de Clément Marot, tout en frisant sa fine moustache noire, d'une main, et en peignant, de l'autre, sa chevelure, qu'il porte un peu plus longue qu'il n'est de mode à cette époque, sans doute pour ne pas perdre les avantages de la moelleuse ondulation dont la nature l'a douée.

Le second est un homme de trente-six ans à peine; seulement, il a le visage tellement balafré par les blessures qui le sillonnent en tous sens, qu'il est impossible de lui assigner un âge. Il a le bras et une portion de la poitrine découverts, et, sur ce que l'on voit de son corps, on peut reconnaître une série de cicatrices non moins nombreuses que celles qui décorent son visage. Il est en train de panser une plaie qui lui a dénudé une partie du biceps; heureusement, la blessure est au bras gauche, et, par conséquent, elle n'aura pas d'inconvénients aussi graves que si elle offensait le bras droit. Il tient entre ses dents l'extrémité d'une bande de toile, avec laquelle il comprime une poignée de charpie qu'il vient de tremper dans un certain baume dont un Bohémien lui a donné la recette, et dont il prétend se trouver parfaitement bien. Au reste, pas une plainte ne sort de sa bouche, et il paraît aussi insensible à la douleur que si le membre de la guérison duquel il s'occupe était de chêne ou de sapin.

Le troisième est un homme de quarante ans, grand et mince, au visage pâle, à la tournure ascétique. Il est à genoux dans un coin, roule un chapelet entre ses doigts, et expédie, avec une volubilité qui n'appartient qu'à lui, une douzaine de *pater*, et une douzaine d'*ave*. De temps en temps, sa main droite abandonne le chapelet, et retentit sur sa poitrine avec le bruit que fait le maillet d'un tonnelier sur une futaille vide; mais, le double ou le triple *meâ culpâ* prononcé à haute voix, il revient à son chapelet, qui se remet à tourner entre ses mains aussi rapidement qu'un rosaire aux mains d'un moine, ou le *combolio* aux doigts d'un derviche.

Les trois personnages qui nous restent à décrire ont un caractère non moins tranché, Dieu merci ! que les cinq que nous avons déjà eu l'honneur de faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

L'un de ces trois-là est appuyé des deux mains sur la table même où l'écrivain accomplit son office ; il suit, sans en perdre un trait, tous les circuits et toutes les ondulations de sa plume ; c'est lui qui a fait le plus d'observations sur l'acte qui se rédige, et, il faut le dire, ses observations, quoique un peu entachées d'égoïsme, sont presque toujours pleines de finesse ou — chose étrange ! tant une qualité semble opposée à l'autre ! — pleines de bon sens. Il a quarante-cinq ans, des

yeux fins, petits et enfoncés sous de gros sourcils blonds.

Un autre est couché à terre; il a trouvé un grès propre au repassage des épées, et à l'affilage des poignards : il profite de la circonstance pour faire, à grand renfort de salive, et par des frottements multipliés sur ce grès, une nouvelle pointe à sa dague, complètement émoussée. Sa langue, qu'il tient serrée entre ses dents, et qui sort du coin de sa bouche, indique toute l'attention et nous dirons même tout l'intérêt qu'il porte à l'action qu'il accomplit. Cependant, cette attention n'est pas si absolue, qu'il n'ait une oreille à la discussion. Si la rédaction est selon son cœur, il se contente d'approuver de la tête; si, au contraire, elle blesse sa moralité ou déroute ses calculs, il se lève, s'approche du scribe, pose la pointe de sa dague sur le papier en disant ces trois mots : « Pardon... vous dites?... » et ne lève sa dague que lorsqu'il est parfaitement satisfait de l'explication; ce qu'il exprime par une salivation plus abondante et par un frottement plus acharné de sa dague contre le grès, frottement grâce auquel l'aimable instrument promet de reprendre bientôt son acuité primitive.

Le dernier — et nous commençons par reconnaître le tort que nous avons eu de le ranger dans la catégorie de ceux que préoccupent les intérêts

matériels qui se débattent, à cette heure, entre le scribe et les assistants, — le dernier, le dos appuyé aux parois de la grotte, les bras pendants, les yeux au ciel, ou plutôt à la voûte humide et sombre sur laquelle se jouent, comme des feux follets, les rayons mouvants de la torche résineuse, le dernier, disons-nous, semble à la fois un rêveur et un poète. Que cherche-t-il en ce moment? Est-ce la solution de quelque problème comme ceux que viennent de résoudre Christophe Colomb et Galilée? Est-ce la forme d'un de ces tercets comme les faisait Dante, ou de l'un de ces huitains comme les chantait le Tasse? C'est ce que pourrait seul nous dire le démon qui veille en lui, et qui s'occupe si peu de la matière, — absorbé qu'il est dans la contemplation des choses abstraites, — qu'il laisse aller en lambeaux toute la portion des vêtements du digne poète qui n'est pas de fer, de cuivre ou d'acier.

Voilà les portraits esquissés tant bien que mal. Mettons les noms au-dessous de chacun d'eux.

Celui qui tient la plume se nomme Procope; il est Normand de naissance, presque juriste par l'éducation; il larde sa conversation d'axiomes tirés du droit romain, et d'aphorismes empruntés aux capitulaires de Charlemagne. Du moment où l'on a passé un écrit avec lui, on doit s'attendre à

un procès. Il est vrai que, si l'on se contente de sa parole, sa parole est d'or; seulement, il n'est pas toujours d'accord avec la moralité, comme le vulgaire l'entend, dans sa manière de la tenir. Nous n'en citerons qu'un exemple, et c'est celui qui l'avait jeté dans la vie d'aventures où nous le rencontrons. Un noble seigneur de la cour de François Ier était venu, un jour, lui proposer une affaire, à lui et à trois de ses compagnons; il savait que le trésorier royal devait, le soir même, apporter de l'arsenal au Louvre mille écus d'or; cette affaire était d'arrêter le trésorier au coin de la rue Saint-Paul, de lui prendre les mille écus d'or, et de les partager ainsi : cinq cents au grand seigneur, qui attendrait, place Royale, que le coup fût fait, et qui, en sa qualité de grand seigneur, demandait la moitié de la somme; l'autre moitié entre Procope et ses trois compagnons, qui auraient ainsi chacun cent vingt-cinq écus. La parole fut engagée de part et d'autre, et la chose fut faite comme il avait été convenu; seulement, quand le trésorier fut convenablement dévalisé, meurtri et jeté à la rivière, les trois compagnons de Procope hasardèrent cette proposition, de tirer vers Notre-Dame, au lieu de gagner la place Royale, et de garder les mille écus d'or, au lieu d'en remettre cinq cents au grand seigneur. Mais Procope leur rappela la parole engagée.

— Messieurs, dit-il gravement, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité, que ce serait frustrer un client!.... Il faut de la loyauté avant tout. Nous remettrons au duc (le grand seigneur était un duc) les cinq cents écus d'or qui lui reviennent, et depuis le premier jusqu'au dernier. Mais, continua-t-il, s'apercevant que la proposition excitait quelques murmures, *distinguimus :* quand il les aura empochés, et qu'il nous aura reconnus pour d'honnêtes gens, rien n'empêche que nous n'allions nous embusquer au cimetière Saint-Jean, où j'ai la certitude qu'il doit passer; c'est un lieu désert et tout à fait propice aux embuscades. Nous ferons du duc comme nous avons fait du trésorier, et, le cimetière Saint-Jean n'étant pas très-éloigné de la Seine, on pourra les retrouver demain tous les deux dans les filets de Saint-Cloud. Ainsi, au lieu de cent vingt-cinq écus, nous en aurons deux cent cinquante chacun; desquels deux cent cinquante écus nous pourrons jouir et disposer sans remords, ayant tenu fidèlement notre parole vis-à-vis de ce bon duc !

La proposition acceptée avec enthousiasme, il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Par malheur, dans leur empressement à le jeter à la rivière, les quatre associés ne s'aperçurent pas que le duc respirait encore; la fraîcheur de l'eau lui rendit des

forces; et, au lieu d'aller jusqu'à Saint-Cloud, comme l'espérait Procope, il aborda au quai de Gèvres, poussa jusqu'au Châtelet, et donna au prévôt de Paris, qui, à cette époque, se nommait monsieur d'Estourville, un signalement si exact des quatre bandits, que, dès le lendemain, ceux-ci jugèrent à propos de quitter Paris, de peur d'un procès où, malgré la connaissance approfondie que Procope avait du droit, ils eussent bien pu laisser la chose à laquelle, si philosophe qu'on soit, on tient toujours peu ou prou, c'est-à-dire l'existence.

Nos quatre gaillards avaient donc quitté Paris, tirant chacun vers un des quatre points cardinaux. Le nord était échu à Procope. De là vient que nous avons le bonheur de le retrouver tenant la plume dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, rédigeant, par le choix de ses nouveaux compagnons, qui avaient rendu cet hommage à son mérite, l'acte important dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Celui qui éclaire Procope se nomme Heinrich Scharfenstein. C'est un digne sectateur de Luther que les mauvais procédés de Charles-Quint à l'endroit des Huguenots ont poussé dans les rangs de l'armée française avec son neveu Frantz Scharfenstein, qui fait, en ce moment, sentinelle au dehors. Ce sont deux colosses que l'on

dirait animés par une même âme, et mus d'un seul esprit. Beaucoup prétendent que ce seul esprit n'est pas suffisant pour deux corps de six pieds chacun; mais eux ne sont pas de cet avis, et trouvent que tout est bien comme il est. Dans la vie ordinaire, ils daignent rarement avoir recours à un auxiliaire quelconque, soit homme, soit instrument, soit machine, pour arriver au but qu'ils se proposent. Si ce but est de mouvoir une masse quelconque, au lieu de chercher, comme nos savants modernes, par quels moyens dynamiques Cléopâtre fit transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la mer Rouge, ou à l'aide de quels engins Titus souleva les blocs gigantesques du cirque de Flavien, ils entourent bravement de leurs quatre bras l'objet qu'il faut déplacer; ils nouent la chaîne infrangible de leurs doigts d'acier; ils font un effort simultané avec cette régularité qui distingue tous leurs mouvements, et l'objet quitte la place qu'il avait pour celle qu'il doit avoir. S'il s'agit d'escalader quelque muraille ou d'atteindre à quelque fenêtre, au lieu de traîner, ainsi que le font leurs compagnons, une lourde échelle qui embarrasse leur marche, quand l'expédition réussit, ou qu'il faut abandonner comme pièce de conviction, quand l'entreprise échoue, ils vont, les mains vides, à l'endroit où ils ont affaire. L'un d'eux,

— peu importe lequel — s'appuie à la muraille, l'autre monte sur ses épaules, et, au besoin, dans ses mains élevées au-dessus de la tête. Avec l'aide de ses propres bras, le second atteint ainsi une hauteur de dix-huit à vingt pieds, hauteur presque toujours suffisante pour gagner la crête d'un mur ou le balcon d'une fenêtre. Dans le combat, c'est toujours le même système d'association physique : ils marchent côte à côte et d'un pas égal; seulement, l'un frappe, et l'autre dépouille; quand celui qui frappe est las de frapper, il se contente de passer l'épée, la masse ou la hache à son compagnon en disant ces seuls mots : « A ton tour! » Alors, les rôles changent : c'est celui qui frappait qui dépouille, et celui qui dépouillait qui frappe. Au reste, leur façon de frapper, à tous deux, est connue et fort estimée; mais, nous l'avons dit, en général, on fait plus d'estime de leurs bras que de leur cerveau, de leur force que de leur intelligence. Voilà pourquoi l'un a été chargé de faire la sentinelle au dehors, et l'autre le chandelier au dedans.

Quant au jeune homme aux moustaches noires et aux cheveux bouclés, qui frise ses moustaches, et qui peigne ses cheveux, il a nom Yvonnet; il est Parisien de naissance et Français de cœur. Aux avantages physiques que nous avons déjà signalés en lui, il faut ajouter des mains et des pieds de

femme. Dans la paix, il se plaint sans cesse. Comme le sybarite antique, le pli d'une rose le blesse ; il est paresseux, s'il faut marcher ; il a des vertiges, s'il faut monter ; il a des vapeurs, s'il faut penser. Impressionnable et nerveux comme une jeune fille, sa sensibilité exige les plus grands ménagements. Le jour, il exècre les araignées, il a horreur des crapauds, il se trouve mal à la vue d'une souris. Pour qu'il s'aventure au milieu des ténèbres, qui lui sont antipathiques, il faut qu'une grande passion le pousse hors de lui-même. Au reste, rendons-lui cette justice, il a toujours quelque grande passion ; mais presque toujours, si c'est la nuit que le rendez-vous lui est donné, il arrive près de sa maîtresse tout effaré et tout tremblant, et il a besoin, pour se remettre, d'autant de paroles rassurantes, de caresses empressées et de soins attentifs que Héro en prodiguait à Léandre, lorsque celui-ci entrait dans sa tour tout ruisselant de l'eau des Dardanelles ! Il est vrai que, dès qu'il entend la trompette ; il est vrai que, dès qu'il respire la poudre ; il est vrai que, dès qu'il voit passer les étendards, Yvonnet n'est plus le même homme ; il s'opère en lui une transformation complète : plus de paresse, plus de vertiges, plus de vapeurs ! La jeune fille devient un soldat féroce, frappant d'estoc et de taille, un véritable lion aux griffes de fer et aux dents d'acier. Lui qui hési-

tait à monter un escalier pour arriver à la chambre à coucher d'une jolie femme, il grimpe à une échelle, s'accroche à une corde, se suspend à un fil pour arriver le premier sur la muraille. Le combat fini, il lave, avec le plus grand soin, ses mains et son visage, change de linge et d'habits ; puis, peu à peu, redevient le jeune homme que nous voyons en ce moment, frisant sa moustache, peignant ses cheveux, et secouant du bout des doigts la poussière impertinente qui s'attache à ses vêtements.

Celui qui panse la blessure qu'il a reçue au biceps du bras gauche s'appelle Malemort. C'est un caractère sombre et mélancolique qui n'a qu'une passion, qu'un amour, qu'une joie : la guerre! passion malheureuse, amour mal récompensé, joie courte et funeste ; car à peine a-t-il goûté au carnage du bout des lèvres, que, grâce à cette ardeur aveugle et furieuse avec laquelle il se jette dans la mêlée, et au peu de soin qu'il prend, en frappant les autres, de ne pas être frappé lui-même, il attrape quelque effroyable coup de pique, quelque terrible mousquetade qui le couche sur le carreau, où il gémit lamentablement, non pas du mal que lui cause sa blessure, mais de la douleur qu'il éprouve de voir les autres continuer la fête sans lui. Par bonheur, il a la chair prompte à la cicatrice, et les os faciles au raccommodage. A l'heure qu'il est, il compte vingt-cinq blessures,

trois de plus que César ! et il espère bien, si la guerre continue, en recevoir encore vingt-cinq autres avant celle qui doit inévitablement mettre fin à cette carrière de gloire et de douleurs.

Le maigre personnage qui prie dans un coin, et qui dit son chapelet à genoux, s'appelle Lactance. C'est un catholique ardent qui souffre avec peine le voisinage des deux Scharfenstein, dont il craint toujours que l'hérésie ne le souille. Obligé, par la profession qu'il exerce, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ, et à les tuer le plus possible, il n'est pas d'austérités qu'il ne s'impose pour faire équilibre à cette cruelle nécessité. L'espèce de robe de drap dont il est revêtu en ce moment, et qu'il porte, sans gilet ni chemise, directement sur la peau, est doublée d'une cotte de mailles, si toutefois la cotte de mailles n'est pas l'étoffe, et le drap la doublure. Quoi qu'il en soit, au combat, il porte la cotte de mailles en dehors, et elle devient une cuirasse ; le combat terminé, il porte la cotte de mailles en dedans, et elle devient un cilice. C'est, au reste, une satisfaction que d'être tué par lui ; celui qui trépasse de la main de ce saint homme est sûr, au moins, de ne pas manquer de prières. Dans le dernier engagement, il a tué deux Espagnols et un Anglais, et, comme il est en retard avec eux, surtout à cause de l'hérésie de l'Anglais, qui ne peut

pas se contenter d'un *de profundis* ordinaire, il débite, comme nous l'avons dit, force *pater* et force *ave*, laissant ses compagnons s'occuper pour lui des intérêts temporels qui se débattent en ce moment. Son compte réglé avec le ciel, il redescendra sur la terre, fera ses observations à Procope, et signera les *renvois* et les *mots rayés nuls* que pourra nécessiter sa tardive intervention à l'acte que l'on rédige.

Celui qui est appuyé des deux mains sur la table, et qui, tout au contraire de Lactance, suit, avec une attention soutenue, chaque trait de la plume de Procope, se nomme Maldent. Il est né à Noyon, d'un père manceau et d'une mère picarde. Il a eu une jeunesse folle et prodigue; arrivé à son âge mûr, il veut réparer le temps perdu, et soigne ses affaires. Il lui est arrivé une foule d'aventures qu'il raconte avec une naïveté qui ne manque pas de charme; mais, il faut le dire, cette naïveté disparaît complètement, lorsqu'il attaque avec Procope quelque question de droit. Alors, ils réalisent la légende des deux Gaspard, dont ils sont peut-être les héros, l'un manceau, l'autre normand. Au reste, Maldent donne et reçoit bravement le coup d'épée, et, quoiqu'il soit loin d'avoir la force d'Heinrich ou de Franz Scharfenstein, le courage d'Yvonnet, et l'impétuosité de Malemort, c'est, au besoin, un compagnon sur

lequel on peut compter, et qui, le cas échéant, ne laissera point un ami dans l'embarras.

Le rémouleur qui aiguise sa dague, et qui en éprouve la pointe sur le bout de son ongle s'appelle Pilletrousse. C'est le routier pur sang. Il a tour à tour servi les Espagnols et les Anglais. Mais les Anglais marchandent trop, et les Espagnols ne payent pas assez; il s'est donc décidé à travailler pour son compte. Pilletrousse rôde sur les grands chemins; la nuit surtout, les grands chemins sont remplis de pillards de toutes les nations : Pilletrousse pille les pillards; seulement, il respecte les Français, ses quasi-compatriotes; — Pilletrousse est Provençal;—Pilletrousse a même du cœur : s'ils sont pauvres, il les aide; s'ils sont faibles, il les protége; s'ils sont malades, il les soigne; mais, s'il rencontre un vrai compatriote, c'est-à-dire un homme qui soit né entre le mont Viso et les bouches du Rhône, entre le Comtat et Fréjus, celui-là peut disposer de Pilletrousse corps et âme, sang et argent, *tron de l'air!* c'est encore Pilletrousse qui semble être l'obligé.

Enfin, le neuvième et dernier, celui qui est adossé à la muraille, qui tient ses bras balants, et qui lève les yeux en l'air, s'appelle Fracasso. C'est, comme nous l'avons dit, un poëte et un rêveur; bien loin de ressembler à Yvonnet, auquel l'obscurité répugne, il aime ces belles nuits éclai-

rées par les seules étoiles ; il aime les rives escarpées des fleuves ; il aime les plages sonores de la mer. Malheureusement, forcé de suivre l'armée française où elle va, — car, quoique Italien, il a voué son épée à la cause de Henri II, — il n'est pas libre d'errer selon son inclination; mais qu'importe! pour le poète, tout est inspiration ; pour le rêveur, tout est matière à rêverie ; seulement, le propre des rêveurs et des poètes, c'est la distraction, et la distraction est fatale dans la carrière adoptée par Fracasso. Ainsi, souvent, au milieu de la mêlée, Fracasso s'arrête tout à coup pour écouter un clairon qui sonne, pour regarder un nuage qui passe, pour admirer un beau fait d'armes qui s'accomplit. Alors, l'ennemi qui se trouve en face de Fracasso profite de cette distraction pour lui porter tout à son aise quelque coup terrible qui tire le rêveur de sa rêverie, le poète de son extase. Mais malheur à cet ennemi, si, malgré la facilité qui lui en a été donnée, il a mal pris ses mesures, et n'a pas du coup étourdi Fracasso! Fracasso prendra sa revanche, non pas pour se venger du coup qu'il aura reçu, mais pour punir l'importun qui l'a fait redescendre du septième ciel, où il planait emporté par les ailes diaprées de la fantaisie et de l'imagination.

Et, maintenant qu'à la manière de l'aveugle divin, nous avons fait l'énumération de nos aven-

turiers, — dont quelques-uns ne doivent pas être tout à fait inconnus à ceux de nos amis qui ont lu *Ascanio* et les *Deux Diane*, — disons quel hasard les a réunis dans cette grotte, et quel est l'acte mystérieux à la rédaction duquel ils donnent tous leurs soins.

III

Où le lecteur fait plus ample connaissance avec les héros que nous venons de lui présenter.

Dans la matinée de ce même jour, 5 mai 1555, une petite troupe composée de quatre hommes — lesquels semblaient faire partie de la garnison de Doulens — avait quitté cette ville en se glissant hors de la porte d'Arras, aussitôt que cette porte avait été, nous ne dirons pas ouverte, mais seulement entr'ouverte.

Ces quatre hommes, enveloppés de grands manteaux qui pouvaient servir aussi bien à cacher leurs armes qu'à les garantir de la bise du matin, avaient suivi, avec toutes sortes de précautions, les bords de la petite rivière d'Authie,

qu'ils avaient remontée jusqu'à sa source. De là, ils avaient gagné la chaîne de collines dont déjà plusieurs fois nous avons parlé, avaient suivi, toujours avec les mêmes précautions, son versant occidental, et, après deux heures de marche, étaient enfin arrivés à la lisière de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise. Là, l'un d'eux, qui paraissait plus familier que les autres avec les localités, avait pris la direction de la petite troupe, et, tantôt s'orientant sur un arbre plus feuillu ou plus dénué de branches que les autres, tantôt se reconnaissant à un rocher ou à une flaque d'eau, il était arrivé, sans trop d'hésitation à l'entrée de cette grotte où nous-même avons conduit nos lecteurs, au commencement du chapitre précédent.

Alors, il avait fait signe à ses compagnons d'attendre un instant, avait regardé, avec une certaine inquiétude, quelques herbes qui lui paraissaient nouvellement froissées, quelques branches qui lui semblaient fraîchement rompues ; il s'était mis à plat ventre, et, en rampant comme eût fait une couleuvre, il avait disparu dans l'intérieur.

Bientôt ses camarades, qui étaient restés à l'extérieur, avaient entendu retentir sa voix ; mais l'accent de cette voix n'avait rien d'inquiétant. Il interrogeait les profondeurs de la grotte, et, comme les profondeurs de la grotte ne lui répon-

dirent que par la solitude et le silence ; comme il n'avait entendu, malgré son triple appel, que le triple écho de sa propre voix, il ne tarda pas à reparaître au dehors en faisant signe à ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre.

Ses trois compagnons le suivirent, et, après quelques difficultés facilement vaincues, se trouvèrent dans l'intérieur du souterrain.

— Ah ! murmura celui qui leur avait si habilement servi de guide en faisant entendre une aspiration de joie, *tandem ad terminum camus !*

— Ce qui veut dire?... demanda l'un des trois aventuriers avec un accent picard des plus prononcés.

— Ce qui veut dire, mon cher Maldent, que nous approchons, ou plutôt que nous sommes tout approchés du terme de notre expédition.

— Bardon, monsié Brogobe, dit un autre aventurier, mais che n'afre bas pien gombris... Et doi, Heinrich?

— Moi n'afre bas pien gombris non blus.

— Eh ! pourquoi diable voulez-vous comprendre? répondit Procope, — car le lecteur a déjà deviné que c'était notre légiste que Frantz Scharfenstein enveloppait, dans son accent tudesque, sous le pseudonyme de *Brogobe ;* — pourvu que Maldent et moi comprenions, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

— Ia, répondirent philosophiquement les deux Scharfenstein, c'èdre dout ze qu'il vaut.

— Ainsi donc, dit Procope, asseyons-nous, mangeons un morceau, buvons un coup pour faire passer le temps, et, tout en mangeant ce morceau, tout en buvant ce coup, je vous expliquerai mon plan.

— Ia ! ia ! dit Frantz Scharfenstein, manchons un morzeau, pufons un goup, et, bantant ze demps, il nous esbliguera zon blan.

Les aventuriers regardèrent autour d'eux, et, grâce à l'habitude que leurs yeux commençaient à avoir de l'obscurité, moins grande, d'ailleurs, à l'entrée de la grotte que dans ses profondeurs, ils aperçurent trois pierres qu'ils rapprochèrent l'une de l'autre, afin de pouvoir causer plus confidentiellement.

Comme on n'en trouvait pas une quatrième, Heinrich Scharfenstein offrit galamment la sienne à Procope, qui était sans siége ; mais Procope le remercia avec la même courtoisie, étendit son manteau à terre, et se coucha dessus.

Puis on tira, des bissacs que portaient les deux géants, du pain, de la viande froide, du vin ; on posa le tout au milieu du demi-cercle dont les trois aventuriers assis faisaient l'arc, et dont Procope couché faisait la corde ; après quoi, l'on se mit à attaquer le déjeuner improvisé avec un

acharnement qui prouvait que la promenade matinale qu'on venait de faire n'avait pas été sans produire son effet sur l'appétit des convives.

Pendant dix minutes, à peu près, on n'entendit que le bruit des mâchoires broyant, avec une régularité qui eût fait honneur à des mécaniques, le pain, la chair et même les os des volailles empruntées aux fermes voisines, et qui composaient la partie délicate du déjeuner.

Maldent fut le premier qui retrouva la parole.

— Tu disais donc, mon cher Procope, qu'en mangeant un morceau, tu nous expliquerais ton plan... Le morceau est plus qu'à moitié mangé, pour mon compte du moins. Commence donc ton exposition. J'écoute.

— Ia ! dit Frantz la bouche pleine, nous égoudons.

— Eh bien?

— Eh bien, voici la chose... *Ecce res judicanda,* comme on dit au palais.

— Silence, les Scharfenstein ! fit Maldent.

— Moi n'afre bas tit un zeul mot, répondit Frantz.

— Ni moi non blus, dit Heinrich.

— Ah ! j'avais cru entendre...

— Et moi aussi, dit Procope.

— Bon ! quelque renard que nous aurons dérangé dans son terrier... Va, Procope ! va !

— Eh bien ! je répète donc, voici la chose : il existe, à un quart de lieue d'ici, une jolie petite ferme...

— Tu nous avais promis un château, observa Maldent.

— Oh! mon Dieu! que tu es méticuleux! dit Procope. Eh bien, soit, je me reprends... Il existe, à un quart de lieue d'ici, un joli petit château.

— Verme ou jàdeau, dit Heinrich Scharfenstein, beu imborde, bourfu gail y ait de la pudin à y faire !

—Bravo, Heinrich ! voilà qui est parler ! mais, ce diable de Maldent, il ergote comme un procureur... Je continue.

— Foui, gondinuez, dit Frantz.

— Il existe donc, à un quart de lieu d'ici, une charmante maison de campagne habitée seulement par la propriétaire, par un domestique mâle et par une domestique femelle... Il est vrai que, dans la commune, habitent le fermier et ses gens.

— Gompien dout zela vaid-il? demanda Heinrich.

— Dix personnes, à peu près, répondit Procope.

—Nous nous jarchons tes tix berzonnes, endre moi et Frantz... n'est-ze bas, mon nefeu ?

— Ia, mon ongle, répondit Frantz avec le laconisme d'un Spartiate.

— Eh bien, continua Procope, voilà donc l'affaire. Nous attendons ici la nuit en mangeant, en buvant et en racontant des histoires...

— En pufant et en manchant zurdout, dit Frantz.

— Puis, la nuit venue, continua Procope, nous sortons d'ici sans bruit, comme nous y sommes venus ; nous gagnons la lisière du bois ; de la lisière du bois, nous nous glissons, par un chemin creux que je connais, jusqu'au pied de la muraille. Arrivé au pied de la muraille, Frantz monte sur les épaules de son oncle, ou Heinrich sur celles de son neveu ; celui qui est sur les épaules de l'autre emjambe la muraille, et vient nous ouvrir la porte... La porte ouverte, — tu comprends bien, Maldent? — la porte ouverte,—vous comprenez bien, les Scharfenstein? — la porte ouverte... nous entrons !

— Pas sans nous, j'espère bien ! dit, à deux pas derrière le groupe des aventuriers, une voix si bien accentuée, qu'elle fit tressaillir, non-seulement Procope, non-seulement Maldent, mais encore les deux colosses.

— Trahison ! cria Procope en bondissant sur ses pieds, et en faisant un pas en arrière.

— Trahison ! cria Maldent en essayant de sonder les ténèbres du regard, mais en demeurant à sa place.

— Drahizon ! crièrent à la fois les deux Scharfenstein en tirant leurs épées, et en faisant un pas en avant.

— Ah ! bataille ? dit la même voix ; vous voulez la bataille ?... Eh bien, soit. A moi, Lactance ! à moi, Fracasso ! à moi, Malemort !

Un triple rugissement retentit au fond de la caverne, indiquant que ceux auquels la voix venait de faire appel étaient prêts à y répondre.

— Un instant ! un instant, Pilletrousse ! dit Procope, qui avait reconnu à sa voix le quatrième aventurier ; que diable ! on n'est pas des Turcs ou des Bohêmes pour s'égorger ainsi au milieu de la nuit, sans avoir essayé de s'entendre auparavant.

Faisons d'abord de la lumière, chacun de notre côté ; examinons-nous dans le blanc des yeux, afin que nous sachions à qui nous avons affaire ; arrangeons-nous, s'il est possible... et, si nous ne pouvons pas nous arranger, eh bien, battons-nous !

— Battons-nous d'abord, dit une voix sombre qui, sortant des profondeurs de la grotte, semblait sortir de celles de l'enfer.

— Silence, Malemort ! dit Pilletrouse ; il me semble que Procope fait là une proposition des plus acceptables. — Qu'en dis-tu, Lactance ? — qu'en dis-tu, Fracasso ?

— Je dis, répondit Lactance, que, si cette

proposition peut sauver la vie à l'un de nos frères, je l'accepte.

—C'eût, cependant, été poétique, de combattre dans une grotte qui eût servi de tombe aux trépassés : mais, comme il ne faut pas sacrifier les intérêts matériels à la poésie, continua mélancoliquement Fracasso, je me range à l'avis de Pilletrousse et de Lactance.

—Et, moi, je veux me battre ! hurla Malemort.

— Voyons, panse ton bras, et laisse-nous tranquilles, dit Pilletrousse. Nous sommes trois contre toi, et Procope, qui est un légiste, te dira que trois ont toujours raison contre un.

Malemort poussa un gémissement de regret, en voyant s'échapper pour lui une si belle occasion d'attrapper une nouvelle blessure ; mais, selon le conseil que venait de lui donner Pilletrouse, il céda, s'il ne s'y rangea point, à l'avis de la majorité.

Pendant ce temps, Lactance de son côté, et Maldent du sien, avaient battu le briquet, et, comme chacune des deux troupes avait prévu le cas où il serait besoin d'y voir clair, deux torches de sapin garnies d'étoupe enduite de poix brillèrent en même temps, et, de leur double flamme, éclairèrent la grotte et ses habitants.

Nous avons exploré l'une, et fait connaissance avec les autres ; nous n'avons donc plus besoin de décrire le théâtre, et d'indiquer les personna-

ges, mais seulement de décrire et d'indiquer la façon dont ils étaient groupés.

Au fond de la grotte, se tenaient Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso.

Sur le devant, les deux Scharfenstein, Maldent et Procope.

Pilletrousse avait gardé sa position avancée; derrière lui, Malemort se rongeait les poings de colère; près de Malemort, Lactance, tenant sa torche à la main, essayait de calmer son belliqueux compagnon; Fracasso, à genoux comme l'Agis du tombeau de Léonidas, rattachait, comme lui, sa sandale, afin d'être prêt à la guerre, tout en invoquant la paix.

Du côté opposé, les deux Scharfenstein formaient, ainsi que nous l'avons dit, l'avant-garde; à un pas derrière eux se tenait Maldent, à un pas derrière Maldent se tenait Procope.

Les deux torches éclairaient toute la partie circulaire de la grotte. Un seul enfoncement situé près de la porte, et qui contenait un amas de fougères destiné, sans doute, à devenir le lit du futur anachorète auquel il prendrait envie de l'habiter, demeurait dans la pénombre.

Un rayon de lumière glissant par l'ouverture de la grotte essayait, mais en vain, de lutter de sa teinte blafarde avec les rayons presque sanglants que jetaient les deux torches.

Tout cela formait un ensemble sombre et belliqueux qui aurait admirablement figuré dans la mise en scène d'un drame moderne.

Nos aventuriers se connaissaient déjà pour la plupart ; ils s'étaient vus à l'œuvre sur le champ de bataille, mais luttant contre l'ennemi commun, et non prêts à s'égorger entre eux.

Si impénétrables à la crainte que fussent leurs cœurs, il n'étaient point sans se rendre, chacun à part soi, compte de la situation.

Mais celui dans l'esprit duquel l'appréciation des coups à donner et à recevoir se formulait de la façon la plus claire et la plus impartiale était, sans contredit, le légiste Procope.

Aussi s'avança-t-il vers ses adversaires, mais sans cependant dépasser la ligne que traçaient les deux Scharfenstein.

—Messieurs, dit-il, nous avons, d'un commun accord, désiré nous voir, et nous nous voyons... c'est déjà quelque chose, car, en se voyant, on apprécie ses chances. Nous sommes quatre contre quatre ; mais, de ce côté, nous avons pour nous ces deux messieurs que voici... (et il montrait Frantz et Heinrich Scharfenstein) ce qui m'autorise presque à dire que nous sommes huit contre quatre.

A cette imprudente rodomontade, non-seulement les cris s'élancèrent instantanément des

bouches de Pilletrousse, de Malemort, de Lactance et de Fracasso mais encore les épées sortirent de leurs gaînes.

Procope s'aperçut qu'il avait dévié de son adresse ordinaire, et qu'il faisait fausse route.

Il essaya de revenir sur ses pas.

— Messieurs, dit-il, je ne prétends pas que, fût-on huit contre quatre, la victoire soit certaine, quand ces quatre se nomment Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso...

Cette manière de post-scriptum parut calmer un peu les esprits; seulement, Malemort continuait de gronder sourdement.

— Allons, au fait! dit Pilletrousse.

— Oui, répondit Procope, *ad eventum festina*... Eh bien! je disais donc, messieurs, que, laissant de côté les chances toujours aléatoires d'un combat, nous devons tâcher d'arriver à un arrangement. Or, une espèce de procès est pendante entre nous, *jacens sub judice lis est;* comment terminerons-nous ce procès? D'abord, par l'exposition pure et simple de la situation, d'où ressortira notre droit. — A qui est venue hier l'idée de s'emparer, la nuit prochaine, de la petite ferme ou du petit château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler? A moi et à ces messieurs. Qui est parti ce matin de Doulens pour mettre ce projet à exécution? Moi et ces messieurs. Qui est

venu dans cette grotte prendre position pour la nuit prochaine? Encore moi et ces messieurs. Enfin, qui a mûri le projet, qui l'a développé devant vous, et qui vous a donné ainsi le désir de vous associer à l'expédition? Toujours moi et ces messieurs.—Répondez à cela, Pilletrousse, et dites si la conduite d'une entreprise n'appartient pas sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution... *Dixi!*

Pilletrousse se mit à rire; Fracasso haussa les épaules; Lactance secoua sa torche; Malemort murmura : « Bataille! »

— Quelle chose vous fait rire, Pilletrousse? demanda gravement Procope dédaignant de s'adresser aux autres, et consentant seulement à discuter avec celui qui, momentanément, paraissait s'être érigé en chef de la troupe.

— Ce qui me fait rire, mon cher Procope, répondit l'aventurier à qui la question était adressée, c'est la profonde confiance avec laquelle vous venez de faire l'exposé de vos droits, exposé qui, si nous nous en rapportons aux conclusions posées par vous-même, vous met à l'instant hors de cause, vous et vos compagnons... Oui, je conviens avec vous que la conduite d'une entreprise appartient sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution.

— Ah! fit Procope d'un air triomphant.

— Oui, mais j'ajoute : l'idée de vous emparer de la petite ferme ou du château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler, vous est venue hier, n'est-ce pas? Eh bien, elle nous est venue avant-hier, à nous autres. Vous êtes partis ce matin de Doulens pour la mettre à exécution? Nous, nous sommes partis, dans ce même but, hier au soir, de Montreuil-sur-Mer. Vous êtes arrivés, il y a une heure, dans cette grotte? Nous y étions, nous, arrivés depuis quatre heures. Vous avez mûri et développé ce projet devant nous? Mais nous avions déjà mûri et développé ce projet avant vous. Vous comptiez attaquer la ferme cette nuit? Nous comptions la prendre ce soir! Nous réclamons donc la priorité d'idée et d'exécution, et, par conséquent, le droit de conduire notre entreprise sans trouble et sans empêchement.

Et, parodiant la manière classique dont Procope avait terminé son discours :

— *Dixi!* ajouta Pilletrousse avec non moins d'aplomb et d'emphase que le légiste.

— Mais, demanda Procope, un peu troublé de l'argumentation de Pilletrousse, qui m'assure que tu viens de dire la vérité?

— Ma parole de gentilhomme! dit Pilletrousse.

— J'aimerais mieux une autre caution.

— Foi de routier, alors !

— Hum ! fit imprudemment Procope.

Les esprits étaient montés ; le doute émis par Procope sur la parole de Pilletrousse exaspéra les trois aventuriers qui relevaient de lui.

— Eh bien, bataille ! crièrent d'une seule voix Fracasso et Lactance.

— Oui, bataille ! bataille ! bataille ! hurla Malemort.

— Bataille donc ! puisque vous le voulez, dit Procope.

— Bataille ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, dit Maldent.

— Padaille ! répétèrent Frantz et Heinrich Scharfenstein en s'apprêtant à espadonner.

Et, comme c'était l'avis de tout le monde, chacun tira son épée ou sa dague, prit sa hache ou sa masse, choisit des yeux son adversaire, et, la menace à la bouche, la fureur sur le visage, la mort à la main, se mit en devoir de fondre sur lui.

Tout à coup, on vit s'agiter le tas de fougères amassé dans l'enfoncement situé près de l'entrée de la grotte ; un jeune homme élégamment vêtu en sortit, et, s'élançant hors de l'obscurité, apparut dans le cercle de lumière, étendant les bras comme Hersilie dans le tableau des *Sabines,* et criant :

— Allons, bas les armes, camarades! je me charge d'arranger cela à la satisfaction générale.

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau personnage qui venait d'entrer en scène d'une façon si brusque et si inattendue, et toutes les voix s'écrièrent :

— Yvonnet!

— Mais d'où diable sors-tu? demandèrent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Vous allez le savoir, dit Yvonnet; mais, d'abord, les épées et les dagues aux fourreaux... La vue de toutes ces lames nues m'agace horriblement les nerfs.

Tous les aventuriers obéirent, excepté Malemort.

— Allons, allons, dit Yvonnet s'adressant à lui, qu'est-ce que c'est que cela, camarade?

— Ah! geignit Malemort avec un profond soupir, on ne pourra donc jamais se donner tranquillement un pauvre petit coup d'épée!

Et il remit sa lame au fourreau avec un geste plein de dépit et de désappointement.

IV

L'acte de société.

Yvonnet jeta un regard autour de lui, et, reconnaissant que, si la colère n'était point sortie des cœurs, les épées et les dagues étaient au moins rentrées dans les fourreaux, il se tourna alternativement vers Pilletrousse et Procope, qui, on se le rappelle, venaient de lui faire l'honneur de lui poser tous deux la même question.

— D'où je sors? répéta-t-il ; pardieu ! belle demande ! je sors de ce tas de fougère, sous lequel je m'étais caché en voyant entrer d'abord Pilletrousse, Lactance, Malemort et Fracasso, et dont je n'ai pas jugé à propos de sortir en voyant en-

trer ensuite Procope, Maldent et les deux Scharfenstein.

— Mais que faisais-tu dans cette grotte, à une pareille heure de la nuit? car nous sommes arrivés ici que le jour n'était pas encore levé.

— Ah! ceci, répondit Yvonnet, c'est mon secret, et je vous le dirai tout à l'heure, si vous êtes bien sages; mais, d'abord, allons au plus pressé.

Alors, s'adressant à Pilletrousse :

— Ainsi donc, mon cher Pilletrousse, dit-il, vous étiez venus dans l'intention de rendre une petite visite à la ferme ou au château du Parcq, comme il vous plaira de l'appeler?

— Oui, dit Pilletrousse.

— Et vous aussi? demanda Yvonnet à Procope.

— Et nous aussi, répondit Procope.

— Et vous alliez vous battre pour constater la priorité de vos droits?

— Nous allions nous battre, dirent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Fi! dit Yvonnet, des camarades, des Français ou, tout au moins, des hommes servant la cause de la France!

— Dame! il le fallait bien, puisque ces messieurs ne voulaient pas renoncer à leur projet dit Procope.

— Nous ne pouvions faire autrement. puisque

ces messieurs ne voulaient pas nous céder la place, dit Pilletrousse.

— Il le fallait bien! vous ne pouviez faire autrement! répéta Yvonnet en contrefaisant la voix de ses deux interlocuteurs. Il fallait bien vous massacrer entre vous, n'est-ce pas? vous ne pouviez faire autrement que de vous égorger, dites? Et vous étiez là, Lactance, et vous avez vu ces préparatifs de carnage, et votre âme chrétienne n'en a pas gémi?

— Si fait, dit Lactance, elle en a gémi, et profondément !

— Et voilà tout ce que votre sainte religion vous a inspiré : un gémissement!

— Après le combat, reprit Lactance, un peu humilié des reproches que lui faisait Yvonnet, reproches dont il sentait la justesse, après le combat, j'eusse prié pour les morts.

— Voyez-vous cela !

— Qu'eussiez-vous donc voulu que je fisse, mon cher monsieur Yvonnet?

— Eh, pardieu! ce que je fais, moi qui ne suis pas un dévot, un saint, un mangeur de patenôtres comme vous. Ce que j'eusse voulu? c'est que vous vous fussiez jeté entre les glaives et les épées, *inter gladios et enses*, pour parler comme notre légiste Procope, et que vous eussiez dit à vos frères égarés, avec cet air de com-

ponction qui vous va si bien, ce que je vais leur dire, moi. « Camarades, quand il y en a pour quatre, il y en a pour huit ; si la première affaire ne rapporte pas tout ce que nous en attendons, nous en ferons une seconde. Les hommes sont nés pour se soutenir les uns les autres dans les rudes sentiers de la vie, et non pour se jeter des pierres à travers les jambes dans les chemins déjà si difficiles qu'ils ont à parcourir. Au lieu de nous diviser, associons-nous : ce que nous ne pouvons tenter à quatre sans d'énormes risques, nous l'exécuterons à huit presque sans danger. Gardons pour nos ennemis nos haines, nos dagues, nos épées, et n'ayons les uns pour les autres que de bonnes paroles et de bons procédés. Dieu, qui protége la France quand il n'a rien de plus pressé à faire, sourira à notre fraternité, et lui enverra sa récompense ! » Voilà ce que vous eussiez dû dire, cher Lactance, et ce que vous n'avez pas dit.

— C'est vrai, répondit Lactance en se frappant la poitrine ; *mea culpa! mea culpa! mea maxima culpa!*

Et, éteignant sa torche, qui faisait double emploi, il s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Eh bien ! alors, je le dis à votre place, continua Yvonnet, et j'ajoute : la récompense divine

que vous eût promise Lactance, c'est moi qui vous l'apporte, camarades.

— Toi, Yvonnet? dit Procope d'un air de doute.

— Oui, moi... moi qui ai eu la même idée que vous, et avant vous.

— Comment! dit Pilletrousse, toi aussi, tu as eu l'idée de pénétrer dans le château que nous convoitons?

— Non-seulement j'en ai eu l'idée, dit Yvonnet, mais encore, cette idée, je l'ai mise à exécution.

— Bah? firent tous les assistants en prêtant une nouvelle attention à ce que disait Yvonnet.

— Oui, j'ai des intelligences dans la place, répondit celui-ci : une petite soubrette charmante, nommée Gertrude, ajouta-t-il en frisant sa moustache, qui, pour moi, est toute prête à renier père et mère, maître et maîtresse... une âme que je perds...

Lactance poussa un soupir.

— Et tu dis que tu es entré au château?

— J'en sortais cette nuit; mais vous savez combien les courses de nuit me répugnent, surtout quand je les exécute seul. Plutôt que de faire trois lieues pour regagner Doulens, ou six lieues pour regagner Abbeville ou Montreuil-sur-Mer, j'ai fait un quart de lieue, et je me suis trouvé dans cette grotte, que je connaissais pour y avoir

eu mes premiers rendez-vous avec ma divinité. J'ai trouvé à tàtons ce lit de fougères, dont je savais le gisement, et je commençais à m'y endormir en me promettant, le jour venu, de proposer le coup aux premiers d'entre vous que je rencontrerais, lorsque Pilletrousse est arrivé avec sa bande, puis Procope avec la sienne. Chacune venait pour la même cause; cette tendance vers le même but a amené la discussion que vous savez, discussion qui allait finir, sans aucun doute, d'une manière tragique, quand j'ai jugé qu'il était temps d'intervenir, et que je suis intervenu. Maintenant, je vous dis : « Au lieu de nous battre, voulez-vous nous associer? au lieu d'entrer par force, voulez-vous entrer par ruse? au lieu de briser les portes, voulez-vous qu'elles vous soient ouvertes? au lieu de chercher au hasard l'or, les bijoux, les vaisselles, les argenteries, voulez-vous y être conduits tout droit? Alors, touchez là, je suis votre homme! et, pour donner l'exemple du désintéressement et de la fraternité, malgré le service que je vous rends, je ne demande qu'une part égale aux autres parts. » Que celui qui a quelque chose de mieux à dire parle à son tour... je lui cède la parole, et j'écoute.

Un murmure d'admiration se répandit dans l'assemblée. Lactance, interrompant sa prière, s'approcha d'Yvonnet, et baisa humblement le bas

de son manteau. Procope, Pilletrousse, Maldent et Fracasso lui serrèrent la main. Les deux Scharfenstein pensèrent l'étouffer en l'embrassant. Malemort, seul, murmura dans son coin :

—Vous verrez qu'il n'y aura pas le plus petit coup d'épée donné ou reçu... c'est une malédiction !

— Eh bien, donc, dit Yvonnet, qui, depuis longtemps, rêvait cette association, et qui, voyant la fortune passer à portée de sa main, ne voulait pas laisser échapper cette occasion de la saisir aux cheveux,—eh bien, donc, ne perdons pas un instant ! Nous voici réunis au nombre de neuf compagnons qui ne craignons ni Dieu ni diable...

—Si fait ! interrompit Lactance en se signant, nous craignons Dieu !

— C'est vrai, c'est vrai... manière de parler, Lactance... Je disais donc que nous étions ici neuf compagnons réunis par le hasard...

—Par la Providence, Yvonnet ! dit Lactance.

—Par la Providence, soit... Le bonheur veut que nous ayons parmi nous Procope, un légiste ; le bonheur veut encore que ce légiste ait à sa ceinture encre et plume, et, j'en suis sûr, dans sa poche, du papier au timbre de notre bon roi Henri II...

—Ma foi ! oui, fit Procope, j'en ai, et, comme Yvonnet le dit bien, c'est un bonheur.

— Alors, hâtons-nous... dressons une table, et rédigeons notre acte d'association, tandis que l'un de nous placé en sentinelle dans la forêt, et à proximité de l'entrée de la grotte, veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

—Moi, dit Malemort, je vais me mettre en sentinelle, et autant d'Espagnols, d'Anglais ou d'Allemands qui rôderont dans la forêt, autant de tués !

— Justement, dit Yvonnet, voilà ce qu'il ne faut pas, mon cher Malemort. Dans notre situation, c'est-à-dire à deux cents pas du camp de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, avec un homme qui a l'oreille aussi fine et l'œil aussi exercé que monseigneur Emmanuel Philibert de Savoie, il ne faut tuer que ce que l'on ne peut se dispenser de tuer, attendu que, si sûr que l'on soit de son coup, on ne tue pas toujours ; que, quand on ne tue pas, on blesse; que les blessés crient comme des aigles; qu'aux cris des blessés, on accourrait, et qu'une fois le bois occupé, Dieu sait ce qui adviendrait de nous ! Non, mon cher Malemort, vous resterez ici, et l'un des deux Scharfenstein montera la garde; tous deux sont Allemands; si celui qui veillera sur nous est découvert, il pourra se donner comme un lansquenet du duc d'Aremberg, ou comme un reître du comte de Waldeck.

— Tu gomde te Falteck il êdre mieux, dit Heinrich Scharfenstein.

— Ce colosse est plein d'intelligence! dit Yvonnet. Oui, mon brave, *tu gomde te Falteck il èdre mieux*, parce que le comte de Waldeck est un pillard. C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas?...

— Ia, moi fouloir tire zela.

— Et qu'on ne trouvera pas étonnant qu'un pillard soit caché dans le bois?

— Nein... bas édonnant ti dout.

— Seulement, que le Scharfenstein qui fera le guet prenne garde, avec cet honorable titre de pillard, de tomber entre les mains de monseigneur le duc de Savoie... Il n'entend pas raillerie sur la maraude!

— Foui, dit Heinrich, il afre engore bantu teux zoldats hier!

— Drois! dit Frantz.

— Eh bien, lequel de vous deux se charge de faire le guet?

— Moi, répondirent ensemble l'oncle et le neveu.

— Mes amis, dit Yvonnet, ce dévouement est apprécié par vos camarades; mais un seul factionnaire suffit. Tirez donc à la courte-paille... Un poste d'honneur est réservé à celui qui restera ici.

Les deux Scharfenstein se consultèrent un instant.

— Frantz il afre tes pons yeux et tes pons

oreilles... il vera la zendinelle à nous, dit Heinrich.

— Bien! dit Yvonnet; que Frantz aille à son poste, alors.

Frantz se dirigea vers la sortie de la grotte avec son calme ordinaire.

— Tu entends, Frantz, dit Yvonnet, si tu te laisses prendre par les autres, ce n'est rien; mais, si tu es pris par le duc de Savoie, tu es pendu!

— Che ne laizerai brentre moi bar berzonne, zoyez dranguille, dit Frantz.

Et il sortit de la grotte pour aller se mettre à son poste.

— Et le boste t'honneur, demanda Heinrich, où esd-il?

Yvonnet prit la torche des mains de Maldent, et, la présentant à Heinrich:

—Tiens, dit-il, place-toi ici... éclaire Procope, et ne bouge pas!

— Che ne poucherai bas! dit Heinrich.

Procope s'assit, tira son papier de sa poche, son encrier de sa ceinture, et ses plumes de son encrier.

Nous l'avons vu à l'œuvre au moment où nous-mêmes sommes entrés dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, si solitaire d'habitude, et, par un concours de circonstances étranges, si hantée ce jour-là.

Nous avons fait observer que ce n'était pas une œuvre facile à accomplir à la satisfaction de tout le monde que l'œuvre à laquelle s'était voué Procope, entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi de cette fameuse journée du 5 mai 1555.

Aussi, — comme on eût dit d'un projet de loi en discussion dans une chambre moderne, — chacun y avait-il, selon son intérêt ou ses lumières, apporté ses *amendements* et ses *sous-amendements*.

Les dits amendements et sous-amendements avaient été votés à la majorité des voix, et, il faut le dire à l'honneur de nos aventuriers, ils avaient été votés avec beaucoup de justice, de calme et d'impartialité.

Il y a de certains esprits de travers, calomniateurs effrontés des législateurs, des juges et de la justice, qui prétendent qu'un code rédigé par des voleurs serait beaucoup plus complet, et surtout beaucoup plus équitable qu'un code rédigé par des honnêtes gens.

Nous plaignons ces malheureux de leur aveuglement, comme nous plaignons les Calvinistes et les Luthériens de leurs erreurs, et, aux uns comme aux autres, nous prions le Seigneur de pardonner.

Enfin, au moment où la montre d'Yvonnet marquait trois heures un quart, — si rare que fût un

pareil bijou à cette époque, constatons ici que le coquet aventurier s'était procuré une montre, — enfin, disons-nous, à trois heures un quart, Procope releva la tête, posa la plume, prit son papier à deux mains, et, le regardant avec un air de satisfaction en laissant échapper une exclamation de joie :

— Ah ! dit-il, je crois que c'est fini, et pas mal fini... *Exegi monumentum !*

A cet avertissement, Heinrich Scharfenstein, qui tenait la torche depuis trois heures vingt minutes, fit un mouvement pour étendre son bras, qui commençait à se fatiguer. Yvonnet interrompit sa chanson, mais continua de friser sa moustache; Malemort acheva de bander son bras gauche, et assujétit l'appareil avec une épingle; Lactance expédia un dernier *ave ;* Maldent, appuyé des deux poings sur la table, se redressa ; Pilletrousse remit dans la gaîne son poignard suffisamment affilé, et Fracasso sortit de sa rêverie poétique, satisfait d'avoir mis la dernière main à un sonnet qu'il ruminait depuis plus d'un mois.

Tous s'approchèrent de la table, à l'exception de Frantz, qui, se reposant sur son oncle de la discussion de leurs intérêts communs, s'était placé, ou plutôt, comme nous l'avons dit, s'était couché en sentinelle à vingt pas de l'entrée de la grotte, avec la résolution bien arrêtée, non-seulement de

faire bonne garde à ses compagnons, mais encore de ne se laisser prendre par personne, et surtout par Emmanuel Philibert de Savoie, le rude justicier.

— Messieurs, dit Procope étendant un regard de satisfaction sur le cercle qui venait de se former autour de lui avec autant, et même plus de régularité, que n'en présente d'ordinaire celui qui se forme autour de l'officier appelant ses soldats à l'ordre; — messieurs, tout le monde est-il là ?

— Oui, répondirent en chœur les aventuriers.

— Tout le monde, reprit Procope, est-il prêt à entendre la lecture des dix-huit articles dont se compose l'acte que nous venons de rédiger conjointement, et qui pourrait se nommer acte de société? Car c'est, de fait, une espèce de société que nous fondons, que nous établissons, que nous régularisons.

La réponse fut affirmative et générale, Heinrich Scharfenstein répondant, bien entendu pour lui et son neveu.

— Écoutez donc, dit Procope.

Et, ayant toussé et craché, il commença :

« Entre les soussignés. . . »

— Pardon, interrompit Lactance, je ne sais pas signer, moi.

— Parbleu! dit Procope, la belle affaire! tu feras ta croix.

— Ah! murmura Lactance, mon engagement n'en sera que plus sacré... Continuez, mon frère.

Procope reprit :

« Entre les soussignés,

» Jean-Chrysostôme Procope... »

— Tu ne te gênes pas, dit Yvonnet : tu t'es mis en tête, toi!

— Il fallait bien commencer par quelqu'un, répondit innocemment Procope.

— Bon! bon! dit Maldent, continue.

Procope continua :

« ... Jean-Chrysostôme Procope, ex-procureur légiste près le barreau de Caen, agrégé près ceux de Rouen, Cherbourg, Valognes... »

— Corbleu! dit Pilletrousse, cela ne m'étonne plus que la rédaction ait duré trois heures et demie, si, comme tu l'as fait pour toi, tu as donné à chacun ses titres et qualités... ce qui m'étonne, au contraire, c'est que ce soit déjà fini!

— Non, dit Procope, je vous ai compris tous sous un même titre, et j'ai donné à chacun de vous une seule et unique qualification; mais j'ai cru que, pour moi, rédacteur de l'acte, l'exposé de mes titres et qualités était chose, non-seulement convenable, mais encore d'absolue nécessité.

— A la bonne heure! dit Pilletrousse.

— Va donc! hurla Malemort, nous n'en fini-

rons jamais, si on l'interrompt ainsi à chaque mot... Je suis pressé de me battre, moi.

— Dame, dit Procope, ce n'est pas moi qui m'interromps, il me semble.

Et il continua :

« Entre les soussignés,

» Jean-Chrysostôme Procope, etc., Honoré-Joseph Maldent, Victor-Félix Yvonnet, Cyrille-Népomucène Lactance, César-Annibal Malemort, Martin Pilletrousse, Vittorio-Albani Fracasso, et Heinrich et Frantz Scharfenstein, — tous capitaines au service du roi Henri II . . . »

Un murmure flatteur interrompit Procope, et personne ne songea plus à lui disputer les titres et qualités qu'il s'était donnés, occupé que chacun était à rajuster le symbole — soit écharpe, serviette, mouchoir, loque ou chiffon — qui justifiait la qualification de capitaine au service de la France qu'il venait de recevoir.

Procope laissa au murmure approbateur le temps de se calmer, et continua.

« ... A été arrêté ce qui suit... »

— Pardon, dit Maldent, mais l'acte est nul.

— Comment, nul? dit Procope.

— Tu n'as oublié qu'une chose à ton acte.

— Laquelle?

— La date.

— La date est à la fin.

— Ah ! dit Maldent, c'est autre chose .. cependant, mieux vaudrait qu'elle fût au commencement.

— Le commencement ou la fin, c'est tout un, dit Procope. Les Institutes de Justinien disent positivement :

« *Omne actum quo tempore scriptum sit, indicato; seu initio, seu fine, ut paciscentibus libuerit.* »

C'est-à-dire :

« Tout acte sera tenu de porter sa date ; seulement, les contractants seront libres de placer la date à la fin ou au commencement du dit acte. »

— Quelle abominable langue que cette langue de procureur ! dit Fracasso, et comme il y a loin de ce latin-là au latin de Virgilio et d'Horace !

Et il se mit à scander amoureusement ces vers de la troisième églogue de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella :
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri...

— Silence, Fracasso ! dit Procope.

— Silence tant que tu voudras, répondit Fracasso ; mais il n'en est pas moins vrai que, si grand empereur que soit Justinien premier, je lui préfère Homère second, et que j'aimerais mieux avoir fait les Bucoliques, les Églogues et même l'Enéïde que le Digeste, les Pandectes, les Institutes et tout le *corpus juris civilis!*

La discussion allait sans doute s'engager sur ce point important entre Fracasso et Procope, — et Dieu sait où elle eût conduit les discuteurs ! — lorsqu'une espèce de cri étouffé se fit entendre en dehors de la grotte, et attira de ce côté l'attention des aventuriers.

Bientôt le jour extérieur, presque entièrement intercepté, indiqua qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière factice et éphémère de la torche et la lumière divine et inextinguible du soleil. Enfin, un être dont il était impossible de spécifier l'espèce, tant ses formes semblaient incohérentes dans la demi-obscurité où il s'agitait, apparut et s'avança au centre du cercle qui s'ouvrit spontanément devant lui.

Alors seulement, et à la lueur de la torche qui éclaira le groupe informe, on reconnut Frantz Scharfenstein, tenant entre ses bras une femme sur la bouche de laquelle il appuyait sa large main en guise de *poire d'angoisse* ou de bâillon.

Chacun attendait l'explication de ce nouvel incident.

— Gamarates! dit le géant, foizi un bedite vemme gui rotait à l'emboussure te la grodde; che l'ai brize, et che vous l'abborde... Gue vaud-il vaire te elle?

— Pardieu! dit Pilletrousse, lâche-la... elle ne nous mangera pas tous les neuf, peut-être!

— Oh! j'afie bas beur gu'elle nous manche dous les neuf, dit Frantz en riant d'un gros rire; che la mancherais blidôt à moi dout zeul!... Ia Wol!

Et, juste au milieu du cercle, il planta, comme l'y avait invité Pilletrousse, la femme sur ses deux pieds, et se retira vivement en arrière.

La femme, qui était jeune et jolie, et qui, par son costume, paraissait appartenir à l'estimable classe des cuisinières de bonne maison, jeta autour d'elle et circulairement un regard effaré, comme pour se rendre compte de la société au centre de laquelle elle se trouvait, et qui, au premier coup d'œil, lui semblait peut-être un peu mêlée.

Mais son regard n'accomplit pas même le périple entier, et, s'arrêtant sur le plus jeune et le plus élégant de nos aventuriers :

— Oh! monsieur Yvonnet, s'écria-t-elle, au nom du ciel, protégez-moi! défendez-moi!

Et elle alla toute tremblante jeter ses bras au cou du jeune homme.

— Tiens! dit Yvonnet, c'est mademoiselle Gertrude!

Et, serrant la jeune fille contre sa poitrine pour la rassurer :

— Pardieu! messieurs, dit-il, nous allons avoir

des nouvelles fraîches du château du Parcq, car voici une belle enfant qui en vient.

Or, comme les nouvelles que promettait Yvonnet par la bouche de mademoiselle Gertrude, intéressaient tout le monde à un degré suprême, nos aventuriers abandonnant, momentanément du moins, la lecture de leur acte de société, se groupèrent autour des deux jeunes gens, et attendirent avec impatience que l'émotion à laquelle mademoiselle Gertrude était en proie lui permît de parler.

V.

Le comte de Waldeck.

Il y eut encore quelques minutes de silence après lesquelles mademoiselle Gertrude, suffisamment rassurée par les bonnes raisons que lui donnait tout bas Yvonnet, commença enfin son récit.

Mais, comme ce récit, fréquemment interrompu, tantôt par un reste d'émotion, tantôt par les interrogations des aventuriers, pourrait ne pas présenter à nos lecteurs une limpidité satisfaisante, nous allons, s'ils le veulent bien, substituer notre prose à celle de la narratrice, et, nous emparant de la situation, raconter le plus clairement qu'il nous sera possible le tragique événement qui

avait forcé la jeune fille à quitter le château du Parcq, et qui l'avait amenée au milieu de nos aventuriers.

Deux heures après le départ d'Yvonnet, au moment où mademoiselle Gertrude, sans doute un peu fatiguée de sa conversation nocturne avec le beau Parisien, se décidait enfin à quitter son lit, et à descendre près de sa maîtresse, qui, pour la troisième fois, la faisait appeler, le fils du fermier, jeune garçon de seize à dix-sept ans, nommé Philippin, entrait tout effaré dans la chambre de la dame, et lui annonçait qu'une troupe de quarante ou de cinquante hommes, qu'à leurs écharpes jaunes et noires il jugeait appartenir à l'armée de l'empereur Charles-Quint, s'acheminait vers le château, après avoir fait prisonnier son père, qui travaillait aux champs.

Philippin, qui travaillait lui-même à quelques centaines de pas du fermier, avait vu le chef de la troupe s'emparer de lui, et avait deviné, aux gestes des soldats et du prisonnier, qu'ils parlaient entre eux du château. Alors, il s'était glissé, en rampant, jusqu'à un chemin creux, et, arrivé là, voyant que la situation topographique du terrain dérobait sa fuite à tous les regards, il était accouru à toutes jambes pour annoncer à sa maîtresse ce qui se passait, et lui donner le temps de prendre une résolution.

La châtelaine se leva, alla vers la fenêtre, et vit effectivement la troupe distante de cent pas à peine du château ; elle était d'une cinquantaine d'hommes, comme l'avait dit Philippin, et paraissait commandée par trois chefs. Près du cheval d'un de ces trois chefs marchait le fermier, les mains liées derrière le dos ; l'officier à côté duquel il marchait, tenait le bout de la corde, sans doute pour que le fermier ne tentât point de s'échapper, ou, s'il tentait de s'échapper, fût arrêté dès le début de la tentative.

Cette vue n'était rien moins que rassurante. Cependant, comme les cavaliers qui s'apprêtaient à visiter le château ceignaient, ainsi que nous l'avons dit, l'écharpe de l'Empire ; comme les trois chefs qui marchaient en tête portaient des couronnes au cimier de leurs casques, et des armoiries au poitrail de leurs cuirasses ; comme les ordres du duc Emmanuel Philibert, à l'endroit du pillage et de la maraude, étaient positifs ; comme, enfin, il n'y avait, surtout pour une femme, aucun moyen de fuir, la châtelaine s'était résolue à recevoir les arrivants du mieux qu'il lui serait possible. En conséquence de quoi, elle avait quitté sa chambre, et, descendant l'escalier, elle était allée, comme signe de l'honneur qu'elle leur faisait, les attendre sur la première marche du perron.

Quant à mademoiselle Gertrude, sa frayeur, à la vue de ces hommes était si grande, qu'au lieu de marcher à la suite de sa maîtresse, comme c'était peut-être son devoir, elle s'était cramponnée à Philippin, le suppliant de lui indiquer quelque retraite sûre où elle pût se cacher pendant tout le temps que les soldats séjourneraient au château, et où lui, Philippin, pût venir, de temps en temps, lui donner des nouvelles des affaires de sa maîtresse, qui lui paraissaient prendre une assez mauvaise tournure.

Quoique mademoiselle Gertrude eût un peu rudoyé Philippin depuis quelque temps, et que celui-ci, qui cherchait en vain une cause à ce changement de manières envers lui, se fût promis de lui tenir rigueur, si elle avait besoin de ses bons offices, mademoiselle Gertrude était si belle quand elle avait peur, si séduisante quand elle priait, que Philippin se laissa fléchir, et, par l'escalier dérobé, conduisit mademoiselle Gertrude dans la cour, et, de la cour, dans le jardin ; et, là, la fit cacher dans le recoin d'une citerne où son père et lui serraient d'habitude les instruments de jardinage.

Il n'était pas probable que des soldats dont l'intention était, selon toute probabilité, de s'occuper du château, de ses offices et de ses caves, la vinssent chercher à un endroit où, comme le

disait plaisamment Philippin, il n'y avait que de l'eau à boire.

Mademoiselle Gertrude eût bien voulu garder Philippin, et, peut-être, de son côté, Philippin n'eût-il pas demandé mieux que de rester près de mademoiselle Gertrude; mais la belle enfant était encore plus curieuse que peureuse; de sorte que le désir d'avoir des nouvelles l'emporta chez elle sur la crainte de rester seule.

Pour plus grande sûreté, d'ailleurs, Philippin mit la clef de la citerne dans sa poche, ce qui inquiéta d'abord un peu mademoiselle Gertrude, mais ce qui, après réflexions faites, lui parut, au contraire, de nature à la rassurer.

Mademoiselle Gertrude retenait sa respiration, et écoutait de toutes ses oreilles; elle entendit, d'abord, un grand bruit d'armes et de chevaux, des clameurs et des hennissements; mais, ainsi que l'avait prévu Philippin, hennissements et clameurs paraissaient se concentrer dans le château et dans ses cours.

La prisonnière tremblait d'impatience, et grillait de curiosité. Plus d'une fois elle avait été à la porte, et avait essayé de l'ouvrir. Si elle y eût réussi, elle eût, bien certainement, au risque de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux dans une pareille entreprise, essayé d'entendre ce qui se disait, ou de voir ce qui se passait en écoutant

aux portes, et en regardant par-dessus les murailles.

Enfin, un pas aussi légèrement posé sur la terre que l'est d'habitude celui de ces animaux nocturnes qui rôdent autour des poulaillers et des bergeries, s'approcha de la citerne; une clef introduite avec précaution grinça doucement dans la serrure, et la porte, ouverte avec lenteur, se referma vivement après avoir donné passage à maître Philippin.

— Eh bien? demanda Gertrude, avant même que la porte fût refermée.

— Eh bien! mademoiselle, dit Philippin, il paraît que ce sont effectivement des gentilshommes, comme l'avait reconnu madame la baronne; mais quels gentilshommes, bon Dieu! si vous les entendiez jurer et sacrer, vous les prendriez pour de véritables païens.

— Mon Dieu! que me dites-vous là, monsieur Philippin? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— La vérité, mademoiselle Gertrude, la pure vérité du bon Dieu! A preuve que monsieur l'aumônier a voulu leur faire des observations, et qu'ils lui ont répondu que, s'il ne se taisait, ils allaient lui faire dire la messe pendu, la tête en bas et les pieds en l'air, à la corde de la cloche; tandis que leur aumônier, à eux, qui est une espèce de sacripant portant barbe et moustaches,

suivrait l'office sur son eucologe, afin qu'il n'en fût passé ni une demande ni une réponse.

— Mais, alors, dit mademoiselle Gertrude, ce ne sont pas de vrais gentilshommes?

— Si fait, pardieu! et des meilleurs de l'Allemagne même! Ils n'ont pas eu honte de dire leurs noms; ce qui est, vous en conviendrez, une fière audace, après la manière dont ils se conduisent. Le plus vieux, qui est un homme de cinquante ans, à peu près, se nomme le comte de Waldeck, et commande quatre mille reîtres dans l'armée de Sa Majesté Charles-Quint. Les deux autres, qui peuvent avoir, le premier, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, le second, de dix-neuf à vingt, sont, l'un, son fils légitime, et, l'autre, son bâtard. Seulement, d'après le peu que j'ai vu, — chose, du reste, assez commune, — il paraît moins aimer son légitime que son bâtard. Le fils légitime est un beau jeune homme, au teint pâle, avec de grands yeux bruns, des cheveux et des moustaches noirs, et il m'est avis qu'à celui-là, on pourrait encore lui faire entendre raison. Mais il n'en est pas de même de l'autre, du bâtard, de celui qui est roux, et qui a des yeux de chat-huant... Celui-là, oh! mademoiselle Gertrude, c'est un véritable démon! Dieu vous préserve de le rencontrer!... Il regardait madame la baronne... tenez, c'était à faire frémir!

— Ah ! vraiment? dit mademoiselle Gertrude, qui était évidemment curieuse de savoir ce que pouvait être un regard à faire frémir.

— Oh ! mon Dieu ! oui, dit Philippin en manière de péroraison, et voilà où je les ai laissés... Maintenant, je retourne chercher des nouvelles, et, dès que j'en ai, je vous les apporte.

— Oui, oui, dit Gertrude, allez ! et revenez vite; mais prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, répondit Philippin ; je ne me montre jamais que tenant une bouteille à chaque main, et, comme je connais les bons tas, les brigands sont pleins de considération pour moi.

Philippin sortit et enferma mademoiselle Gertrude, qui se mit à songer incontinent au dedans d'elle-même à ce que pouvaient être des yeux qui lançaient des regards à faire frémir.

Elle ne s'était pas encore bien rendu compte de ce phénomène, quoiqu'il y eût près d'une heure qu'elle y songeât, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et quand le messager reparut.

Ce n'était point celui de l'arche, et il était loin de tenir un rameau d'olivier à la main. — Le comte de Waldeck et ses fils avaient, à force de menaces, et même de mauvais traitements, contraint la baronne à leur donner ses bijoux, son ar-

genterie et tout ce qu'elle avait d'or au château. Mais cela ne leur avait pas suffi, et, cette première rançon versée, la pauvre femme, au moment où elle croyait être quitte des nobles bandits qui étaient venus lui demander l'hospitalité, la pauvre femme, au contraire, avait été prise, garrotée au pied de son lit, et enfermée dans sa chambre, avec promesse que, dans deux heures, le feu serait mis au château, si, dans deux heures, elle n'avait point trouvé, soit dans sa bourse, soit dans celle de ses amis, deux cents écus à la rose.

Mademoiselle Gertrude se lamenta convenablement sur le sort de sa maîtresse : mais, comme elle n'avait point, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait, deux cents écus à lui prêter, elle s'efforça de penser à autre chose, et demanda à Philippin ce que faisait cet infâme bâtard de Waldeck avec ses cheveux roux et ses yeux terribles.

Philippin répondit que le bâtard de Waldeck était en train de s'enivrer, occupation dans laquelle il était puissamment secondé par M. son père. Seul, le vicomte de Waldeck gardait, autant qu'il lui était possible, son sang-froid au milieu du pillage et de l'orgie.

Mademoiselle Gertrude avait une furieuse envie de se rendre compte par ses yeux de ce que c'était qu'une orgie. Quant au pillage, elle connaissait cela, ayant vu piller Thérouanne ; —

mais, d'une orgie, elle n'en avait aucune idée.

Philippin lui expliqua que c'était une réunion d'hommes buvant, mangeant, tenant de mauvais propos, et faisant toutes sortes d'insultes aux femmes qui leur tombaient sous la main.

La curiosité de mademoiselle Gertrude redoubla à ce tableau, qui eût fait, cependant, frémir un cœur moins courageux que le sien. Elle pria donc Philippin de la laisser sortir, ne fût-ce que dix minutes; mais celui-ci lui répéta tant de fois, et si sérieusement, qu'à sortir elle courait risque de la vie, qu'elle se décida à rester dans sa cachette, et à attendre une troisième visite de Philippin pour prendre un parti définitif.

Ce parti, il était pris avant le retour de Philippin. C'était bon gré, mal gré, de forcer le passage, de gagner le château, de se glisser dans les corridors secrets et par les escaliers dérobés, et de voir de ses yeux ce qui se passait, un récit, si éloquent qu'il soit, étant toujours bien au-dessous du spectacle qu'il est destiné à peindre.

Aussi, dès qu'elle eut entendu, pour la troisième fois, la clef tourner dans la serrure, s'apprêta-t-elle à s'élancer hors de la citerne, que ce fût ou non l'avis de Philippin; — mais, en apercevant le jeune homme, elle recula d'épouvante.

Philippin était pâle comme un mort; sa bouche balbutiait des paroles sans suite, et ses yeux

avaient conservé cette expression hagarde que la terreur met dans le regard de l'homme qui vient de voir quelque sombre et terrible événement.

Gertrude voulut l'interroger; mais, au contact de cette épouvante, elle se sentit glacée ; la pâleur qui couvrait les joues de Philippin passa sur son visage, et, en face de ce mutisme effrayant, elle devint muette elle-même.

Le jeune homme, sans lui rien dire, mais avec cette force de l'effroi à laquelle on n'essaye pas même de résister, la saisit par le poignet, et l'entraîna vers la petite porte du jardin, qui donnait dans la plaine, en balbutiant ces seuls mots :

— Morte... assassinée ... poignardée !....

Gertrude se laissa conduire; Philippin l'abandonna un instant pour refermer la porte du jardin derrière eux; précaution inutile, car on ne songeait pas à les poursuivre.

Mais le choc avait été si rude pour Philippin, que le mouvement imprimé au pauvre garçon ne devait s'arrêter que lorsque les forces lui manqueraient. Au bout de cinq cents pas, les forces lui manquèrent; il tomba sans haleine, murmurant d'une voix rauque, comme celle d'un homme à l'agonie, ces mots effrayants, les seuls, au reste, qu'il eût prononcés :

— Morte... assassinée... poignardée!...

Alors, Gertrude avait jeté les yeux autour d'elle : elle n'était plus qu'à deux cents pas de la lisière de la forêt; elle connaissait la forêt, elle connaissait la grotte; c'était un double refuge. D'ailleurs, dans la grotte, peut-être trouverait-elle Yvonnet.

Elle avait bien quelque remords de laisser ainsi le pauvre Philippin évanoui sur le bord d'un fossé; mais elle apercevait, venant de son côté, quatre ou cinq hommes à cheval. Peut-être ces hommes étaient-ils des reîtres de la troupe du comte de Waldeck; elle n'avait pas une seconde à perdre pour leur échapper. Elle s'élança vers la forêt, et, sans regarder en arrière, elle courut. folle, éperdue, échevelée, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la lisière du bois. Là, seulement, elle s'arrêta, s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, et jeta les yeux sur la plaine.

Les cinq ou six cavaliers étaient arrivés à l'endroit où elle avait laissé Philippin évanoui. Ils l'avaient relevé; mais, voyant qu'il lui était impossible de faire un pas, l'un d'eux l'avait posé en travers sur les arçons de sa selle, et, suivi de ses camarades, il le transportait du côté du camp.

Du reste, ces hommes ne paraissaient avoir que de bonnes intentions, et Gertrude commença à croire que rien ne pouvait arriver de plus heu-

reux au pauvre Philippin que de tomber entre des mains qui semblaient si pitoyables.

Alors, rassurée sur son compagnon, ayant repris un peu d'haleine dans cette halte, Gertrude s'était remise à courir dans la direction ou plutôt vers le point qu'elle croyait être dans la direction, de la grotte; mais sa tête était tellement perdue, que les signes auxquels d'habitude elle reconnaissait son chemin passaient inaperçus à ses yeux. Elle s'égara donc, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que, par accident, par hasard, par instinct, elle se trouva dans le voisinage de la grotte, et à la portée de la main de Frantz Scharfenstein.

On devine le reste : Frantz étendit une main dont il enveloppa la taille de Gertrude, lui mit l'autre sur la bouche, enleva la jeune fille comme une plume, rentra avec elle dans la grotte, et la déposa tout effarée au milieu des aventuriers, auxquels, rassurée par les bonnes paroles d'Yvonnet, elle fit le récit que nous-même venons de faire, et qui fut accueilli par un cri général d'indignation.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette indignation avait une cause tout égoïste. Les aventuriers n'étaient point indignés du peu de moralité dont les pillards venaient de faire preuve à l'endroit du château du Parcq et de ses habitants. Non, ils étaient indignés de ce que le comte de Waldeck et

ses fils eussent pillé, le matin, un château qu'ils comptaient, eux, piller le soir.

Il résulta de cette indignation un hourra général qui fut suivi de la résolution, prise à l'unanimité, d'aller à la découverte, afin de voir ce qui se passait à la fois du côté du camp, où l'on avait transporté Philippin, et du côté du château du Parcq, où s'était accompli le drame que Gertrude venait de raconter avec toute l'éloquence et toute l'énergie de la terreur.

Mais, chez les aventuriers, l'indignation n'excluait pas la prudence. Il fut donc décidé qu'un homme de bonne volonté commencerait par explorer le bois, et viendrait rendre compte aux aventuriers de l'état des choses. Selon les motifs de sécurité ou de crainte que donnerait l'exploration, on agirait.

Yvonnet s'offrit pour battre le bois. C'était, au reste, bien l'homme qu'il fallait pour cela : il connaissait tous les tours et les détours de la forêt; il était agile comme un daim, et rusé comme un renard.

Gertrude jeta les hauts cris, et tenta de s'opposer à ce que son amant accomplît une si dangereuse mission; mais on lui fit comprendre, en deux mots, que le moment était mal choisi de sa part pour donner cours à des susceptibilités amoureuses qui ne pouvaient qu'être mal appré-

ciées par la société un peu positive dans laquelle elle se trouvait. Elle était fille de bon sens, au fond ; elle se calma donc en voyant que ses cris et ses larmes, non-seulement seraient sans résultat, mais encore pourraient tourner mal pour elle. D'ailleurs, Yvonnet lui expliqua tout bas que la maîtresse d'un aventurier ne doit pas affecter la sensibilité nerveuse d'une princesse de roman, et, l'ayant remise aux mains de son ami Fracasso, et sous la garde spéciale des deux Scharfenstein, il sortit de la grotte pour accomplir l'importante mission dont il venait de se charger.

Dix minutes après, il était de retour.

La forêt était parfaitement déserte, et ne paraissait offrir aucun danger.

Comme la curiosité des aventuriers était presque aussi vivement excitée dans leur grotte par le récit de mademoiselle Gertrude que la curiosité de mademoiselle Gertrude avait été excitée dans sa citerne par le récit de Philippin, et que de vieux routiers de leur trempe ne pouvaient convenablement avoir les mêmes motifs de prudence que ceux qui dirigent les actions d'une belle et timide jeune fille, ils sortirent immédiatement du souterrain, laissant l'acte de société de Procope à la garde des génies de la terre, invitèrent Yvonnet à se mettre à leur tête, et,

guidés par lui, se dirigèrent vers la lisière du bois, non sans que chacun, à part lui, se fût assuré que sa dague ou son épée n'était pas rouillée au fourreau.

VI.

Le justicier.

A mesure que nos aventuriers s'avançaient vers cette pointe de la forêt que nous avons dit s'allonger comme un fer de lance jusqu'à un quart de lieue d'Hesdin, en séparant les deux bassins de la plaine déjà connue de nos lecteurs, un épais taillis succédait à la haute futaie, et, par le rapprochement de ses troncs, l'entrelacement de ses branches, présentait un surcroît de sécurité à ceux qui se glissaient sous son ombre. Ce fut donc sans être vue d'aucun être vivant que la petite troupe parvint jusqu'à la lisière du bois.

A quinze pas à peu près du fossé qui séparait

la forêt de la plaine, fossé qui contournait le chemin sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur dès le premier chapitre de ce livre, et qui établissait une communication entre le château du Parcq, le camp de l'empereur, et les villages voisins, nos aventuriers s'arrêtèrent.

L'endroit était bien choisi pour la halte : un chêne immense demeuré avec quelques arbres de la même essence et de la même taille, pour indiquer ce qu'étaient autrefois les géants tombés sous la coguée, étendait son dôme touffu au-dessus de leur tête, tandis qu'en faisant quelques pas, ils pouvaient, sans être vus, plonger leurs regards dans la plaine.

Tous levèrent en même temps les yeux vers la puissante végétation de l'arbre séculaire. Yvonnet comprit ce qu'on attendait encore de lui ; il fit de la tête un signe de consentement, emprunta les tablettes de Fracasso, qui renfermaient une seule et dernière feuille immaculée, que le poète lui montra en lui recommandant de respecter les autres, qui étaient dépositaires de ses rêveuses élucubrations. Il dressa un des deux Scharfenstein contre le pilier rugueux qu'il ne pouvait étreindre de ses bras, monta dans les deux mains croisées du géant, de ses mains gagna ses épaules, de ses épaules les premières branches de l'arbre, et, en un instant, se trouva assis à cheval sur une de ses

vigoureuses ramures, avec autant d'aisance et de sécurité que l'est un matelot sur la vergue de misaine ou sur le mât de beaupré.

Gertrude l'avait, pendant cette ascension, suivi d'un œil inquiet, mais elle avait déjà appris à renfermer ses craintes, et à contenir ses cris. D'ailleurs, en voyant la désinvolture avec laquelle Yvonnet s'était établi sur sa branche, la facilité qu'il avait à tourner la tête à droite et à gauche, elle comprit qu'à moins d'un de ces vertiges auxquels Yvonnet était sujet quand on ne le regardait pas, il n'y avait aucun danger pour son amant.

Au reste, Yvonnet, la main placée en abat-jour sur ses yeux, regardant tantôt au nord et tantôt au midi, paraissait partager son attention entre deux spectacles également doués d'intérêt.

Ces mouvements de tête multipliés éveillaient fort la curiosité des aventuriers, qui, perdus dans l'épaisseur du taillis, ne pouvaient rien voir de ce que voyait Yvonnet des régions élevées où il avait établi son domicile.

Aussi Yvonnet comprit-il de leur part cette impatience, dont ils donnaient des signes en levant la tête en l'air, en le questionnant du regard, et même en se hasardant à lui crier à demi-voix : « Mais qu'y a-t-il donc? »

Et, parmi les interrogateurs de geste et de

voix, rendons cette justice à mademoiselle Gertrude, elle n'était pas la moins animée.

Yvonnet fit, de la main, à ses compagnons un signe de promesse indiquant que, dans quelques secondes, ils en sauraient autant que lui. Il ouvrit les tablettes de Fracasso, en déchira la dernière page blanche, écrivit sur cette page quelques lignes au crayon, roula le papier dans ses doigts, afin que le vent ne l'emportât point, et le laissa tomber.

Toutes les mains s'étendirent pour le recevoir, même les blanches et petites mains de mademoiselle Gertrude; mais ce fut entre les larges battoirs de Frantz Scharfenstein que le papier tomba.

Le géant se mit à rire de sa bonne chance, et, passant le papier à son voisin :

— A fous l'honneur, monsié Brogobe, dit-il ; moi ne safre bas lire le vranzais.

Procope, non moins curieux que les autres de savoir ce qui se passait, déplia le papier, et, au milieu de l'attention générale, il lut les lignes suivantes :

« Le château du Parcq est en feu.

» Le comte de Waldeck, ses deux fils et ses quarante reîtres se sont remis en campagne, et suivent le chemin qui conduit du château du Parcq au camp.

» Ils sont à deux cents pas, à peu près, de la pointe du bois où nous sommes cachés.

» Voilà pour ma droite.

» Maintenant, une autre petite troupe suit, de son côté, la route du camp au château.

» Cette troupe est composée de sept hommes, un chef, un écuyer, un page et quatre soldats.

» Autant que j'en puis juger d'ici, le chef est le duc Emmanuel Philibert.

» Sa troupe est à la même distance, à peu près, sur notre gauche, que celle du comte de Waldeck sur notre droite.

» Si les deux troupes marchent du même pas, elles doivent se rencontrer juste à la pointe du bois, et se trouver face à face au moment où elles s'y attendront le moins.

» Si le duc Emmanuel a été prévenu, comme c'est probable, par M. Philippin de ce qui s'est passé au château, nous allons voir quelque chose de curieux.

» Attention camarades ! — c'est bien le Duc. »

Le billet d'Yvonnet finissait là ; mais il était difficile de dire plus de choses en moins de mots, et de prometre avec plus de simplicité un spectacle qui, en effet, allait être des plus curieux, si l'aventurier ne se trompait point sur l'identité et l'intention des personnes.

Aussi chacun des compagnons se rapprocha-t-il avec précaution de la lisière du bois, afin d'assister, avec le plus d'agrément et le moins de danger possible, au spectacle promis par Yvonnet, et auquel le hasard lui avait assigné la meilleure place.

Si le lecteur veut suivre l'exemple de nos aventuriers, nous ne nous inquiéterons point du comte de Waldeck et de ses fils, que nous connaissons déjà par le récit de mademoiselle Gertrude, et, nous glissant, nous aussi, sur la lisière gauche du bois, nous nous mettrons en communication avec le nouveau personnage annoncé par Yvonnet, et qui n'est pas moins que le héros de notre histoire.

Yvonnet ne s'était pas trompé. Le chef qui s'avançait entre son page et son écuyer, précédant, comme s'il s'agissait d'une simple patrouille de jour, une petite troupe de quatre hommes d'armes, était bien le duc Emmanuel Philibert, généralissime des troupes de l'empereur Charles-Quint dans les Pays-Bas.

Il était d'autant plus facile à reconnaître que, selon son habitude, au lieu de porter son casque sur sa tête, il le portait pendu au côté gauche de sa selle ; ce qui lui arrivait presque constamment par la pluie et par le soleil, et même aussi parfois pendant la bataille : d'où l'on disait que les

soldats, voyant son insensibilité au froid, au chaud et aux coups. l'avaient surnommé *Tête de Fer*.

C'était. à l'époque où nous sommes arrivés, un beau jeune homme de vingt-sept ans, de taille moyenne, mais vigoureusement pris dans sa taille; aux cheveux coupés très-courts, au front haut et découvert, aux sourcils bruns bien dessinés, aux yeux bleus, vifs et perçants, au nez droit, aux moustaches bien fournies, à la barbe taillée en pointe, enfin, au col un peu enfoncé dans les épaules. comme il arrive presque toujours aux descendants des races guerrières, dont les aïeux ont porté le casque pendant plusieurs générations.

Lorsqu'il parlait, sa voix était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté remarquable. Chose étrange! elle pouvait monter à l'expression de la plus violente menace sans s'élever de plus d'un ou deux tons : la gamme ascendante de colère était cachée dans les nuances presque insaisissables de l'accent.

Il en résultait que les personnes de son intimité devinaient seules à quels périls étaient exposés les imprudents qui éveillaient et bravaient cette colère, colère si bien comprimée au dedans, qu'on ne pouvait comprendre sa force et mesurer son étendue qu'au moment où, précédée de l'éclair

de ses yeux, elle éclatait, tonnait, pulvérisait comme la foudre; puis, de même que, la foudre une fois tombée, l'orage se calme et le temps se rassérène, l'explosion produite, la physionomie du duc reprenait son calme et sa sérénité habituels; ses yeux, leur regard placide et fort; sa bouche, son bienveillant et royal sourire.

Quant à l'écuyer qui marchait à sa droite, et qui portait la visière haute, c'était un jeune homme blond du même âge à peu près, et exactement de la même taille que le duc. Ses yeux d'un bleu clair, pleins de puissance et de fierté, sa barbe et ses moustaches d'un blond plus chaud que ses cheveux, son nez aux narines dilatées comme celles du lion, ses lèvres dont le poil qui les couvrait ne pouvait cacher ni le coloris ni l'épaisseur, son teint riche à la fois du double fard du hâle et de la santé : tout en lui indiquait la force physique poussée au plus haut degré. Attachée non pas à son flanc, mais ballottant sur son dos, résonnait une de ces terribles épées à deux mains comme François I[er] en brisa trois à Marignan, et qu'à cause de leur longueur, on ne tirait que par-dessus l'épaule, tandis qu'à l'arçon de sa selle pendait une de ces haches d'armes offrant un tranchant d'un côté, une masse de l'autre, et un fer triangulaire et aigu à sa pointe; de sorte qu'avec cette seule arme, on pouvait tout à la

fois, et selon l'occasion, fendre comme avec une hache, assommer comme avec un marteau, percer comme avec un poignard.

A la gauche du duc marchait son page. C'était un bel adolescent de seize ou dix-huit ans à peine, avec des cheveux bleus à force d'être noirs, taillés à l'allemande, comme en portent les chevaliers d'Holbein et les anges de Raphaël. Ses yeux, ombragés par de longs cils veloutés, étaient doués de cette nuance insaisissable qui flotte du marron au violet, et que l'on ne rencontre que dans les yeux arabes ou siciliens. Son teint mat, de cette belle matité particulière aux contrées septentrionales de la péninsule italienne, semblait celui d'un marbre de Carrare dont le soleil romain aurait longuement et amoureusement bu la pâleur. Ses mains, petites, blanches et effilées, manœuvraient, avec une adresse remarquable, un petit cheval de Tunis portant, pour toute selle, une trousse faite d'une peau de léopard aux yeux d'émail, aux dents et aux griffes d'or, et, pour toute bride, un léger filet de soie. Quant à son habillement, simple mais plein d'élégance, il se composait d'un pourpoint de velours noir s'ouvrant sur un justaucorps cerise, à crevés de satin blanc, serré au bas de la taille par un cordonnet d'or supportant une dague dont la poignée était faite d'une seule agate. Son pied, gracieusement

modelé, était enfermé dans une botte de maroquin dans l'extrémité supérieure de laquelle se perdait, à la hauteur du genou, une trousse de velours pareil à celui du pourpoint. Enfin, son front était couvert d'une toque de la même étoffe et de la même couleur que toute la partie extérieure de son vêtement, et autour de laquelle, fixée au-dessus du front par une agrafe de diamant, s'enroulait une plume cerise dont l'extrémité, flottant au moindre souffle d'air, retombait gracieusement entre les deux épaules.

Nos personnages nouveaux posés et mis en scène, revenons à l'action, un moment interrompue, et qui va se renouer avec encore plus de vigueur et de fermeté qu'auparavant.

En effet, pendant cette description, le duc Emmanuel Philibert, ses deux compagnons et les quatre hommes de sa suite continuaient leur chemin sans presser ni ralentir le pas de leurs chevaux. Seulement, à mesure qu'ils approchaient de la pointe du bois, le visage du duc se rembrunissait, comme s'il se fût attendu d'avance au spectacle de désolation qui allait s'offrir à ses yeux, une fois cette pointe de bois dépassée. Mais, tout à coup, en arrivant simultanément à l'extrémité de l'angle, comme l'avait prévu Yvonnet, les deux troupes se trouvèrent face à face, et, chose singulière! ce fut la plus nombreuse des deux

qui s'arrêta, clouée à sa place par un sentiment de surprise auquel se mêlait visiblement un peu de crainte.

Emmanuel Philibert, au contraire, sans indiquer par un tressaillement de son corps, par un geste de sa main, par un mouvement de son visage, le sentiment, quel qu'il fût, qui l'agitait, continua son chemin, marchant droit au comte de Waldeck, qui l'attendait placé entre ses deux fils.

A dix pas du comte, Emmanuel fit un signe à son écuyer, à son page et à ses quatre soldats, qui s'arrêtèrent avec une obéissance et une régularité toute militaire, et le laissèrent continuer son chemin.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à la portée de la main du vicomte de Waldeck, qui se trouvait placé comme un rempart entre lui et son père, le duc s'arrêta à son tour.

Les trois gentilshommes portèrent la main à leurs casques en signe de salut; seulement, en portant la main au sien, le bâtard de Waldeck en abaissa la visière comme pour être prêt à tout événement.

Le duc répondit à leur triple salut par une inclination de sa tête nue.

Puis, s'adressant au vicomte de Waldeck avec cette voix suave qui faisait de sa parole une harmonie :

— Monsieur le vicomte de Waldeck, dit-il, vous êtes un digne et brave gentilhomme comme je les aime, et comme les aime mon auguste maître l'empereur Charles-Quint. Depuis longtemps je songeais à faire quelque chose pour vous ; il y a un quart d'heure, l'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie. Je reçois à l'instant la nouvelle qu'une compagnie de cent vingt lances, dont j'ai, au nom de Sa Majesté l'empereur, ordonné la levée sur la rive gauche du Rhin, est assemblée à Spire ; je vous ai nommé capitaine de cette compagnie.

— Monseigneur... balbutia le jeune homme tout étonné, et rougissant de plaisir.

— Voici votre brevet, signé par moi et scellé du sceau de l'Empire, continua le duc en tirant de sa poitrine un parchemin qu'il présenta au vicomte ; prenez-le, partez à l'instant même, et sans une minute de retard... Nous allons probablement rentrer en campagne, et j'aurai besoin de vous et de vos hommes. Allez, monsieur le vicomte de Waldeck ; montrez-vous digne de la faveur qui vous est accordée, et que Dieu vous garde !

La faveur était grande, en effet. Aussi le jeune homme, obéissant, sans commentaire, à l'ordre qui lui était donné de partir à l'instant même, prit-il immédiatement congé de son père et de

son frère, et, se retournant vers Emmanuel :

— Monseigneur, dit-il, vous êtes véritablement un *justicier*, ainsi qu'on vous appelle, pour le mal, comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais... Vous avez eu confiance en moi ; cette confiance sera justifiée. Adieu, monseigneur.

Et, mettant son cheval au galop, le jeune homme disparut à l'angle du bois.

Emmanuel Philibert le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue.

Puis, se retournant et fixant un regard sévère sur le comte de Waldeck :

— Et, maintenant, à vous, monsieur le comte! dit-il.

— Monseigneur, interrompit le comte, laissez-moi d'abord remercier Votre Altesse de la faveur qu'elle vient d'accorder à mon fils.

— La faveur que j'ai accordée au vicomte de Waldeck, répondit froidement Emmanuel, ne vaut pas un remercîment, puisqu'il l'a méritée... Seulement, vous avez entendu ce qu'il a dit, je suis un justicier pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais. Rendez-moi votre épée, monsieur le comte !

Le comte tressaillit, et, avec un accent indiquant qu'il n'obéirait pas facilement à l'ordre qui venait de lui être donné :

— Moi, vous rendre mon épée ! et pourquoi cela ?

— Vous connaissez mon arrêté défendant le pillage et la maraude, sous peine des verges ou du gibet pour les soldats, sous peine des arrêts ou de la prison pour les chefs. Vous avez contrevenu à mon arrêté, en vous introduisant de force, malgré les observations de votre fils aîné, dans le château du Parcq, et en volant l'or, les bijoux, l'argenterie de la châtelaine qui l'habitait... Vous êtes un maraudeur et un pillard ; rendez-moi votre épée, monsieur le comte de Waldeck !

Le duc avait prononcé ces paroles sans que le ton de sa voix eût visiblement changé, excepté pour son écuyer et son page, qui, commençant seulement à comprendre ce dont il s'agissait, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

Le comte de Waldeck pâlit ; mais, nous l'avons dit, il était difficile à un étranger de deviner, au son de la voix d'Emmanuel Philibert, à quel degré de menace sa justice ou sa colère en était arrivée.

— Mon épée, monseigneur ? dit Waldeck ; oh ! j'ai, sans doute, encore commis quelque autre méfait... un gentilhomme ne rend pas son épée pour si peu !

Et il essaya de rire dédaigneusement.

— Oui, monsieur, répondit Emmanuel. oui.

vous avez fait autre chose ; mais, pour l'honneur de la noblesse d'Allemagne, je taisais ce que vous avez fait... Vous voulez que je parle? Soit ; écoutez donc. Quand vous avez eu volé or, argenterie, bijoux, cela ne vous a pas suffi : vous avez fait attacher la maîtresse de la maison au pied de son lit, et vous lui avez dit : « Si, dans deux heures, vous n'avez pas versé entre nos mains la somme de deux cents écus noble-rose, je mettrai le feu à votre château ! » Vous avez dit cela, et, au bout de deux heures, comme la pauvre femme, vous ayant donné jusqu'à sa dernière pistole, se trouvait dans l'impossibilité de vous remettre les deux cents écus demandés, malgré les prières de votre fils aîné, vous avez mis le feu à la ferme, pour que la malheureuse victime eût le temps de faire ses réflexions avant que le feu eût gagné le château... Et tenez, vous ne direz point que cela n'est pas vrai : on voit d'ici flamme et fumée. Vous êtes un incendiaire ; rendez-moi votre épée, monsieur le comte !

Le comte grinça les dents, car il commençait à comprendre ce qu'il y avait de résolution dans les paroles calmes mais fermes du duc.

— Puisque vous êtes si bien instruit du commencement, monseigneur, dit-il, vous êtes, sans doute, non moins bien renseigné sur la fin?

— Vous avez raison, monsieur, je sais tout :

c'est que je voulais vous épargner la corde, que vous méritez.

— Monseigneur! s'écria Waldeck du ton de la menace.

— Silence, monsieur! dit Emmanuel Philibert; respectez votre accusateur, et tremblez devant votre juge!... La fin? Je vais vous la dire. A la vue de la flamme qui commençait de monter dans les airs, votre bâtard, qui avait la clef de la chambre dans laquelle était garrottée la prisonnière, est entré dans cette chambre. La malheureuse n'avait pas crié en voyant le feu qui s'approchait d'elle; ce n'était que la mort... elle cria en voyant votre bâtard s'avancer et la saisir dans ses bras, car c'était le déshonneur! Le vicomte de Waldeck entendit ces cris, et accourut. Il somma son frère de rendre la liberté à celle qu'il outrageait; mais lui, au lieu de répondre à cet appel d'honneur, jeta sa prisonnière toute garrottée sur le lit, et tira son épée. Le vicomte de Waldeck sortit la sienne du fourreau, résolu à sauver cette femme, même au péril de sa vie. Les deux frères s'attaquèrent avec acharnement, car il y avait longtemps qu'ils se haïssaient. Vous entrâtes alors, et, croyant que vos fils se battaient pour la possession de cette femme : « La plus belle femme du monde, dites-vous, ne vaut pas la goutte de sang qui sort des veines d'un soldat.

Bas les armes, enfants ! je vais vous mettre d'accord... » Alors, à votre voix, les deux frères abaissèrent leurs épées ; vous passâtes entre eux ; tous deux vous suivaient du regard, car ils ne savaient ce que vous vouliez faire. Vous vous approchâtes de la femme garrottée et renversée sur le lit, et, avant que ni l'un ni l'autre de vos fils eût eu le temps de s'opposer à cette action infâme, vous tirâtes votre dague, et la lui enfonçâtes dans la poitrine... Ne dites pas que cela ne s'est point passé ainsi ; ne dites pas que cela n'est point vrai : votre dague est encore humide, et vos mains sont encore sanglantes. Vous êtes un assassin ; rendez-moi votre épée, comte de Waldeck !

— Cela est facile à dire, monseigneur, répondit le comte ; mais un Waldeck ne vous rendrait pas son épée, tout prince couronné ou découronné que vous êtes, quand il serait seul contre vous sept ; à plus forte raison quand il a son fils à sa droite, et quarante soldats derrière lui.

— Alors, dit Emmanuel avec une légère altération dans la voix, si vous ne voulez pas me la rendre de bonne volonté, c'est à moi de vous la prendre de force.

Et, faisant faire un bond à son cheval, il se trouva côte à côte du comte de Waldeck.

Celui-ci, serré de trop près pour tirer son épée, porta la main à ses fontes ; mais, avant qu'il eût détaché le bouton qui les fermait, Emmanuel Philibert avait plongé la main dans la sienne, ouverte d'avance, et en avait tiré un pistolet tout armé.

Le mouvement fut si rapide, que ni le bâtard de Waldeck, ni l'écuyer, ni le page du duc, ni le comte de Waldeck lui-même, ne purent le prévenir. Emmanuel Philibert, d'une main calme et sûre comme celle de la justice, lâcha le coup à bout portant, brûlant le visage du comte avec la poudre, et lui faisant sauter la cervelle avec la balle.

Le comte eut à peine le temps de jeter un cri ; il ouvrit les bras, se renversa lentement sur la croupe de son cheval, comme un athlète qu'un lutteur invisible fait plier en arrière, perdit l'étrier du pied gauche, puis du pied droit, et roula lourdement à terre.

Le justicier avait fait justice; le comte était tué sur le coup.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène, le bâtard de Waldeck, entièrement couvert de son armure de fer, était resté debout et immobile comme une statue équestre; mais, en entendant le coup de pistolet, mais, en voyant tomber son père, il poussa un cri de rage qui

s'échappa en grinçant à travers la visière de son casque.

Puis, s'adressant aux reîtres stupéfaits et terrifiés :

— A moi, compagnons! s'écria-t-il en allemand ; cet homme n'est pas des nôtres... A mort! à mort, le duc Emmanuel!

Mais les reîtres, pour toute réponse, secouèrent la tête en signe de négation.

— Ah! s'écria le jeune homme se laissant emporter de plus en plus à sa colère, ah! vous ne m'écoutez pas! ah! vous refusez de venger celui qui vous aimait comme ses enfants, qui vous chargeait d'or, qui vous gorgeait de butin!... Eh bien! ce sera donc moi qui le vengerai, puisque vous êtes des ingrats et des lâches!

Et il tira son épée pour s'élancer sur le duc; mais deux reîtres sautèrent au chanfrein de son cheval, saisissant la bride chacun d'un côté du mors, tandis qu'un troisième l'étreignait entre ses bras.

Le jeune homme se débattait furieux, accablant d'injures ceux qui le tenaient enchaîné.

Le duc regardait ce spectacle avec une certaine pitié : il comprenait le désespoir de ce fils qui venait de voir tomber son père à ses pieds.

— Altesse, dirent les reîtres, qu'ordonnez-vous de cet homme, et que faut-il faire de lui?

— Le laisser libre, dit le duc. M'ayant menacé, si je l'arrêtais, il pourrait croire que j'ai peur.

Les reîtres arrachèrent l'épée des mains du bâtard, et le laissèrent libre.

Le jeune homme fit bondir son cheval, qui, d'un seul élan, franchit la distance qui le séparait d'Emmanuel Philibert.

Celui-ci l'attendait la main posée sur la crosse de son second pistolet.

— Emmanuel Philibert, duc de Savoie, prince de Piémont, cria le bâtard de Waldeck en étendant la main vers lui en signe de menace, tu comprends, n'est-ce pas, que, de moi à toi, c'est, à compter d'aujourd'hui, une haine mortelle?... Emmanuel Philibert, tu as tué mon père! (Il abaissa la visière de son casque.) Regarde bien mon visage, et, chaque fois que tu le reverras, soit la nuit, soit le jour, soit dans une fête, soit dans un combat, malheur! malheur à toi, Emmanuel Philibert!

Et, faisant volter son cheval, il partit au galop en secouant la main, comme pour jeter encore une malédiction contre le duc, et en lui criant une dernière fois : « Malheur! »

— Misérable! s'écria l'écuyer d'Emmanuel en piquant son cheval pour s'élancer à sa poursuite.

Mais le duc, faisant de la main un signe impératif :

— Pas un pas de plus, Scianca-Ferro! dit-il; je te le défends!

Puis, se retournant vers son page, qui, pâle comme la mort, semblait prêt à perdre les arçons :

— Qu'est-ce que cela, Leone? dit-il en s'approchant de lui, et en lui tendant la main. En vérité, en vous voyant ainsi, blême et tremblant, on vous prendrait pour une femme!

— Oh! mon bien-aimé duc, murmura le page, redites-moi que vous n'êtes pas blessé, ou je meurs...

— Enfant! dit le duc, est-ce que je ne suis pas sous la main de Dieu?

Alors, s'adressant aux reîtres :

— Mes amis, dit-il en leur montrant le cadavre du comte de Waldeck, procurez une sépulture chrétienne à cet homme, et que la justice que je viens d'exercer sur lui vous soit une preuve qu'à mes yeux, comme à ceux du Seigneur, il n'y a ni grands ni petits.

Et, faisant un signe de la tête à Scianca-Ferro et à Leone, il reprit avec eux le chemin du camp, sans que son visage eût gardé d'autre trace de l'événement terrible qui venait de se passer, que la ride habituelle qui semblait, un peu plus profondément que de coutume, creuser sur son front le sillon de la pensée.

VII

Histoire et roman.

Tandis que les aventuriers, témoins invisibles de la catastrophe que nous venons de raconter, tout en jetant un regard mélancolique sur les ruines fumantes du château du Pareq, regagnent leur grotte, où ils vont mettre la dernière main à l'acte de société, devenu inutile pour le présent, mais qui ne peut manquer de porter dans l'avenir, au profit de l'association naissante, les fruits les plus merveilleux; tandis que les reîtres, obéissant à l'ordre donné, ou plutôt à la recommandation faite de procurer à leur ancien chef une sépulture chrétienne, vont creuser, dans un coin du cimetière d'Hesdin, la fosse de celui qui,

ayant reçu la punition de son crime sur la terre, repose maintenant dans l'espérance de la miséricorde divine; tandis, enfin, qu'Emmanuel Philibert regagne sa tente entre son écuyer Scianca-Ferro et son page Leone; abandonnant tout ce qui n'a été jusqu'ici que prologue, mise en scène, et personnages secondaires de notre drame, pour l'action réelle et les personnages principaux qui viennent, enfin, de se produire, hasardons, — afin de donner au lecteur une plus ample connaissance de leur caractère et de leur situation morale et politique, — une excursion à la fois historique pour les uns, et romanesque pour les autres, dans le domaine du passé, splendide royaume du poète et de l'historien, qu'aucune révolution ne peut leur enlever.

Troisième fils de Charles III dit le Bon, et de Béatrix de Portugal, Emmanuel Philibert naquit au château de Chambéry, le 8 juillet 1528.

Il reçut ce double nom d'Emmanuel Philibert, — celui d'Emmanuel en considération de son aïeul maternel Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Philibert en vertu d'un vœu que son père avait fait à Saint-Philibert de Tournus. — Il naquit à quatre heures après-midi, et apparut si faible aux portes de cette vie, que la respiration de l'enfant ne fut soutenue que par le souffle qu'introduisit dans ses poumons une des femmes

de sa mère, et que, jusqu'à l'âge de trois ans, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, et sans pouvoir se soutenir sur les jambes. Aussi, quand l'horoscope que l'on tirait, alors, à la naissance de tout fils de prince eût annoncé que celui qui venait de naître serait un grand guerrier, et ferait resplendir la maison de Savoie d'un lustre supérieur à celui qu'avait attiré sur elle, soit Pierre surnommé le *Petit Charlemagne*, soit Amédée V dit le *Grand*, soit Amédée VI vulgairement appelé le *Comte Vert*, sa mère ne put s'empêcher de verser des larmes, et son père, prince pieux et résigné, de dire en secouant la tête, avec l'expression du doute, au mathématicien qui lui faisait cette prédiction :

— Dieu vous entende, mon ami !

Emmanuel Philibert était neveu de Charles V, par sa mère Béatrix de Portugal, la plus belle et la plus accomplie des princesses de son temps, et cousin de François Ier, par sa tante Louise de Savoie, sous l'oreiller de laquelle le connétable de Bourbon prétendait avoir laissé le cordon du Saint-Esprit que François Ier lui faisait redemander.

C'était aussi sa tante, cette spirituelle Marguerite d'Autriche qui laissa un recueil de chansons manuscrites que l'on peut voir encore aujourd'hui à la bibliothèque nationale de France, et qui,

assaillie par une tempête au moment où elle se rendait en Espagne, pour épouser l'infant fils de Ferdinand et d'Isabelle, après avoir été fiancée au dauphin de France et au roi d'Angleterre, faisait sur elle-même, croyant qu'elle allait mourir, cette curieuse épitaphe :

Pleurez, amours ! pleurez Margot la belle,
Qui fut trois fois promise, et qui mourut pucelle !

Quant à Emmanuel Philibert, il était, comme nous l'avons dit, si débile, que, malgré la prédiction de l'astrologue qui faisait de lui un puissant homme de guerre, son père le destina à l'Église. Aussi, à l'âge de trois ans, fut-il envoyé à Bologne, pour baiser les pieds du pape Clément VII, qui venait y donner la couronne à son oncle l'empereur Charles-Quint, sur la recommandation duquel le jeune prince obtint du pape la promesse d'un chapeau de cardinal. De là vint le surnom de *Cardinalin* qu'on lui donna dans son enfance, et qui le faisait fort enrager.

Pourquoi ce nom faisait-il si fort enrager l'enfant? Nous allons le dire.

On se rappelle cette femme ou plutôt cette amie de la duchesse de Savoie, qui, près d'elle, à l'heure de son accouchement, avait, de son souffle, alimenté celui du petit Emmanuel Philibert près de s'évanouir. Six mois auparavant, elle avait eu un

fils qui était venu au monde aussi fort, aussi vigoureux que le fils de la duchesse y était venu faible et languissant. Or, voyant son fils ainsi sauvé par elle, la duchesse lui dit :

— Ma chère Lucrezia, cet enfant est, maintenant, autant à toi qu'à moi ; je te le donne : prends-le, nourris-le de ton lait, comme tu l'as nourri de ton souffle, et je te devrai encore plus qu'il ne te devra lui-même, car il ne te devra que la vie, et, moi, je te devrai mon enfant !

Lucrezia reçut l'enfant dont on la faisait mère, comme un dépôt sacré. Cependant, il semblait que ce dût être au détriment du petit Rinaldo — c'était le nom de son fils, à elle, — que l'héritier du duc de Savoie reprendrait vie et force, puisque la part de nourriture qu'allait réclamer le petit Emmanuel diminuerait d'autant celle de son frère de lait.

Mais Rinaldo, à six mois, était fort comme un autre l'eût à peine été à un an. D'ailleurs, la nature a ses miracles, et, sans que la source du lait maternel tarît un instant, les deux enfants puisèrent la vie aux mêmes mamelles.

La duchesse souriait en voyant, pendus à la même treille vivante, cet enfant étranger si fort, et cet enfant à elle si languissant.

Au reste, on eût dit que le petit Rinaldo comprenait cette faiblesse de son frère, et y compâ-

tissait. Souvent le capricieux enfant ducal voulait la mamelle où buvait l'autre enfant, et celui-ci, tout souriant de ses lèvres blanches de lait, cédait sa place à l'exigeant nourrisson.

Les deux enfants grandirent ainsi sur les genoux de Lucrezia. À trois ans, Rinaldo semblait en avoir cinq; — à trois ans, comme nous l'avons dit, Emmanuel Philibert marchait à peine, et ne relevait qu'avec effort sa tête inclinée sur sa poitrine.

Ce fut alors qu'on lui fit faire le voyage de Bologne, et que le pape Clément VII lui promit le chapeau de cardinal.

On eût dit que cette promesse lui portait bonheur, et que ce nom de Cardinalin lui valait la protection de Dieu; car, à partir de l'âge de trois ans, sa santé commença de se raffermir, et son corps de se renforcer.

Mais celui qui, sous ce rapport, faisait des progrès merveilleux, c'était Rinaldo. Ses joujoux les plus solides volaient en éclats sous ses doigts; il ne pouvait toucher à aucun d'eux qu'il ne le brisât; on eut l'idée de lui en faire faire en acier, et il les brisa comme s'ils eussent été de faïence. Aussi le bon duc Charles III, qui s'amusait souvent à regarder jouer les deux enfants, n'appelait-il le compagnon d'Emmanuel que *Scianca-Ferro*, ce qui, en patois piémontais, signifie *Brise-Fer.*

Le nom lui en resta.

Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que Scianca-Ferro ne se servait jamais de cette force miraculeuse que pour protéger Emmanuel, qu'il adorait, au lieu d'en être jaloux comme il fût peut-être arrivé d'un autre enfant.

Quant au jeune Emmanuel, il enviait singulièrement cette force de son frère de lait, et il eût bien volontiers échangé son sobriquet de Cardinalin contre celui de Scianca-Ferro.

Cependant, lui aussi semblait gagner une certaine vigueur à cette fréquentation d'une vigueur plus grande que la sienne. Scianca-Ferro, mesurant sa force à celle du jeune prince, luttait avec lui, courait avec lui, et, pour ne pas le décourager, se laissait parfois dépasser à la course, et vaincre à la lutte.

Tous les exercices leur étaient communs, équitation, natation, escrime. A tous, Scianca-Ferro était momentanément supérieur ; mais, cependant, on comprenait que ce n'était qu'une affaire de chronologie, et que, pour être en retard, Emmanuel n'avait pas dit son dernier mot.

Les deux enfants ne se quittaient pas, et s'aimaient comme deux frères. Chacun était jaloux de l'autre comme une maîtresse eût été jalouse de son amant, et, pourtant, le moment approchait où un troisième compagnon qu'ils adopteraient

d'un amour égal allait se mêler à leurs jeux.

Un jour que la cour du duc Charles III était à Verceil, à cause de certains troubles qui avaient éclaté à Milan, les deux jeunes gens sortirent à cheval avec leur maître d'équitation, firent une longue course sur la rive gauche de la Sesia, dépassèrent Novare, et s'aventurèrent presque jusqu'au Tessin. Le cheval du jeune duc Emmanuel marchait le premier, quand, tout à coup, un taureau enfermé dans un pâturage, enfonçant et brisant les barrières entre lesquelles il était emprisonné, fit peur au cheval du prince, qui s'emporta à travers les prairies, franchissant les ruisseaux, les buissons et les haies. Emmanuel montait admirablement bien à cheval; il n'y avait donc rien à craindre. Cependant, Scianca-Ferro s'élança à sa poursuite, prenant le même chemin que lui, et franchissant, comme lui, tous les obstacles qu'il rencontrait. Le maître d'équitation, plus prudent, prit un détour qui, par une ligne circulaire, devait le conduire à l'endroit vers lequel s'étaient dirigés les deux jeunes gens.

Après un quart d'heure d'une course effrénée, Scianca-Ferro, ne voyant plus Emmanuel, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, appela de toutes ses forces. Deux de ces appels restèrent sans réponse; enfin, il lui sembla qu'il

entendait la voix du prince dans la direction du village d'Oleggio. Il lança son cheval de ce côté, et bientôt, en effet, guidé par la voix d'Emmanuel, il trouva celui-ci au bord d'un ruisseau affluant au Tessin.

A ses pieds était une femme morte, et, dans ses bras, presque mourant, un petit garçon de quatre ou cinq ans.

Le cheval, qui s'était calmé, broutait tranquillement les jeunes pousses des arbres, tandis que son maître essayait de rendre la connaissance à l'enfant. Quant à la femme, il n'y fallait pas songer, elle était bien morte.

Elle paraissait avoir succombé à la fatigue, à la misère et à la faim. — L'enfant, qui avait, sans doute, partagé les fatigues et la misère de sa mère, semblait près de mourir d'inanition.

Le village d'Oleggio n'était qu'à un mille de là. Scianca-Ferro mit son cheval au galop, et disparut dans la direction du village.

Emmanuel y eût bien été lui-même, au lieu d'y envoyer son frère ; mais l'enfant s'était attaché à lui, et, sentant que la vie, qui était sur le point de lui échapper, allait lui revenir de ce côté, il ne voulait pas le lâcher.

Le pauvre petit l'avait attiré tout près de la femme, et lui disait avec cet accent déchirant de

l'enfance, à qui l'on ne peut pas donner la conscience de son malheur :

— Réveille donc maman! réveille donc maman!

Emmanuel pleurait. Que pouvait-il faire, pauvre enfant lui-même, qui voyait pour la première fois le spectacle de la mort? Il n'avait que ses larmes : il les donnait.

Scianca-Ferro reparut; il apportait du pain et une fiasque de vin d'Asti.

On essaya d'introduire quelques gouttes de vin dans la bouche de la mère; soin inutile : ce n'était plus qu'un cadavre.

Il n'y avait donc à s'occuper que de l'enfant.

L'enfant, tout en pleurant sa mère, qui ne voulait pas se réveiller, but, mangea et reprit un peu de forces.

En ce moment arrivèrent des paysans que Scianca-Ferro avait prévenus. Ils avaient rencontré le maître d'équitation, tout effaré d'avoir perdu ses deux élèves, et l'avaient ramené avec eux à l'endroit que leur avait indiqué Scianca-Ferro.

Ils savaient donc qu'ils avaient affaire au jeune prince de Savoie, et, comme le duc Charles était adoré de ses sujets, ils s'offrirent tout de suite à exécuter, à l'endroit du malheureux orphelin et de sa mère, ce qu'il plairait à Emmanuel d'ordonner.

Emmanuel choisit parmi les paysans une femme qui lui parut bonne et pitoyable; il lui donna tout l'argent que lui et Scianca-Ferro avaient sur eux, prit le nom de la femme par écrit, et la pria de veiller aux funérailles de la mère, et de pourvoir aux premiers besoins de l'enfant.

Puis, comme il se faisait tard, le maître d'équitation insista pour que ses deux élèves reprissent le chemin de Verceil. Le petit orphelin pleurait fort; il ne voulait pas quitter son bon ami Emmanuel, dont il savait le nom, mais dont il ne connaissait pas la qualité. Emmanuel promit de revenir le voir; cette promesse le calma un peu; mais, tout en s'éloignant, il ne cessait de tendre les bras vers le sauveur que le hasard lui avait amené.

Et, en effet, si le secours envoyé par le hasard, ou plutôt par la Providence, au pauvre enfant, avait tardé de deux heures seulement, on l'eût trouvé mort auprès de sa mère.

Quelque diligence que fît au retour le maître d'équitation, ses deux élèves n'arrivèrent au château de Verceil qu'assez avant dans la soirée. On était fort inquiet; on avait fait courir de tous côtés après eux, et la duchesse s'apprêtait à les gronder, lorsque Emmanuel lui raconta l'histoire avec sa douce voix, toute empreinte de la tristesse que ce sombre événement avait impri-

mée dans son âme. Le récit terminé, il s'agissait, non plus de gronder, mais de louer les enfants, et la duchesse, partageant l'intérêt que son fils portait à l'orphelin, déclara que, dès le surlendemain, c'est-à-dire aussitôt que seraient achevées les funérailles de sa mère, elle irait en personne lui faire une visite.

Effectivement, le surlendemain on partit pour le village d'Oleggio, la duchesse en litière, les deux jeunes compagnons à cheval

En arrivant près du village, Emmanuel n'y put pas tenir : il mit les éperons dans le ventre de son cheval, et partit pour revoir un peu plus tôt le petit orphelin.

Son arrivée fut une grande joie pour le malheureux enfant. Il avait fallu l'arracher du corps de sa mère ; il ne voulait pas croire qu'elle fût morte, et ne cessait de crier :

— Ne la mettez pas dans la terre, ne la mettez pas dans la terre... je vous promets qu'elle se réveillera !

Depuis le moment où sa mère avait été emportée de la maison, on avait été obligé de le tenir enfermé : il voulait aller la rejoindre.

La vue de son sauveur le consola un peu. Emmanuel dit à l'enfant que sa mère avait voulu le voir, et qu'elle allait arriver.

— Oh ! tu as ta maman, toi ? lui dit l'or-

phelin. Oh ! je prierai bien le bon Dieu, qu'elle ne s'endorme point pour ne plus se réveiller !

C'était une grande nouvelle pour les paysans, que celle que venait de leur donner Emmanuel de l'arrivée de la duchesse dans leur maison. Aussi avaient-ils couru au-devant d'elle, et, comme, en traversant les rues, ils disaient où ils allaient, et au-devant de qui ils allaient, tout le village s'était mis à leur suite, et courait après eux.

Enfin, le cortége arriva, précédé de Scianca-Ferro, qui était resté galamment pour servir d'écuyer à la duchesse.

Emmanuel présenta son protégé à sa mère. La duchesse demanda à l'enfant ce qu'avait oublié de lui demander Emmanuel, c'est-à-dire comment il s'appelait, et quelle était sa mère.

L'enfant répondit qu'il s'appelait Leone, et que sa mère s'appelait Leona, mais il ne voulut pas donner d'autres détails, répondant à toutes les questions qui lui étaient faites : « Je ne sais pas. »

Et, cependant, chose étrange ! on devinait que cette ignorance était feinte, et qu'il y avait un secret là-dessous.

Sans doute, en mourant, sa mère lui avait recommandé de ne point répondre autre chose

que ce qu'il répondait : et, en effet, il fallait la dernière recommandation d'une mère mourante pour faire une pareille impression sur un enfant de quatre ans.

Alors, la duchesse étudia l'orphelin avec une curiosité toute féminine. Quoique vêtu d'habits grossiers, il avait les mains fines et blanches ; on voyait que les soins d'une mère, et d'une mère élégante, distinguée, avaient passé sur ces mains-là. En même temps, son langage appartenait à l'aristocratie, et, à quatre ans, il parlait également bien l'italien et le français.

La duchesse se fit représenter les habits de la mère : c'étaient ceux d'une paysanne.

Mais les paysans qui l'avaient déshabillée dirent qu'ils n'avaient jamais vu peau plus blanche, mains plus délicates, pieds plus petits et plus élégants.

D'ailleurs, un détail trahissait la classe de la société à laquelle avait dû appartenir la pauvre femme : avec son costume de paysanne, avec sa jupe de molleton, avec son corsage de bure, avec ses gros souliers, elle portait des bas de soie.

Sans doute, elle avait fui sous un déguisement ; et, des habits qu'elle avait abandonnés pour fuir, elle n'avait conservé que ces bas de soie qui la trahissaient après sa mort.

La duchesse en revint au petit Leone, l'interrogea sur tous ces points ; mais il répondit constamment : « Je ne sais pas. » La duchesse n'en put pas tirer autre chose. Elle recommanda de nouveau, et en renchérissant sur les recommandations d'Emmanuel, le pauvre orphelin aux braves paysans qui en avaient pris soin jusqu'alors, leur donna une somme double de celle qu'ils avaient déjà reçue, et les chargea de faire, sur la mère et sur l'enfant, des recherches dans les environs, leur promettant une bonne récompense, s'ils arrivaient à lui donner sur eux quelques éclaircissements.

Le petit Leone voulait à toute force suivre Emmanuel, et Emmanuel n'était pas non plus bien loin d'insister près de sa mère afin de l'emmener avec lui, car il éprouvait pour l'orphelin une véritable pitié. Il promit donc à Leone de revenir le voir le plus tôt possible, et la duchesse elle-même s'engagea à une seconde visite.

Malheureusement, vers cette même époque arrivèrent des événements qui forcèrent la duchesse de manquer à sa parole.

Pour la troisième fois, François Ier déclara la guerre à Charles-Quint, à propos du duché de Milan, dont il se prétendait héritier, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

La première fois, François avait gagné la bataille de Marignan.

La seconde fois, il avait perdu la bataille de Pavie.

Après le traité de Madrid, après la prison de Tolède, après la foi jurée surtout, on aurait pu croire que François Ier avait renoncé à toute prétention sur ce malheureux duché, qui, s'il lui était rendu, faisait du roi de France le vassal de l'Empire ; mais, tout au contraire, il n'attendait qu'une occasion pour le revendiquer encore, et il saisit la première qui se présenta.

Elle était bonne, — par hasard ! — mais elle eût été mauvaise, qu'il l'eût saisie de même.

François Ier, on le sait, n'était pas scrupuleux sur le fait de toutes ces sottes délicatesses qui enchaînent cette race de niais qu'on appelle les honnêtes gens.

Voici, au reste, l'occasion qui lui était donnée.

Maria-Francesco Sforza, fils de Ludovic le More *, régnait à Milan ; seulement, il régnait sous la tutelle complète de l'empereur, auquel il avait acheté, le 23 décembre 1529, son duché,

* Nous écrivons Ludovic le *More* pour nous conformer à l'orthographe historique ; nous croyons, comme certains historiens, que cette qualification d'*il moro*, venait, non pas de son teint basané, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes.

moyennant la somme de quatre cent mille ducats, payable pendant la première année de son règne, et celle de cinq cent mille, payable dans les dix années suivantes.

Pour la sûreté de ces payements, le château de Milan, Côme et Pavie restaient entre les mains des impériaux.

Or, il arriva que, vers 1534, François Ier accrédita près du duc Sforza un gentilhomme milanais dont lui, François Ier, avait fait la fortune.

Ce gentilhomme s'appelait Francesco Maraviglia.

Devenu fort riche à la cour de France, Francesco Maraviglia, avait été à la fois heureux et fier de revenir dans sa ville natale avec toute la pompe d'un ambassadeur.

Il avait amené avec lui sa femme et sa fille, âgée de trois ans, et il avait laissé à Paris, parmi les pages du roi François Ier, son fils Odoard, âgé de douze ans.

Pourquoi cet ambassadeur porta-t-il ombrage à Charles-Quint? pourquoi celui-ci invita-t-il le duc Sforza à s'en défaire à la première occasion? C'est ce que l'on ignore, et ce que l'on ne pourrait savoir que si l'on retrouvait la correspondance secrète de l'empereur avec le duc de Milan, comme on a retrouvé sa correspondance secrète avec Cosme de Médicis. Mais tant il y a,

que, les domestiques de Maraviglia s'étant pris de querelle avec des gens du pays, et ayant eu le malheur, dans cette querelle, de tuer deux sujets du duc Sforza, celui-ci fit arrêter Maraviglia, et le fit conduire dans le château de Milan, qui était tenu, comme nous l'avons dit, par les impériaux.

Que devint Maraviglia? Personne ne le sut jamais bien positivement. Les uns disaient qu'il avait été empoisonné; les autres, que, le pied lui ayant manqué, il était tombé dans les oubliettes, du voisinage desquelles on avait négligé de le prévenir. Enfin, la version la plus probable et la plus accréditée, c'est qu'il avait été exécuté ou plutôt assassiné dans sa prison. — La chose certaine, c'est qu'il avait disparu, et que, presque en même temps que lui, avaient disparu, sans qu'on en eût jamais entendu parler, sa femme et sa fille.

Ces événements étaient arrivés tout récemment, quelques jours à peine avant la rencontre qu'avait faite Emmanuel de cet enfant perdu et de cette femme morte au bord d'un ruisseau. — Ils allaient avoir une influence terrible sur la destinée du duc Charles.

François Ier saisit l'occasion aux cheveux.

Ce ne furent point les plaintes de l'enfant resté près de lui, et demandant vengeance du meurtre de son père; ce ne fut point la majesté royale,

outragée dans la personne d'un ambassadeur ; ce ne fut point, enfin, le droit des gens, violé par un assassinat, qui fit pencher la balance du côté de la guerre ; non, ce fut un vieux levain de vengeance fermentant au cœur du vaincu de Pavie et du prisonnier de Tolède.

Une troisième expédition d'Italie fut résolue.

Le moment était bien choisi. Charles V guerroyait en Afrique, contre le fameux Khaïr-Eddyn * surnommé Barberousse.

Seulement, pour accomplir cette nouvelle invasion, il fallait passer par la Savoie. Or, la Savoie était tenue par Charles le Bon, père d'Emmanuel Philibert, oncle de François Ier, beau-frère de Charles-Quint.

Pour qui se déclarerait Charles-le-Bon? Serait-ce pour son beau-frère? serait-ce pour son neveu? C'est ce qu'il était important de savoir.

On s'en doutait, au reste : toutes les probabilités faisaient du duc de Savoie l'allié de l'Empire et l'ennemi de la France.

En effet, le duc de Savoie avait donné à Charles-Quint, pour gage de sa foi, son fils aîné Louis, prince de Piémont; il avait refusé de recevoir de François Ier le cordon de Saint-Michel, et une compagnie d'ordonnance avec douze mille

* Nous en avons fait *Chereddin*.

écus de pension ; il avait occupé des terres du marquisat de Saluce, qui était un fief mouvant du Dauphiné ; il refusait à la couronne de France l'hommage du Faucigny ; il s'était réjoui par lettres, avec l'empereur, de la défaite de Pavie ; enfin, il avait prêté de l'argent au connétable de Bourbon, au moment où celui-ci avait traversé ses États, pour aller se faire tuer par Benvenuto Cellini au siége de Rome.

Il fallait s'assurer néanmoins si les doutes étaient fondés.

Dans ce but, François Ier envoya à Turin Guillaume Poyet, président du parlement de Paris. Celui-ci était chargé de demander au duc Charles III deux choses :

La première était le passage de l'armée française à travers la Savoie et le Piémont ;

La seconde, la livraison, comme places de sûreté, de Montmeillan, de Veillane, de Chivas et de Verceil.

Il offrait, en échange, au duc Charles de lui donner des terres en France, et d'accomplir le mariage de sa fille Marguerite avec le prince Louis, frère aîné d'Emmanuel Philibert.

Charles III, pour discuter avec Guillaume Poyet, président du parlement de Paris, délégua Purpurat, président piémontais. — Celui-ci avait autorisation de permettre le passage des troupes

françaises à travers les deux provinces de Savoie et de Piémont; mais il avait à répondre par des atermoiements d'abord, et ensuite, si Poyet insistait, par un refus absolu à la livraison des quatre places.

La discussion s'échauffa entre les deux plénipotentiaires, si bien que, battu par les bonnes raisons que lui donnait Purpurat, Poyet finit par s'écrier :

— Cela sera ainsi parce que le roi le veut!

— Pardon, répondit Purpurat, mais je ne trouve pas cette loi-là dans les lois du Piémont.

Et, se levant, il abandonna l'avenir à l'omnipotente volonté du roi de France, et à la sagesse du Très-Haut.

Les conférences furent rompues, et, dans le courant du mois de février de l'année 1535, le duc Charles étant en son château de Verceil, un héraut fut introduit devant lui qui lui déclara la guerre de la part du roi François Ier.

Le duc l'écouta tranquillement; puis, lorsqu'il eut achevé son belliqueux message :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix calme, je n'ai jamais rendu que des services au roi de France, et je pensais que les titres d'allié, d'ami, de serviteur et d'oncle méritaient des procédés tout différents. J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence; je n'ai rien négligé pour

lui faire comprendre combien il a eu tort de s'irriter contre moi. Je sais bien que mes forces ne peuvent nullement être comparées aux siennes; mais, puisqu'il ne veut en aucune manière entendre raison, et qu'il paraît déterminé à s'emparer de mes États, dites-lui qu'il me trouvera sur la frontière, et que, secondé par mes amis et par mes alliés, j'espère me défendre et garantir mon pays. Le roi mon neveu connaît, d'ailleurs, ma devise : *Rien ne manque à qui Dieu reste!*

Et il renvoya le héraut, en lui faisant donner un très-riche habit et une paire de gants pleins d'écus.

Après une pareille réponse, on n'avait plus qu'à se préparer à la guerre.

La première résolution que prit Charles III fut de mettre en sûreté, dans la forteresse de Nice, sa femme et son enfant.

Le départ de Verceil pour Nice fut donc annoncé comme très-prochain.

Alors, Emmanuel Philibert jugea qu'il était temps d'obtenir de sa mère une grâce qu'il avait tardé jusque-là à lui demander, c'est-à-dire de tirer Leone de cette maison de paysans, — où, du reste, on ne le laissait que provisoirement, c'était déjà chose convenue, — pour en faire, comme Scianca-Ferro, un enfant de l'intimité du jeune prince.

La duchesse Béatrix, nous l'avons déjà dit, était une femme d'un esprit judicieux. Tout ce qu'elle avait remarqué dans l'orphelin, délicatesse de traits, finesse de mains, distinction de langage, la portait à croire que quelque grand mystère était caché sous les grossiers habits de la mère et de l'enfant. La duchesse était, en outre, une femme d'un cœur religieux: elle vit la main de Dieu dans cette rencontre faite par Emmanuel à la suite de l'accident du taureau, accident presque providentiel, puisqu'il n'avait eu d'autre résultat que de conduire le jeune prince près de la femme morte et de l'enfant expirant. Elle pensa qu'au moment où tout se retirait de sa famille, où le malheur approchait de sa maison, et où l'ange des sombres jours montrait à son mari, à elle et à son enfant, le chemin mystérieux de l'exil, ce n'était pas l'heure de repousser l'orphelin, qui, devenu homme, serait peut-être un jour un ami. Elle se rappela l'envoyé de Dieu se présentant comme un simple voyageur au seuil désolé de l'aveugle Tobie, auquel, par les mains de son fils, il rendit plus tard la joie et la lumière, et, loin de faire résistance à la demande d'Emmanuel, au premier mot qu'il lui en dit, elle alla au-devant de cette demande, et, avec la permission du duc, autorisa son fils à faire transporter à Verceil son jeune protégé.

De Verceil à Nice, Leone ferait le voyage avec les deux autres enfants.

Emmanuel n'attendit pas plus longtemps que le lendemain pour aller annoncer cette bonne nouvelle à Leone. Dès le point du jour, il descendit aux écuries, sella lui-même son petit cheval barbe, et, laissant à Scianca-Ferro le soin du reste, il partit pour Oleggio de toute la vitesse de sa monture.

Il trouva Leone bien triste. Le pauvre orphelin avait entendu dire qu'à leur tour, ses riches et puissants protecteurs étaient visités par le malheur. On avait parlé du départ de la cour pour Nice, c'est-à-dire pour un pays dont le nom même était inconnu à Leone, et, quand arriva Emmanuel, tout échauffé de sa course et tout souriant de joie, Leone pleurait comme si, une seconde fois, il eût perdu sa mère.

C'est à travers les larmes surtout que les enfants voient les anges. Nous n'exagérons pas en disant qu'Emmanuel apparut comme un ange à travers les larmes de Leone.

En quelques mots tout fut dit, expliqué, convenu, et les sourires succédèrent aux larmes. Il y a chez l'homme — et c'est son âge heureux — une époque où les larmes et le sourire se touchent comme la nuit touche à l'aurore.

Deux heures après Emmanuel, Scianca-Ferro

arriva avec le premier écuyer du prince et deux piqueurs tenant en bride la propre haquenée de la duchesse. On donna une bonne somme d'argent aux paysans qui, pendant six semaines, avaient pris soin de Leone. Celui-ci les embrassa en pleurant encore; mais, cette fois, il y avait bien quelques pleurs de joie mêlés aux pleurs de regret. Emmanuel l'aida à monter à cheval, et, de peur qu'il n'arrivât accident à son cher protégé, il voulut lui-même conduire la haquenée par la bride.

Au lieu d'être jaloux de cette nouvelle amitié, Scianca-Ferro galoppait tout joyeux, allant et revenant, éclairant le chemin comme eût fait un vrai capitaine, et souriant de ce beau sourire d'enfant qui montre à la fois les dents et le cœur, à l'ami de son ami.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Verceil. La duchesse et le duc embrassèrent Leone, et Leone fut de la famille.

On partit dès le lendemain pour Nice, où l'on arriva sans accident.

VIII.

L'écuyer et le page.

Notre intention n'est pas, — Dieu nous en garde! d'autres que nous l'ayant fait beaucoup mieux que nous ne le ferions. — notre intention n'est pas, disons-nous, de raconter les guerres d'Italie, et d'écrire l'histoire de la grande rivalité qui désola le commencement du xvie siècle. Non; Dieu nous a fait heureusement, dans cette circonstance du moins, une tâche plus humble, mais en même temps, il faut le dire, plus pittoresque pour nous, et plus amusante pour nos lecteurs. Nous ne verrons donc guère, dans le récit qui va suivre, que la cime des grands événements qui, pareils aux hauts sommets des Alpes, dressent,

au-dessus des nuages, leurs pics couverts de neiges éternelles.

François Ier, franchit la Savoie, traversa le Piémont, et se répandit sur l'Italie.

Pendant trois ans, le canon de l'Empire et celui de la France grondèrent, tantôt en Provence, tantôt dans le Milanais.

Belles plaines de la Lombardie et du Piémont, l'ange de la mort sait seul ce qu'il a fallu de cadavres pour vous donner votre inépuisable fertilité!

Pendant ce temps-là, sous le beau ciel de Nice, tout d'azur le jour, tout de flammes la nuit, où les insectes de l'obscurité eux-mêmes sont des étincelles volantes, les enfants grandissaient sous le regard de la princesse Béatrix et sous l'œil de Dieu.

Leone était devenu un membre indispensable de la joyeuse trinité; il partageait tous les jeux, mais non pas tous les exercices. Les études trop violentes de l'art de la guerre n'allaient point à ses petites mains, et ses bras semblaient aux maîtres de cet art trop faibles pour porter jamais d'une façon martiale la lance ou le bouclier. Il est vrai que Leone était de trois ans plus jeune que ses compagnons; mais il semblait qu'en réalité, il y eût dix ans de différence entre eux, surtout depuis que, — sans doute par la grâce du Seigneur,

qui le réservait à de grandes choses, — Emmanuel s'était mis à croître en force et en santé, comme s'il eût pris à tâche de regagner l'avance que, sous ce rapport, avait prise sur lui son frère de lait Scianca-Ferro.

Aussi les rôles étaient-ils dévolus tout naturellement aux compagnons du petit duc : Scianca-Ferro s'était fait son écuyer; Leone, moins ambitieux, s'était contenté d'être son page.

Sur ces entrefaites, on apprit que le fils aîné du duc, le prince Louis, était mort à Madrid.

Ce fut une grande douleur pour le duc Charles et la duchesse Béatrix. A la vérité, auprès de la douleur, Dieu leur donnait la consolation, si toutefois il y a une consolation pour un père et surtout pour une mère à la mort de leur enfant : le prince Louis était, depuis longtemps, éloigné de ses parents, tandis que, sous les yeux du duc et de la duchesse, Emmanuel Philibert, qui semblait, chaque jour, vouloir donner une plus grande créance à la prédiction de l'astrologue, florissait comme un lys, poussait comme un chêne.

Mais Dieu, qui n'avait voulu, sans doute, qu'éprouver les exilés, ne tarda pas à les frapper d'un coup bien autrement cruel. La duchesse Béatrix tomba malade d'une maladie de langueur, et, malgré l'art des médecins, malgré les soins de son

mari, de son enfant et de ses femmes, elle expira le 8 janvier 1538.

La douleur du duc fut profonde, mais religieuse; celle d'Emmanuel toucha presque au désespoir. Heureusement, l'enfant ducal avait près de lui cet autre orphelin qui savait ce que c'était que les larmes! Que fût-il devenu sans ce doux compagnon, qui n'essayait pas de le consoler, et qui se contentait, pour toute philosophie, de mêler ses larmes aux siennes!

Sans doute, Scianca-Ferro souffrait aussi de cette perte; s'il eût pu rendre la vie à la duchesse, en allant provoquer quelque géant terrible dans sa tour, ou défier quelque dragon fabuleux jusque dans son antre, le paladin de onze ans fût parti à l'instant même, et sans hésiter, pour accomplir cet exploit, qui, dût-il y perdre la vie, eût redonné la joie et le bonheur à son ami! Mais là se bornaient les consolations qu'il savait offrir : sa vigoureuse nature se prêtait mal aux pleurs amollissants. Une blessure pouvait faire couler son sang; un chagrin ne savait pas faire couler ses larmes. Ce qu'il fallait à Scianca-Ferro, c'étaient des dangers à vaincre, et non des malheurs à supporter.

Aussi que faisait-il, lui, tandis qu'Emmanuel Philibert pleurait, la tête inclinée sur l'épaule de Leone? Il sellait son cheval, ceignait son épée, suspendait sa masse à son arçon, et, s'égarant sur

cette belle rampe de collines qui bordent la Méditerranée, comme le dogue qui prend rage contre les pierres et les bâtons, et qui les broie entre ses dents, il se figurait avoir affaire aux hérétiques d'Allemagne ou aux Sarrasins d'Afrique, se faisait des ennemis fantastiques d'objets insensibles et inanimés, et, à défaut de cuirasses à renfoncer et de casques à fendre, il brisait les roches avec sa masse, tranchait les sapins et les chênes verts avec son épée, cherchant et trouvant un allégement à sa douleur dans les exercices violents auxquels le poussait sa rude organisation.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent; les pleurs se tarirent. La douleur, vivante au fond du cœur sous la forme d'un doux regret et d'un tendre souvenir, disparut peu à peu sur les visages; les yeux, qui demandaient en vain l'épouse, la mère et l'amie ici-bas, se levèrent pour chercher l'ange au ciel.

Le cœur qui se tourne vers Dieu est bien près d'être consolé.

D'ailleurs, les événements continuaient de marcher, imposant à la douleur elle-même leur puissante distraction.

Un congrès venait d'être décidé entre le pape Paul III (Alexandre Farnèse), François I[er] et Charles-Quint. Il s'agissait à la fois de chasser les Turcs d'Europe, de créer un duché à Louis

Farnèse, et de rendre ses États au duc de Savoie.

Le congrès devait se tenir à Nice.

Nice avait été choisie par le pape et par Charles-Quint, dans l'espoir qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevrait de son oncle, le roi François Ier serait plus facile aux concessions.

Puis il y avait aussi une espèce de raccommodement à opérer entre le pape Paul III et Charles-Quint.—Alexandre Farnèse avait donné à son fils aîné Louis, les villes de Parme et de Plaisance, en échange des principautés de Camerino et de Népi, qu'il venait de lui ôter pour les donner à son second fils Octave. Cette investiture avait déplu à Charles-Quint, lequel venait justement, — Maria-Francesco Sforza étant mort en 1535, — de refuser au pape, quelque somme qu'il lui en offrît, ce fameux duché de Milan qui était, sinon la cause, du moins le prétexte de cette interminable guerre entre la France et l'Empire.

Au reste, Charles-Quint avait bien raison : le nouveau duc de Parme et de Plaisance était cet infâme Louis Farnèse qui disait qu'il ne se souciait pas d'être aimé pourvu qu'il fût craint, qui désarmait les nobles, fouettait les femmes, et violait les évêques.

Les papes du XVIe siècle n'étaient point heureux en enfants !

Le congrès de Nice avait donc pour but de réconcilier non-seulement le duc de Savoie avec le roi de France, mais encore le pape avec l'empereur.

Cependant Charles III, que le malheur avait rendu prudent, ne voyait pas sans crainte son neveu, son beau-frère et leur saint arbitre s'installer dans sa dernière place fortifiée.

Qui lui assurait qu'au lieu de lui rendre les États qu'on lui avait pris, on ne lui prendrait point la seule ville qu'on lui eût laissée?

Il enferma donc, à tout hasard et pour plus de sécurité, Emmanuel Philibert, son dernier héritier, comme Nice était sa dernière ville, dans la forteresse qui dominait la place, recommandant au gouverneur de n'ouvrir le château à quelque troupe que ce fût, cette troupe vînt-elle de la part de l'empereur, de la part du roi François Ier, ou de la part du pape.

Puis il alla de sa personne au-devant de Paul III, qui, selon le programme arrêté, devait précéder l'empereur et le roi de France de quelques jours.

Le pape n'était plus qu'à une lieue de Nice, quand arriva une lettre du duc adressée au gouverneur, laquelle lui ordonnait de préparer dans le château les *logements du pape*.

Cette lettre était apportée par le capitaine des

gardes de Sa Sainteté, qui, à la tête de deux cents hommes de pied, demandait à être introduit dans le château, pour y faire le service d'honneur près de son souverain.

Le duc Charles III parlait du pape, mais il ne parlait ni du capitaine ni de ses deux cents hommes.

La chose était embarrassante : le pape demandait expressément ce qu'il était expressément défendu au gouverneur d'accorder.

Le gouverneur assembla un conseil.

Emmanuel Philibert assistait à ce conseil, quoiqu'il eût onze ans à peine. Sans doute l'avait-on appelé là pour exalter encore le courage de de ses défenseurs.

Pendant qu'on délibérait, l'enfant aperçut, attaché à la muraille, le modèle en bois du château qui faisait l'objet de ce grand désaccord près d'éclater entre Charles III et le pape.

— Par ma foi! messieurs, dit-il aux conseillers, qui discutaient depuis une heure sans avancer à rien, vous voilà bien embarrassés pour peu de chose! Puisque nous avons un château de bois et un château de pierre, donnons le château de bois au pape, et gardons pour nous le château de pierre!

— Messieurs, dit le gouverneur, notre devoir nous est dicté par la parole d'un enfant. Sa Sain-

teté aura, si elle y tient, le château de bois; mais je jure Dieu que, moi vivant, elle n'aura pas le château de pierre !

La réponse de l'enfant et celle du gouverneur furent portées au pape, qui n'insista point davantage, et qui descendit au couvent des Cordeliers.

L'Empereur arriva, puis le roi de France.

Chacun se logea sous ses tentes, d'un côté et de l'autre de la ville, le pape au milieu.

Le congrès s'ouvrit.

Par malheur, il fut loin de donner les résultats qu'on attendait.

L'empereur réclamait les États de Savoie et de Piémont pour son beau-frère.

François Ier réclamait le duché de Milan pour son second fils, le duc d'Orléans.

Enfin, le pape, qui, lui aussi, voulait placer là son fils, demandait qu'un prince qui n'appartiendrait ni à la famille de François Ier, ni à celle de Charles-Quint, fût élu duc de Milan, à la condition de recevoir l'investiture de son duché de l'empereur, et de payer un tribut au roi de France.

Chacun voulait donc l'impossible, puisqu'il voulait juste le contraire de ce que voulaient les autres.

Aussi chacun, en se refusant à rien arrêter de définitif, conclut-il à une trêve.

Tout le monde, en effet, la désirait, cette trève :

François Ier, pour donner à la fois un peu de repos à ses soldats, qui étaient à moitié épuisés, et à ses finances, qui l'étaient tout à fait ;

Charles-Quint, pour réprimer les incursions que les Turcs faisaient dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile ;

Paul III, pour assurer, au moins, son fils dans ses principautés de Parme et de Plaisance, puisqu'il ne pouvait pas l'établir dans le duché de Milan.

Une trève de dix ans fut conclue ; François Ier fixa lui-même le chiffre.

— Dix ans ou rien ! dit-il péremptoirement.

Et dix ans lui furent accordés.

Il est vrai que, cette trève, ce fut lui qui la rompit au bout de quatre ans.

Charles III, qui craignait que toutes ces conférences ne finissent par la séquestration du peu de terres qui lui restaient, vit s'éloigner ses illustres hôtes avec plus de joie qu'il ne les avait vus arriver.

Ils le quittaient comme ils l'avaient trouvé, le laissant seulement plus pauvre de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses États, et qu'ils avaient oublié de payer.

Le pape était le seul qui eût tiré quelque chose

de tout cela ; il en avait tiré deux mariages :

Le mariage de son second fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, veuve de Julien de Médicis, qui avait été assassiné à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs ;

Et le mariage de sa nièce Vittoria avec Antoine, fils aîné de Charles de Vendôme.

Libre de préoccupations à l'endroit de François Ier, Charles-Quint fit, à Gênes, ses préparatifs contre les Turcs ; ces préparatifs étaient immenses : ils durèrent deux ans.

Au bout de ces deux ans, comme la flotte était sur le point de mettre à la voile, le duc Charles III résolut d'aller faire une visite à son beau-frère, et de lui présenter son fils Emmanuel Philibert, qui allait atteindre sa treizième année.

Il va sans dire que Scianca-Ferro et Leone furent du voyage : Emmanuel Philibert ne marchait pas sans eux.

Depuis quelque temps, le jeune prince était fort préoccupé. Il s'agissait de composer un discours dont il ne voulait parler ni à monseigneur Louis Alardet, évêque de Lausanne, son précepteur, ni à ses gouverneurs : Louis de Châtillon, seigneur de Musinens, grand écuyer de Savoie, — Jean-Baptiste Provana, seigneur de Leyni, — et Édouard de Genève, baron de Lullens.

Il se contenta donc de s'ouvrir de ce discours à son écuyer et à son page.

Il s'agissait de demander à l'empereur Charles-Quint, la permission de l'accompagner dans son expédition contre les Barbaresques.

Mais Scianca-Ferro se récusa en disant que, si c'était un défi à porter, il serait compétent dans la question, mais que, pour un discours à faire, il reconnaissait son insuffisance.

Leone se récusa en disant que la seule pensée des périls que courrait naturellement Emmanuel Philibert dans une pareille expédition, troublait tellement son esprit, qu'il ne pourrait assembler les deux premiers mots d'une pareille demande.

Le jeune prince se trouva donc réduit à ses propres forces. Alors, Tite-Live, Quinte-Curce, Plutarque, et tous les faiseurs de discours de l'antiquité aidant, il composa celui qu'il comptait adresser à l'empereur.

L'empereur logeait chez son ami André Doria, dans ce beau palais qui semble le roi du port de Gênes, et il suivait l'armement de sa flotte en se promenant sur ces magnifiques terrasses d'où le splendide amiral, après avoir donné à dîner aux ambassadeurs de Venise, faisait jeter son argenterie à la mer.

Le duc Charles, Emmanuel Philibert et leur

suite furent introduits près de l'empereur aussitôt qu'annoncés.

L'empereur embrassa son beau-frère, et voulut embrasser de même son neveu.

Mais Emmanuel Philibert, se dégagea respectueusement de l'étreinte auguste, mit un genou en terre, et, de l'air le plus grave du monde, son écuyer et son page à ses côtés, sans que son père lui-même sût ce qu'il allait dire, prononça le discours suivant :

« Dévoué à soutenir votre dignité et votre cause, qui sont celles de Dieu et de notre sainte religion, je viens, librement et avec joie, vous supplier, César! de me recevoir comme volontaire parmi ce nombre infini de guerriers qui viennent de tous côtés se ranger sous vos drapeaux, heureux que je serais, César! d'apprendre, sous le plus grand des rois, et sous un invincible empereur, la discipline des camps et la science de la guerre. »

L'empereur le regarda, sourit, et, tandis que Scianca-Ferro exprimait tout haut son admiration pour le discours de son prince, tandis que, pâlissant de crainte, Leone suppliait Dieu d'inspirer à l'empereur cette bonne pensée de refuser l'offre qui lui était faite, il lui répondit avec gravité :

« Prince, je vous remercie de cette marque

d'attachement; persistez dans ces bons sentiments : ils nous seront utiles à tous deux. Seulement, vous êtes encore trop jeune pour me suivre à la guerre; mais, si vous conservez toujours cette même ardeur et volonté, soyez tranquille, d'ici à quelques années, les occasions ne vous manqueront pas! »

En relevant le jeune prince, il l'embrassa; puis, pour le consoler, détachant sa propre Toison d'Or, il la lui passa au cou.

— Ah! mordieu! s'écria Scianca-Ferro, voilà qui vaut mieux que le chapeau de cardinal!

— Tu as là un hardi compagnon, beau neveu! dit Charles-Quint, et nous allons toujours lui donner une chaîne, en attendant que, plus tard, nous y pendions une croix quelconque.

Et, prenant une chaîne d'or au cou d'un des seigneurs qui se trouvaient là, il la jeta à Scianca-Ferro en lui disant :

— A toi, bel écuyer!

Mais, si rapide qu'eût été le mouvement de Charles-Quint, Scianca-Ferro eut le temps de mettre un genou en terre; de sorte que ce fut dans cette respectueuse position qu'il reçut le présent de l'empereur.

— Allons, dit le vainqueur de Pavie, qui était en belle humeur, il faut que tout le monde ait sa part, même le page.

Et, tirant un diamant de son petit doigt :

— Beau page, dit-il, à votre tour !

Mais, au grand étonnement d'Emmanuel Philibert, de Scianca-Ferro et de tous les assistants, Leone parut ne pas avoir entendu, et resta immobile à sa place.

— Oh ! oh ! dit Charles-Quint, nous avons un page sourd, à ce qu'il paraît.

Et, haussant la voix :

— Allons, allons, beau page, dit-il, venez ici.

Mais, au lieu d'obéir, Leone fit un pas en arrière.

— Leone ! s'écria Emmanuel en saisissant la main de l'enfant, et en essayant de le conduire à l'empereur.

Mais, chose étrange ! Leone arracha sa main de celle d'Emmanuel, jeta un cri, et s'élança hors de l'appartement.

— Voilà un page qui n'est pas intéressé, dit Charles-Quint, et il faudra que tu me dises où tu te les procures, mon beau neveu... Le diamant que je voulais lui donner vaut mille pistoles !

Puis, se tournant vers les courtisans :

— Bel exemple à suivre, messieurs ! dit Charles-Quint.

IX.

Leone-Leona.

Quelques instances qu'en rentrant au palais Corsi, où il logeait avec son père, fit Emmanuel Philibert à Leone pour savoir, non-seulement la cause qui lui avait fait refuser le diamant, mais encore celle qui, comme un jeune faucon hagard, l'avait fait s'envoler, pour ainsi dire, en poussant un cri de terreur, l'enfant resta muet, et aucune prière ne put tirer, à ce sujet, une seule parole de sa bouche.

C'était cette même obstination dont n'avait pu triompher la duchesse Béatrix, à l'endroit des éclaircissements qu'elle avait voulu obtenir de l'enfant sur sa mère, et que l'enfant s'était constamment refusé à lui donner.

Seulement, en quoi l'empereur Charles-Quint pouvait-il se trouver mêlé à la catastrophe qui avait frappé le page orphelin? Voilà ce qu'il était impossible à Emmanuel Philibert de deviner. Quoi qu'il en fût, il préféra donner tort d'avance à tout le monde, même à son oncle, plutôt que de soupçonner un instant Leone d'inconséquence et de légèreté.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la trêve de Nice. C'était bien longtemps au roi François Ier tenir sa parole. Aussi tout le monde s'en étonnait-il, et surtout Charles-Quint, qui, pendant cette entrevue qu'il avait eue avec son beau-frère, ne cessait de se défier de ce que pourrait faire le roi de France, aussitôt que lui, Charles-Quint, ne serait plus là pour protéger le pauvre duc.

En effet, à peine l'empereur eut-il mis à la voile, que le duc de Savoie, de retour à Nice, reçut un message de François Ier.

François Ier proposait à son oncle de lui rendre la Savoie, pourvu que Charles III lui cédât le Piémont à l'effet de l'annexer à la couronne de France.

Le duc, indigné d'une pareille proposition, renvoya les messagers de son neveu en leur défendant de reparaître devant lui.

Qui avait donné à François Ier cette assurance

de déclarer, pour la quatrième fois, la guerre à l'empereur?

C'est qu'il avait deux nouveaux alliés, Luther et Soliman, les Huguenots d'Allemagne et les Sarrasins d'Afrique. Étranges alliés pour le roi *très-chrétien*, pour le *fils aîné de l'Église!*

Chose singulière! pendant cette longue lutte entre François Ier et Charles-Quint, c'est celui qu'on appelle le *roi chevalier* qui manque constamment à sa parole! Après avoir tout perdu, *fors l'honneur*, sur le champ de bataille de Pavie, il fait à cet honneur, resté intact malgré la défaite, une tache ineffaçable en signant dans sa prison un traité qu'il ne doit pas tenir!

Et voyez-le, ce roi que les historiens devraient chasser de l'histoire comme le Christ chassait les vendeurs du temple; voyez-le, ce soldat fait chevalier par Bayard, et maudit par saint Vallier, — dès qu'il a manqué à sa parole, il semble tombé en démence: il est l'ami du Turc et de l'hérétique; il donne la main droite à Soliman, la gauche à Luther; il marche, lui, fils de saint Louis, avec le fils de Mahomet! Aussi, Dieu, après lui avoir envoyé la défaite, la fille de sa colère, lui envoie-t-il la peste, la fille de sa vengeance!

Tout cela n'empêche pas que, dans les livres,

— dans ceux des historiens du moins, — il ne porte le titre de roi chevalier.

Il est vrai que, nous autres poètes, nous l'appelons roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu !

Cette fois, la réponse du duc de Savoie reçue, ce fut Nice qu'il menaça.

Le duc de Savoie laissa à Nice un brave chevalier savoyard nommé Odinet de Montfort, et, se retirant par le col de Tende, il gagna Verceil, où il se mit à réunir le peu de forces dont il pouvait encore disposer.

Emmanuel Philibert avait sollicité de son père la faveur de rester à Nice, et de faire ses premières armes, à la fois, contre François Ier et contre Soliman ; mais, seul et dernier héritier de sa maison, il était trop précieux au duc pour que celui-ci lui accordât une semblable demande.

Il n'en fut pas de même de Scianca-Ferro : la permission lui fut donnée, et il en usa.

A peine le duc, son fils et Leone étaient-ils, avec leur suite, à quelques lieues de Nice, que l'on vit apparaître une flotte de deux cents voiles, aux pavillons turcs et français, laquelle débarqua, au port de Villefranche, dix mille Turcs commandés par Khaïr-Eddin, et douze mille Français commandés par le duc d'Enghien.

Le siége fut terrible; la garnison se défendit pied à pied ; chacun, bourgeois, soldat ou gentilhomme, fit des prodiges de valeur. La ville fut éventrée en dix endroits différents ; Turcs et Français entrèrent par dix brèches ; puis on défendit chaque rue, chaque maison, chaque carrefour ; le feu marchait du même pas que les assiégeants. Odinet de Montfort se retira dans le château, ne laissant à l'ennemi qu'une ville en ruines.

Le lendemain, un héraut le somma de se rendre.

Mais lui, secouant la tête :

— L'ami, dit-il, tu fais fausse route en t'adressant à moi pour me proposer une pareille lâcheté... Je m'appelle *Montfort;* mes armes sont des *pals,* et ma devise est : *Il faut tenir !*

Montfort fut digne de sa devise, de ses armes et de son nom. Il tint jusqu'à ce que, le duc arrivant, d'un côté, pour lui-même, avec quatre mille Piémontais, et Alphonse d'Avalos arrivant, de l'autre, pour l'empereur, avec six mille Espagnols, les Turcs et les Français levèrent le siége.

Ce fut une grande fête pour le duc Charles et pour ses sujets, le jour où il rentra dans Nice, si ruinée que fût la ville ; ce fut aussi une grande fête pour Emmanuel Philibert et son écuyer. Scianca-Ferro avait gagné le nom que lui avait

donné Charles III. Quand son frère de lait lui demanda comment il s'en était tiré, ayant à frapper sur de vraies cuirasses et de vrais boucliers :

— Bah! répondit-il, ce n'est pas si difficile à fendre que des chênes... ce n'est pas si dur à broyer que des rochers.

— Oh! que n'étais-je là! murmura Emmanuel Philibert, sans s'apercevoir que Leone, cramponné à son bras, pâlissait en songeant aux dangers qu'avait déjà courus Scianca-Ferro, et à ceux que courrait un jour Emmanuel.

Il est vrai que, quelque temps après, notre pauvre page fut pleinement rassuré par la paix de Crespy, résultat de l'invasion de Charles-Quint en Provence, et, en même temps, de la bataille de Cérisoles.

La paix fut signée le 14 octobre 1544.

Elle stipulait que Philippe d'Orléans, second fils de François Ier, épouserait, dans deux ans, la fille de l'empereur, et recevrait pour dot le duché de Milan et les Pays-Bas; que, de son côté, le roi de France renoncerait à ses prétentions sur le royaume de Naples, et rendrait au duc de Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé, à l'exception des forteresses de Pignerol et de Montmeillan, qui resteraient unies au territoire français, comme places de sûreté.

Le traité devait recevoir son exécution dans

deux ans, c'est-à-dire lors du mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'empereur.

Comme on le voit, on était arrivé à l'année 1545. Les enfants avaient grandi : Leone, le plus jeune des trois, avait quatorze ans ; Emmanuel en avait dix-sept ; Scianca-Ferro, l'aîné de tous, avait six mois de plus qu'Emmanuel.

Que se passait-il dans le cœur de Leone, et pourquoi le jeune homme devenait-il de plus en plus triste? C'est ce que se demandaient inutilement Emmanuel et Scianca-Ferro ; c'est ce qu'Emmanuel demandait aussi inutilement à Leone.

Chose étrange, en effet! plus Leone avançait en âge, moins le jeune page suivait l'exemple de ses deux compagnons. Emmanuel, pour faire oublier tout à fait son surnom de Cardinalin, et l'écuyer, pour mériter de plus en plus son surnom de Scianca-Ferro, passaient leurs journées tout entières dans des simulacres de combats ; toujours l'épée, la lance ou la hache à la main, les jeunes gens luttaient de force et d'adresse. Tout ce qu'on peut acquérir par l'habileté dans le maniement des armes, Emmanuel l'avait acquis ; tout ce que Dieu donne de vigueur et de force à des muscles humains, Scianca-Ferro l'avait reçu de Dieu.

Pendant ce temps, Leone se tenait rêveur sur quelque tour d'où il pût voir les exercices des

deux jeunes gens, et suivre Emmanuel des yeux ; ou bien, si leur rage de simulacres militaires devait les entraîner trop loin, il prenait un livre, se retirait dans quelque coin solitaire du jardin, et lisait.

La seule chose qu'eût apprise avec joie Leone, — et, sans doute, parce qu'il y voyait un moyen pour lui de suivre Emmanuel, — c'était à monter à cheval; mais, depuis quelque temps, et, au fur et à mesure que sa tristesse augmentait, le page renonçait même, peu à peu, à cet exercice.

Une chose surtout qui étonnait toujours Emmanuel, c'est que c'était à cette idée qu'il allait redevenir un prince riche et puissant, que le visage de Leone s'assombrissait davantage.

Un jour, le duc reçut de l'empereur Charles-Quint une lettre dans laquelle il était question, pour Emmanuel Philibert, d'un projet de mariage avec la fille de son frère le roi Ferdinand. Leone assistait à la lecture de cette lettre; il ne put dissimuler l'effet qu'elle produisait sur lui, et, au grand étonnement du duc Charles III et de Scianca-Ferro, qui cherchaient en vain les motifs d'une pareille douleur, il sortit en éclatant en sanglots.

Le duc Charles rentré chez lui, Emmanuel s'élança sur les traces de son page. Le sentiment

qu'il éprouvait pour Leone était étrange, et ne ressemblait en rien à celui que lui inspirait Scianca-Ferro. Pour sauver la vie de Scianca-Ferro, il eût donné sa vie; pour épargner le sang de son frère de lait, il eût donné son sang; mais, sa vie et son sang, il eût tout donné pour arrêter une larme tremblant au bord de la paupière veloutée et des longs cils noirs de Leone.

Aussi, l'ayant vu pleurer, il voulut connaître la cause de cette douleur. Depuis plus d'un an, il s'apercevait de la tristesse croissante du jeune page, et souvent il lui avait demandé la raison de sa tristesse; mais, aussitôt, Leone avait fait un effort sur lui-même, avait secoué la tête comme pour en chasser une sombre pensée, et lui avait répondu en souriant :

— Je suis trop heureux, monseigneur Emmanuel, et je crains toujours qu'un pareil bonheur ne dure pas!

Et, à son tour, Emmanuel avait secoué la tête. Mais, comme il s'apercevait que trop d'insistance semblait rendre Leone plus malheureux encore, il se contentait de lui prendre les mains dans les siennes, et de le regarder fixement, comme pour l'interroger à la fois par tous les sens.

Mais Leone détournait lentement les yeux, et retirait doucement ses mains des mains d'Emmanuel.

Et Emmanuel alors s'en allait tristement rejoindre Scianca-Ferro, qui ne songeait pas même à lui demander ce qu'il avait, et à qui il ne serait jamais venu dans l'idée de lui prendre les mains, et de l'interroger du regard, tant l'amitié qui unissait Emmanuel à Scianca-Ferro, était différente de celle qui unissait Emmanuel à Leone.

Mais, ce jour-là, Emmanuel eut beau chercher le page pendant plus d'une heure, dans le château et dans le parc, il ne le trouva point. Il s'informait à tout le monde : personne n'avait vu Leone. Enfin, il s'adressa à un valet d'écurie ; selon celui-ci, Leone était entré dans l'église, et c'est là qu'il devait être encore.

Emmanuel courut à l'église, embrassa d'un regard tout l'intérieur du sombre édifice, et vit effectivement Leone à genoux, à l'endroit le plus retiré de la chapelle la plus mystérieuse.

Il s'approcha de lui presque à le toucher, sans que le page, plongé dans sa méditation, se fût même aperçu de sa présence.

Alors, il fit un pas de plus, et le toucha à l'épaule, en prononçant son nom.

Leone tressaillit, et regarda Emmanuel d'un air presque effaré.

— Que fais-tu donc dans cette église, et à cette heure, Leone ? lui demanda avec inquiétude Emmanuel.

— Je prie Dieu, répondit Leone avec mélancolie, de m'accorder la force de mettre à exécution le projet que je médite...

— Et quel est ce projet, enfant? demanda Emmanuel; ne puis-je le savoir?

— Au contraire, monseigneur, répondit Leone, et c'est vous qui le saurez le premier.

— Tu me le jures, Leone?

— Hélas! oui, monseigneur, répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Emmanuel lui prit la main, et essaya de l'attirer hors de l'église.

Mais Leone dégagea doucement sa main, comme il avait l'habitude de le faire depuis quelque temps, et, se remettant à genoux en priant du geste le jeune duc de le laisser seul :

— Tout à l'heure! dit-il; j'ai besoin d'être encore un instant avec Dieu.

Il y avait quelque chose de si solennel et de si mélancolique dans l'accent du jeune homme, qu'Emmanuel n'essaya pas même de résister.

Il sortit de l'église; mais il attendit Leone à la porte.

Leone tressaillit en l'apercevant, et, cependant, ne parut point étonné de le trouver là.

— Et ce secret, demanda Emmanuel, le saurai-je bientôt?

— Demain, j'espère avoir la force de vous le dire, monseigneur, répondit Leone.

— Où cela?

— Dans cette église.

— A quelle heure?

— Venez à la même heure qu'aujourd'hui.

— Et, d'ici là, Leone?... demanda Emmanuel, presque suppliant.

— D'ici là, j'espère que monseigneur ne me forcera point de quitter ma chambre : j'ai besoin de solitude et de réflexion...

Emmanuel regarda le page avec un inexprimable serrement de cœur, et le reconduisit jusqu'à sa porte. Arrivé là, Leone voulut prendre la main du prince, et la baiser; Emmanuel à son tour retira sa main, et étendit les deux bras pour rapprocher l'enfant, et l'embrasser au visage; mais Leone le repoussa doucement, se dégagea de ses bras, et, avec un accent d'une douceur et d'une tristesse indicibles :

— A demain, monseigneur ! dit-il.

Et il rentra chez lui.

Emmanuel resta un instant debout et immobile à la porte. Il entendit Leone qui poussait le verrou.

On eût dit que le froid de ce fer grinçant le long de la porte, pénétrait jusqu'au fond de sa poitrine.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il tout bas, que m'arrive-t-il donc, et qu'est-ce que j'éprouve?

— Que diable fais-tu là ? dit derrière Emmanuel une voix rude, tandis qu'une main vigoureuse se posait sur son épaule.

Emmanuel poussa un soupir, prit le bras de Scianca-Ferro, et l'entraîna dans le jardin.

Tous deux s'assirent côte à côte sur un banc.

Emmanuel raconta à Scianca-Ferro tout ce qui venait de se passer entre lui et Leone.

Scianca-Ferro réfléchit un instant, regarda en l'air, se mordit le poing.

Puis, tout à coup :

— Je parie que je sais ce que c'est ! dit-il.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Leone est amoureux !

Il sembla à Emmanuel qu'il recevait un coup dans le cœur.

— Impossible ! balbutia-t-il.

— Et pourquoi cela, impossible ? reprit Scianca-Ferro ; je le suis bien, moi !

— Toi !... Et de qui? demanda Emmanuel.

— Eh parbleu ! de Gervaise, la fille du concierge du château... Elle avait très-peur pendant le siége, pauvre enfant ! surtout la nuit venue, et je la gardais pour la rassurer...

Emmanuel fit un mouvement d'épaules qui si-

gnifiait qu'il était bien sûr que Leone n'aimait pas la fille d'un concierge.

Scianca-Ferro se trompa au geste d'Emmanuel, qu'il prit pour un signe de dédain.

— Ah! monsieur Cardinalin! dit-il (Malgré son collier de la Toison d'Or, dans certains moments, Scianca-Ferro donnait encore ce titre à Emmanuel), n'allez-vous pas faire le difficile!... Eh bien! moi, je vous déclare que je préfère Gervaise à toutes les belles dames de la cour... Et, vienne un tournoi, je suis prêt à porter ses couleurs, et à défendre sa beauté contre tout venant!

— Je plaindrais ceux qui ne seraient pas de ton avis, mon cher Scianca-Ferro! répondit Emmanuel.

— Et tu as raison, car, pour la fille de mon concierge, je frapperais aussi rude que pour la fille d'un roi.

Emmanuel se leva, serra la main de Scianca-Ferro, et rentra chez lui.

Décidément, comme il l'avait dit. Scianca-Ferro frappait trop rude pour comprendre ce qui se passait dans le cœur d'Emmanuel, et deviner ce qui se passait dans l'âme de Leone.

Quant à Emmanuel, quoique doué d'une plus grande délicatesse de sens et d'une plus exquise finesse d'esprit, il chercha vainement, dans la solitude de sa chambre et dans le silence de la nuit,

non-seulement ce qui se passait dans l'âme de Leone, mais encore ce qui s'agitait dans son propre cœur.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

La matinée s'écoula lentement sans qu'Emmanuel vît Leone. L'heure venue, il s'achemina tout tremblant vers l'église, comme si quelque chose de la plus haute importance allait se décider dans sa vie.

Le traité de Crespy, signé un an auparavant, et qui devait lui rendre ou lui enlever définitivement ses États, lui avait paru d'une gravité bien moindre que le secret qu'allait lui apprendre Leone.

Il trouva le jeune homme à la même place que la veille. Sans doute, depuis longtemps il priait. Au reste, une résignation pleine de mélancolie était répandue sur son visage. Il était évident que sa résolution, chancelante encore la veille, était arrêtée.

Emmanuel alla vivement à lui; Leone l'accueillit avec un doux mais triste sourire.

— Eh bien? demanda Emmanuel.

— Eh bien! monseigneur, répondit Leone, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Laquelle, Leone?

— Vous voyez ma faiblesse et mon inaptitude à tous les exercices du corps. Dans votre avenir

presque royal, vous aurez besoin d'hommes forts comme Scianca-Ferro, et non de faibles et timides enfants comme moi, monseigneur...

Leone fit un effort, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Monseigneur, je sollicite de vous la singulière faveur de vous quitter.

Emmanuel fit un pas en arrière. Sa vie, commencée entre Scianca-Ferro et Leone, ne s'était jamais offerte à lui, dans l'avenir, veuve de l'un ou de l'autre de ces deux amis.

—Me quitter? dit-il à Leone, avec un suprême étonnement.

Leone ne répondit point, et baissa la tête.

— Me quitter? répéta Emmanuel avec l'accent de la plus vive douleur. Toi! me quitter, moi? Impossible!

—Il le faut, dit Leone d'une voix presque inintelligible.

Emmanuel,comme un homme qui se sent prêt à devenir fou, porta sa main à son front, regarda l'autel, et laissa retomber ses deux bras inertes le long de son corps.

En quelque secondes il s'était interrogé lui-même. Puis, il avait interrogé Dieu, et, comme il ne recevait de réponse ni de la terre ni du ciel, il retombait découragé.

— Me quitter, reprit-il pour la troisième fois,

comme s'il ne pouvait s'habituer à ce mot ; moi qui t'ai trouvé mourant, Leone! moi qui t'ai accueilli comme un envoyé de la Providence! moi qui t'ai toujours traité comme un frère!... oh!

—C'est justement pour cela, monseigneur ; c'est justement parce que je vous dois trop, et qu'en restant près de vous, je ne puis rien vous rendre de ce que je vous dois ; c'est pour cela que je voudrais prier toute ma vie pour mon bienfaiteur.

— Prier pour moi, fit Emmanuel de plus en plus étonné! Et où cela?

— Dans quelque saint monastère qui me paraît bien mieux être la place d'un pauvre orphelin comme moi, que celle que j'occuperais dans une cour brillante comme va devenir la vôtre.

— Ma mère, ma pauvre mère! murmura Emmanuel, toi qui l'aimais tant, que dirais-tu, si tu entendais cela?

— En face de ce Dieu qui nous écoute, dit Leone en posant avec solennité sa main sur le bras du jeune prince, en face de ce Dieu qui nous écoute, elle dirait que j'ai raison.

Il y avait une telle vérité d'accent, une telle conviction, sinon de cœur, du moins de conscience, dans la réponse de Leone, qu'Emmanuel en fut ébranlé.

— Leone, dit-il, fais ce que tu voudras, mon enfant : tu es libre. J'ai essayé d'enchaîner ton

cœur, mais je n'ai jamais eu l'intention d'enchaîner ton corps. Cependant, je te demande de ne point hâter ta résolution ; prends huit jours, prends...

— Oh ! dit Leone, si je ne pars pas au moment où Dieu me donne la force de vous quitter, Emmanuel, je ne partirai jamais plus, et, je vous le dis, continua l'enfant en éclatant en sanglots, il faut que je parte.

— Partir !... Mais pourquoi ? pourquoi partir ?

A cette interrogation, Leone ne répondit que par un de ces inflexibles silences, comme il en avait déjà gardé dans deux occasions : la première fois, quand, au village d'Oleggio, la duchesse l'avait interrogé sur ses parents et sur sa naissance ; la seconde fois, quand, à Gènes, Emmanuel avait voulu savoir pourquoi il refusait le diamant de Charles-Quint.

Cependant, il allait insister quand il entendit dans l'église un pas étranger.

C'était un des serviteurs de son père, qui venait lui dire que le duc Charles avait besoin de le voir à l'instant même.

On venait de recevoir d'importantes nouvelles de France.

— Tu vois, Leone, dit Emmanuel à l'enfant, il faut que je te quitte ; ce soir je te reverrai, et, si tu persistes dans ta résolution, Leone, eh bien ! tu seras libre, mon enfant : tu me quitteras demain,

ou même ce soir, si tu ne crois pas devoir rester plus longtemps près de moi.

Leone ne répondit pas; il retomba à genoux avec un profond gémissement; on eût dit que son cœur se brisait.

Emmanuel s'éloigna; mais, avant de quitter l'église, il ne put s'empêcher de retourner deux ou trois fois la tête, pour savoir si l'enfant avait autant de peine à le sentir s'éloigner qu'il en avait à s'éloigner lui-même.

Leone resta seul, pria encore une heure; puis, plus calme, il rentra chez lui. En l'absence d'Emmanuel, sa résolution, chancelante tant que le jeune prince était là, lui revenait conduite par cet ange au cœur de glace que l'on appelle la raison.

Mais, une fois dans sa chambre, cette idée qu'Emmanuel allait apparaître d'un moment à l'autre pour faire une dernière tentative sur lui, troubla l'enfant.

A chaque bruit qu'il entendait dans les escaliers, il tressaillait; les pas qui résonnaient dans le corridor semblaient, en passant devant sa porte, marcher sur son cœur.

Deux heures s'écoulèrent; un pas se fit entendre : oh ! cette fois, Leone n'eut plus de doute, il avait reconnu ce pas.

La porte s'ouvrit; Emmanuel parut.

Il était triste, et, cependant, dans son regard

filtrait un rayon de joie mal éteint par cette tristesse.

— Eh bien! Leone, demanda-t-il après avoir refermé la porte, as-tu réfléchi?

— Monseigneur, répondit Leone, lorsque vous m'avez quitté, mes réflexions étaient déjà faites.

— De sorte que tu persistes à me quitter?

Leone n'eut pas la force de répondre; il se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Et cela, continua Emmanuel avec un sourire mélancolique, et cela surtout, parce que je vais être un grand prince, et avoir une cour brillante?

Leone inclina de nouveau la tête.

— Eh bien! dit Emmanuel avec une certaine amertume, sur ce point, Leone, rassure-toi! Je suis aujourd'hui plus pauvre et plus misérable que je ne l'ai jamais été.

Leone releva la tête, et Emmanuel put voir dans ses beaux yeux l'étonnement briller à travers les larmes.

— Le second fils du roi de France, le duc d'Orléans, est mort, dit Emmanuel; de sorte que le traité de Crespy est rompu.

— Et... et?... demanda Leone interrogeant Emmanuel avec tous les muscles de son visage.

— Et, reprit Emmanuel, comme l'empereur Charles-Quint, mon oncle, ne donne pas le duché

de Milan à mon cousin François Ier, mon cousin François Ier ne rend pas les États à mon père.

— Mais, demanda Leone avec un inexprimable sentiment d'angoisse, le mariage avec la fille du roi Ferdinand, ce mariage proposé par l'empereur lui-même... ce mariage a toujours lieu ?

— Eh ! mon pauvre Leone, dit le jeune homme, celui que l'empereur Charles-Quint voulait faire épouser à sa nièce, c'était le comte de Bresse, le prince de Piémont, le duc de Savoie; c'était un mari couronné enfin, mais non pas le pauvre Emmanuel Philibert, qui n'a plus, de tous ses États, que la ville de Nice, la vallée d'Aoste et trois ou quatre bicoques éparses dans la Savoie et le Piémont.

— Oh ! s'écria Leone avec un sentiment de joie qu'il lui fut impossible d'étouffer.

Mais, presque aussitôt, ressaisissant cette puissance sur lui-même qui menaçait de lui échapper :

— N'importe ! dit-il, cela ne doit rien changer à ce qui a été arrêté, monseigneur.

— Ainsi, demanda Emmanuel, plus triste et plus sombre à cette résolution de l'enfant qu'il ne l'avait été à la nouvelle de la perte de ses États, tu me quittes toujours, Leone?

— Comme il le fallait hier, il le faut encore aujourd'hui, Emmanuel.

— Hier, Leone, j'étais riche, j'étais puissant, j'avais une couronne ducale sur la tête ; aujourd'hui, je suis pauvre, je suis dépouillé, et n'ai plus qu'une épée à la main. En me quittant hier, Leone, tu n'étais que cruel : en me quittant aujourd'hui, tu es ingrat!... Adieu, Leone!

— Ingrat? s'écria Leone. Oh! mon Dieu, vous l'entendez, il dit que je suis ingrat !

Puis, comme, l'œil sombre et les sourcils froncés, le jeune prince s'apprêtait à sortir de la chambre :

— Oh ! Emmanuel, Emmanuel, s'écria Leone, ne me quitte pas ainsi. j'en mourrais !

Emmanuel se retourna et vit l'enfant, les bras étendus vers lui : il était pâle, chancelant, près de s'évanouir.

Il s'élança, le soutint dans ses bras, et, emporté par un premier mouvement dont il lui était impossible de se rendre compte, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Leone.

Leone jeta un cri aussi douloureux que si un fer rouge l'eût touché, se renversa en arrière, et s'évanouit.

L'agrafe de son pourpoint serrait sa gorge : Emmanuel l'ouvrit ; puis, comme l'enfant étouffait dans sa fraise empesée, il déchira la fraise, et, pour lui donner de l'air, fit sauter en même temps tous les boutons de sa veste.

Mais, alors, ce fut lui qui à son tour jeta un cri, non pas de douleur, mais de surprise, mais d'étonnement, mais de joie.

Leone était une femme !

En revenant à lui, Leone n'existait plus : seulement, Leona était la maîtresse d'Emmanuel Philibert.

Dès lors, il ne fut plus question pour la pauvre enfant de se séparer de son amant, à qui, sans un mot d'explication, tout était expliqué, tristesse, solitude, désir de fuite. En s'apercevant qu'elle aimait Emmanuel Philibert, Leona avait voulu se séparer de lui ; mais, du moment où le jeune homme lui eut pris son amour, Leona lui donna sa vie.

Pour tous, le page continua d'être un jeune homme, et s'appela Leone.

Pour Emmanuel Philibert seulement, Leone fut une belle jeune fille, et s'appela Leona.

Comme prince, Emmanuel Philibert avait perdu la Bresse, le Piémont et la Savoie, à l'exception de Nice, de la vallée d'Aoste et de la ville de Verceil.

Mais, comme homme, il n'avait rien perdu, puisque Dieu lui donnait Scianca-Ferro et Leona, c'est-à-dire les deux plus magnifiques présents que, dans sa libéralité céleste, Dieu puisse faire à l'un de ses élus :

Le dévouement et l'amour !

X.

Les trois messages.

Disons, maintenant, en peu de lignes, ce qui s'était passé pendant la période de temps écoulée entre cette époque et celle où nous sommes arrivés.

Emmanuel Philibert avait dit à Leone qu'il ne lui restait plus que son épée.

La ligue des protestants d'Allemagne, soulevée par Jean-Frédéric, l'électeur de Saxe, qui s'inquiétait des empiètements successifs de l'Empire, avait, en éclatant, donné au jeune prince une occasion d'offrir cette épée à Charles-Quint.

Cette fois, celui-ci l'accepta.

Le prétexte saisi par les princes protestants fut que, tant que vivait l'empereur, Ferdinand,

son frère, ne pouvait être roi des Romains.

La ligue se forma dans la petite ville de Smalkalde située dans le comté de Henneccery, et appartenant au Landgrave de Hesse : de là le nom de *ligue de Smalkalde*, qu'elle prit et sous lequel elle est connue.

Henri VIII avait eu scrupule, et s'était abstenu ; François Ier, au contraire, y était entré de tout cœur.

La chose datait de loin : elle datait du 22 décembre 1530, jour de la première réunion.

Soliman, lui aussi, était dans cette ligue. De fait, il y avait prêté son secours en venant mettre le siége devant Messine, en 1532.

Mais Charles-Quint avait marché contre lui avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins et de trente mille chevaux, et l'avait forcé à lever le siége.

Puis, la peste aidant, il avait détruit l'armée de François Ier en Italie ; de sorte que, d'un côté, était intervenu le traité de Cambray, le 5 août 1529, et, de l'autre, le traité de Nuremberg, le 23 juillet 1532, qui avaient pour quelques instants rendu la paix à l'Europe.

On connaît déjà la durée des traités faits avec François Ier. Le traité de Nuremberg fut rompu, et la ligue de Smalkalde, qui avait eu le temps de réunir toutes ses forces, éclata.

L'empereur marcha en personne contre les Smalkaldistes. Ce qui se passait en Allemagne semblait toujours le toucher plus particulièrement que ce qui se passait ailleurs.

C'est que Charles-Quint comprenait que, depuis la décadence de la papauté, la plus grande puissance de ce monde, c'était l'empire.

Ce fut dans ces circonstances que, le 27 mai 1545, Emmanuel Philibert partit pour Worms, où se tenait l'empereur. Le jeune prince était, comme toujours, accompagné de Scianca-Ferro et de Leone.

Il était suivi de quarante gentilshommes.

C'était toute l'armée qu'avait pu lever dans ses États, et envoyer à son beau-frère, celui qui portait encore les titres de duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste; de prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée; de comte de Genève, de Nice, d'Asti, de Bresse et de Romont; de baron de Vaud, de Gex et de Faucigny; de seigneur de Verceil, de Beaufort, du Bugey et de Fribourg; de prince et de vicaire perpétuel du Saint-Empire; de marquis d'Italie, et de roi de Chypre!

Charles-Quint reçut son neveu à merveille; il permit qu'on lui donnât en sa présence le titre de Majesté, à cause de ce royaume de Chypre sur lequel son père prétendait avoir des droits.

Emmanuel Philibert paya cette bonne récep-

tion en faisant des prodiges de valeur à la bataille d'Ingolstadt et à celle de Mühlberg.

Cette dernière termina la lutte. Dix des quarante gentilshommes d'Emmanuel Philibert manquaient le soir à l'appel de leur chef : ils étaient morts ou blessés.

Quant à Scianca-Ferro, reconnaissant au milieu du combat l'électeur Jean-Frédéric, à son puissant cheval frison, à sa taille gigantesque et aux coups terribles qu'il frappait, il s'était particulièrement attaché à lui.

Certes, le jeune homme eût gagné là son nom de Scianca-Ferro, si ce nom ne lui eût pas été donné depuis longtemps.

D'un coup de la masse de sa terrible hache d'armes, il avait brisé d'abord le bras droit du prince ; puis, d'un coup du tranchant, il lui avait coupé à la fois le casque et la figure ; si bien que, lorsque le prisonnier leva la visière mutilée de ce casque devant l'empereur, il fut obligé de se nommer : son visage n'était qu'une effroyable plaie.

Un mois auparavant, François Ier était mort. En mourant, il avait dit à son fils que tous les malheurs de la France lui étaient venus de son alliance avec les protestants et les Turcs ; et, reconnaissant que Charles-Quint avait pour lui le Dieu tout-puissant, il avait recommandé au futur roi de France de se maintenir en paix avec lui.

Il y eut alors un instant de repos, pendant lequel Emmanuel Philibert alla voir son père à Verceil. L'entrevue fut tendre et pleine d'un profond amour : sans doute, le duc de Savoie avait le pressentiment qu'il embrassait son fils pour la dernière fois !

La recommandation de François Ier à Henri II ne laissa pas de profondes racines dans le cœur de ce roi sans génie militaire, mais aux instincts belliqueux, et la guerre se ralluma en Italie à propos de l'assassinat du duc de Plaisance, ce Paul-Louis Farnèse, fils aîné de Paul III, dont nous avons déjà parlé.

Il fut assassiné à Plaisance, en 1548, par Pallavicini, Landi, Anguisuola et Gonfalonieri, qui, aussitôt après l'assassinat, remirent la ville à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint.

De son côté, Octave Farnèse, second fils de Paul III, s'était emparé de Parme, et, afin de n'être pas obligé de la rendre, avait invoqué la protection du roi Henri II.

Or, du vivant même de Paul-Louis, Charles-Quint n'avait cessé de réclamer Parme et Plaisance, comme villes faisant partie du duché de Milan.

On se rappelle les démêlés qu'il avait eus à Nice à ce sujet avec le pape Paul III.

Il n'en fallut pas davantage pour rallumer la

guerre, qui éclata en même temps en Italie et dans les Pays-Bas.

C'est en Flandre, comme toujours, que Charles-Quint réunit son plus grand effort; c'est donc tout naturellement vers le nord que nos yeux, qui cherchaient Emmanuel Philibert, se sont tournés dès le commencement de ce livre.

Nous avons dit comment, après le siége de Metz et la prise de Thérouanne et d'Hesdin, l'empereur, en chargeant son neveu de rebâtir cette dernière ville, l'avait nommé général en chef de ses armées de Flandre, et gouverneur des Pays-Bas.

Alors, comme pour faire contrepoids à ce grand honneur, une douleur suprême était venue frapper au cœur Emmanuel Philibert.

Le 17 septembre 1553, son père, le duc de Savoie était mort!

C'est avec cette qualité de général en chef, et avec ce deuil de la mort de son père, sinon conservé sur ses habits, du moins, tel que celui d'Hamlet, encore empreint sur son visage, que nous l'avons vu apparaître sortant du camp impérial; et c'est après avoir fait respecter son autorité à la manière dont autrefois Romulus avait fait respecter la sienne, que nous l'y voyons rentrer.

Un messager de Charles-Quint l'attendait devant sa tente : l'empereur désirait lui parler à l'instant même.

Emmanuel mit aussitôt pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains d'un de ses hommes, fit à son écuyer et à son page un signe de tête indiquant qu'il ne s'éloignait d'eux que pour le temps qu'allait lui prendre Charles-Quint, dénoua le ceinturon de son épée, mit cette épée sous son bras ainsi qu'il avait l'habitude de faire quand il marchait à pied,—et, cela, afin que, s'il était besoin de tirer cette épée hors du fourreau, la poignée en fût toujours à la portée de sa main ; — après quoi, il s'achemina vers la tente du moderne César.

La sentinelle lui présenta les armes, et il entra précédé du messager, qui allait annoncer à l'empereur son arrivée.

La tente de campagne de l'empereur était divisée en quatre compartiments, sans compter une espèce d'antichambre ou plutôt de portique soutenu par quatre piliers.

Ces quatre compartiments de la tente impériale servaient, l'un de salle à manger, l'autre de salon, l'autre de chambre à coucher, et l'autre de cabinet de travail.

Chacun d'eux avait été meublé par le don d'une ville, et orné par le trophée d'une victoire.

Le seul trophée de la chambre à coucher de l'empereur était l'épée de François Ier, suspendue

au chevet de son lit. Ce trophée était simple, comme on voit; mais il avait plus de prix aux yeux de Charles-Quint, qui emporta cette épée jusque dans le monastère de Saint-Just, que les trophées réunis de ses trois autres chambres.

Celui qui écrit ces lignes a souvent, avec un triste et mélancolique regard vers le passé, tenu et tiré cette épée qu'avaient tenue et tirée François Ier qui la rendit, Charles-Quint qui la reçut, et Napoléon qui la reprit.

Étrange néant des choses de ce monde! devenue à peu près l'unique dot d'une belle princesse déchue, elle est aujourd'hui la propriété d'un serviteur de Catherine II!

O François Ier! ô Charles-Quint! ô Napoléon!

Dans l'antichambre, quoiqu'il ne fît que la traverser, Emmanuel Philibert, — avec ce coup-d'œil du chef qui voit tout d'un regard et en une seconde, — Emmanuel Philibert, disons-nous, remarqua un homme dont les mains étaient liées au dos, et qui était gardé par quatre soldats.

L'homme garrotté était vêtu en paysan; mais, comme sa tête était découverte, Emmanuel Philibert crut voir que ni ses cheveux, ni son teint, n'étaient d'accord avec ses vêtements.

Il pensa que c'était un espion français que l'on venait d'arrêter, et qu'à propos de cet espion, l'empereur le faisait demander.

Charles-Quint était dans son cabinet de travail; aussitôt annoncé, le duc fut introduit près de l'empereur.

Charles-Quint, né avec le seizième siècle, était alors un homme de cinquante-cinq ans, petit de taille, mais vigoureux; son œil vif étincelait sous ses sourcils, quand toutefois la douleur n'en éteignait pas la lumière.

Ses cheveux grisonnaient; mais sa barbe, plus épaisse que longue, était restée d'un roux ardent.

Il se tenait couché sur une espèce de divan turc recouvert d'étoffes d'Orient prises dans la tente de Soliman devant Vienne.

A la portée de sa main brillait un trophée de kandjiars et de cimeterres arabes. Il était enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir, fourrée de martre. Son visage était sombre, et il paraissait attendre Emmanuel Philibert avec impatience.

Cependant, lorsqu'on lui eut annoncé le duc, cette expression d'impatience disparut à l'instant même, comme disparaît, sous un souffle d'aquilon, un nuage qui obscurcissait la clarté du jour.

Pendant quarante ans de règne, l'empereur avait eu le temps d'apprendre à composer son visage, et, il faut le dire, personne n'était plus habile que lui dans cet art.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur l'empe-

reur, Emmanuel Philibert comprit néanmoins que celui-ci avait à l'entretenir de choses graves.

Charles-Quint, en apercevant son neveu, tourna la tête de son côté, et, faisant un effort pour changer de position, il lui adressa, de la main et de la tête, un salut amical.

Emmanuel Philibert s'inclina respectueusement.

L'empereur attaqua la conversation en italien. Lui qui regretta toute sa vie de n'avoir jamais pu apprendre le latin ni le grec, parlait également bien cinq langues vivantes : l'*italien*, l'*espagnol*, l'*anglais*, le *flamand* et le *français*. Il expliquait lui-même l'usage qu'il faisait de ces cinq langues.

— J'ai appris l'italien, disait-il, pour parler au pape; l'espagnol, pour parler à ma mère Jeanne; l'anglais, pour parler à ma tante Catherine; le flamand pour parler à mes concitoyens et à mes amis; enfin, le français, pour me parler à moi-même.

Quelque hâte qu'il eût de causer de ses affaires avec ceux qu'il mandait près de lui, l'empereur commençait toujours par leur dire quelques mots des leurs.

— Eh bien! demanda-t-il en italien, quelles nouvelles du camp?

— Sire, répondit Emmanuel Philibert en employant la même langue dont Charles-Quint

s'était servi, et qui, du reste, était sa langue maternelle, une nouvelle que Votre Majesté ne tarderait pas à savoir, si je ne la lui apprenais moi-même. Cette nouvelle, c'est que, pour qu'on respecte mon titre et votre autorité, je viens d'être obligé de faire un grand exemple.

— Un grand exemple! répéta distraitement l'empereur, qui rentrait déjà dans ses propres pensées; et lequel?

Emmanuel Philibert commença le récit de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Waldeck; mais, quelque importance qu'eût la narration, il était évident que Charles-Quint ne l'écoutait que des oreilles : l'esprit était ailleurs.

—Bien! dit pour la troisième fois l'empereur, lorsque Emmanuel Philibert eut terminé.

Seulement, plongé, comme il l'était, en lui même, il n'avait, selon toute probabilité, pas entendu un mot du rapport que venait de lui faire son général.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré le récit, l'empereur, pour cacher sa préoccupation sans doute, avait regardé en les faisant mouvoir avec difficulté les doigts de sa main droite, tordus et déformés par la goutte.

C'était là la véritable ennemie de Charles-Quint, ennemie bien autrement acharnée contre lui que Soliman, François Ier et Henri II!

La goutte et Luther, c'étaient les deux démons qui le visitaient incessamment.

Aussi les mettait-il tous deux sur le même rang.

— Ah ! sans Luther et sans ma goutte, disait-il parfois en prenant à poignée sa barbe rousse, lorsqu'il descendait de cheval, rompu par la fatigue d'une longue route ou l'effort d'une rude bataille, — ah ! sans Luther et sans ma goutte, comme je dormirais cette nuit !

Il se fit un instant de silence entre le récit d'Emmanuel Philibert et la reprise de la conversation par l'empereur.

Enfin, celui-ci, se retournant vers son neveu :

— Moi aussi, dit-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et de mauvaises nouvelles !

— D'où cela, auguste empereur ?

— De Rome.

— Le pape est élu ?

— Oui.

— Et il a nom ?

— Pierre Caraffa... Celui qu'il remplace était justement de mon âge, Emmanuel, né la même année que moi : Marcel II... Pauvre Marcel ! sa mort ne me dit-elle pas de me préparer à mourir ?

— Sire, dit Emmanuel, je crois qu'il ne faudrait pas arrêter votre esprit sur cet événement, et juger la mort du pape Marcel au point de vue

d'une mort ordinaire. Marcel Cervino, cardinal, était sain, robuste, et eût peut-être vécu jusqu'à cent ans : le cardinal Marcel Cervino, devenu le pape Marcel II, est mort en vingt jours!

— Oui, je le sais bien, répondit Charles-Quint tout pensif; il était aussi trop pressé d'être pape. Il s'est fait couronner de la tiare le jour du vendredi-saint, c'est-à-dire le même jour où Notre Seigneur a été couronné d'épines. Voilà ce qui lui aura porté malheur... Aussi je me préoccupe moins de cette mort que de l'élection de Paul IV.

— Et, cependant, si je ne me trompe, sire, dit Emmanuel Philibert, Paul IV est un Napolitain, c'est-à-dire un sujet de Votre Majesté.

— Oui, sans doute; mais on m'a toujours fait de mauvais rapports de ce cardinal, et, pendant tout le temps qu'il a été à la cour d'Espagne, j'ai eu personnellement à m'en plaindre. Ah! continua Charles-Quint avec l'expression de la fatigue, il me va falloir recommencer avec lui la lutte que je soutiens depuis vingt ans avec ses prédécesseurs, et je suis au bout de mes forces!

— Oh! sire!

Charles-Quint tomba dans une espèce de rêverie dont il sortit presque aussitôt.

— Au reste, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, et avec un soupir, peut-être celui-là me trompera-t-il ainsi que m'ont trompé les autres

papes : ils sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils étaient étant cardinaux. J'avais cru le Médicis, le Clément VII, un homme d'un esprit paisible, ferme et constant : bon ! voilà qu'on le nomme pape, et il se trouve que j'ai erré en tous points ; c'est un esprit inquiet, brouillon et variable ! Tout au contraire, je m'étais imaginé que Jules III négligerait les affaires pour les plaisirs, qu'il ne s'occuperait que de divertissements et de fêtes : *peccato!* il ne s'est jamais trouvé de pape plus diligent, plus appliqué, et se souciant moins des joies de ce monde que celui-là ! Nous en a-t-il donné de la besogne, lui et son cardinal Polus, à propos du mariage de Philippe II avec sa cousine Marie Tudor ! Si nous n'avions pas arrêté cet enragé Polus à Ausbourg, qui sait si aujourd'hui le mariage serait consommé ?... Ah ! pauvre Marcel, dit l'empereur en poussant un second soupir encore plus expressif que le premier, ce n'est point parce que tu t'es fait couronner le jour du vendredi-saint que tu n'as survécu que vingt jours à ton intronisation, c'est parce que tu étais mon ami !

— Laissons faire le temps, auguste empereur, dit Emmanuel Philibert ; Votre Majesté avoue elle-même s'être trompée sur Clément VII et sur Jules III, peut-être se trompe-t-elle aussi sur Paul IV.

— Dieu le veuille ! mais j'en doute.

On entendit du bruit à la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda Charles-Quint avec impatience ; j'avais dit que l'on ne nous dérangeât point. Voyez donc à qui on en veut, Emmanuel ?

Le duc souleva la draperie qui pendait devant la porte, échangea une demande et une réponse avec les personnes qui se trouvaient dans le compartiment voisin, et, se tournant vers l'empereur :

— Sire, dit-il, c'est un courrier qui arrive d'Espagne, de Tordesillas.

— Oh ! fais entrer, mon enfant ; des nouvelles de ma bonne mère, sans doute !

Le messager parut.

— Oui, n'est-ce pas, dit en espagnol Charles-Quint au messager, des nouvelles de ma mère ?

Le messager, sans répondre, tendit une lettre à Emmanuel Philibert, qui la lui prit des mains.

— Donne, Emmanuel ! donne ! dit l'empereur. Et elle se porte bien, n'est-ce pas ?

Le messager continua de garder le silence.

De son côté, Emmanuel hésitait à donner la lettre à Charles-Quint : elle était cachetée de noir.

Charles-Quint vit le cachet, et frissonna.

— Hein ! dit-il, l'élection de Paul IV, voilà déjà qu'elle me porte malheur !... Donne, mon enfant, continua-t-il en tendant la main à Emmanuel.

Emmanuel obéit; tarder plus longtemps eût été puéril.

— Auguste, dit-il en remettant la lettre à Charles-Quint, souviens-toi que tu es homme!

— Oui, reprit Charles-Quint, c'est ce que l'on disait aux anciens triomphateurs... Et, tout tremblant, il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes, et, cependant, pour les lire, il s'y reprit à deux ou trois fois.

Les larmes troublaient sa vue ; ses yeux hâves, desséchés par l'ambition, étaient étonnés eux-mêmes de ce miracle : ils retrouvaient des pleurs.

Lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Emmanuel Philibert, qui la reprit de ses mains, et, se laissant aller à la renverse sur son divan :

— Morte! dit-il, morte le 13 avril 1555, juste le même jour où Pierre Caraffa a été nommé Pape!... Hein! mon fils, quand je te disais que cet homme me porterait malheur!

Emmanuel avait jeté les yeux sur la lettre. Elle était signée du notaire royal de Tordesillas ; elle annonçait, en effet, la mort de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne la Folle.

Il resta un instant immobile devant cette grande douleur qu'il ne savait par où toucher, car Charles-Quint adorait sa mère.

— Auguste, murmura-t-il enfin, rappelle-toi tout ce que tu as eu la bonté de me dire quand, moi aussi, il y a deux ans, j'ai eu le malheur de perdre mon père.

— Oui, l'on dit tout cela, reprit l'empereur ; on trouve de bonnes raisons pour consoler les autres, et puis, vienne notre tour, nous sommes impuissants à nous consoler nous-mêmes !

— Aussi, je ne te console pas, Auguste, dit Emmanuel ; au contraire, je te dis : « Pleure, pleure, tu n'es qu'un homme ! »

— Quelle vie douloureuse que la sienne, Emmanuel ! dit Charles-Quint. En 1496, elle épouse mon père Philippe le Beau : elle l'adorait ; en 1506, il meurt empoisonné d'un verre d'eau qu'il boit en jouant à la paume : elle devient folle de douleur ! Depuis cinquante ans, elle attendait la résurrection de son époux, que, pour la consoler, un chartreux lui avait promise, et, depuis cinquante ans, elle n'était point sortie de Tordesillas, excepté, lorsqu'en 1517, elle vint au-devant de moi à Villa-Viciosa, et me mit elle-même la couronne d'Espagne sur la tête. Folle de l'amour qu'elle avait eu pour son mari, elle ne reprenait sa raison que lorsqu'elle s'occupait de son fils ! Pauvre mère ! tout mon règne, au moins, attestera le respect que j'avais pour elle. Aucune chose d'importance ne s'est faite en Espagne, de-

puis quarante ans, qu'on n'ait pris son conseil, —non qu'elle pût le donner toujours, mais c'était mon devoir de fils d'agir ainsi, et je l'accomplissais.—Sais-tu que, toute Espagnole et bonne Espagnole qu'elle était, elle est venue accoucher dans les Flandres, afin que je pusse être un jour empereur, à la place de mon aïeul Maximilien? sais-tu que, toute mère qu'elle était, elle a renoncé à me nourrir, de peur que, rien que pour avoir sucé son lait, on m'accusât d'être trop Espagnol? Et, en effet, avoir été le nourrisson d'Anne Sterel, et être bourgeois de Gand, voilà les deux principaux titres auxquels j'ai dû la couronne impériale. Eh bien! dès avant ma naissance, ma mère avait prévu tout cela! Que puis-je lui faire après sa mort, moi? De belles funérailles? Elle les aura. Mais, en vérité, être empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et des deux Indes; avoir un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, comme disent mes flatteurs, et ne pouvoir pas faire à sa mère morte, autre chose que de belles funérailles!... Ah! Emmanuel, la puissance de l'homme le plus puissant est bien bornée!

En ce moment, la portière de la tente se souleva de nouveau, et l'on vit, par l'ouverture, un officier tout couvert de poussière, et qui semblait, lui aussi, porteur de nouvelles pressées.

L'expression du visage de l'empereur était si douloureuse, que l'huissier qui avait pris sur lui, vu l'importance des nouvelles qu'apportait sans doute le troisième messager, de violer la consigne en pénétrant dans le cabinet de Charles-Quint, s'arrêta court.

Mais Charles-Quint avait vu l'officier couvert de poussière.

—Entrez ! dit-il en flamand au messager ; qu'y a-t-il?

— Auguste empereur, dit celui-ci en s'inclinant, le roi Henri II vient de se mettre en campagne avec trois corps d'armée : le premier commandé par lui-même, ayant sous ses ordres le connétable de Montmorency ; le second commandé par le maréchal de Saint-André, et le troisième commandé par le duc de Nevers.

— Eh bien, après? demanda l'empereur.

— Après. sire, le roi de France a mis le siége devant Marienbourg, et l'a prise ; à cette heure, il marche sur Bouvines.

— Et quel jour a-t-il mis le siége devant Marienbourg? dit Charles-Quint.

— Le 15 avril dernier. sire !

Charles-Quint se retourna vers Emmanuel Philibert.

— Eh bien ! lui demanda-t-il en français, que dis-tu de la date, Emmanuel ?

— Fatale, en effet ! répondit celui-ci.

— C'est bien, monsieur, dit Charles-Quint au messager, laissez-nous.

Puis, à l'huissier.

— Qu'on prenne soin de ce capitaine, comme s'il apportait une bonne nouvelle, dit l'empereur. Allez !

Cette fois, Emmanuel Philibert n'attendit pas que l'empereur l'interrogeât ; avant même que la portière fût retombée, il prit la parole.

— Par bonheur, dit-il, si nous ne pouvons rien, auguste empereur, contre l'élection de Paul IV, si nous ne pouvons rien contre la mort de votre mère bien-aimée, au moins pouvons-nous quelque chose contre la prise de Marienbourg !

— Et que pouvons-nous?

— La reprendre, pardieu !

— Oui, toi, mais non pas moi, Emmanuel.

— Comment, non pas vous ? fit le prince de Piémont.

Charles-Quint se laissa glisser le long de son divan, et, se dressant sur ses pieds avec peine, il essaya de marcher ; mais ce ne fut qu'en boitant qu'il fit quelques pas.

Il secoua la tête, et, se tournant vers son neveu :

— Tiens, regarde mes jambes, dit-il : elles ne me soutiennent plus maintenant, ni à pied ni à cheval ; regarde mes mains : elles ne peuvent plus serrer une épée. C'est un avis, Emmanuel : celui

qui ne peut plus tenir l'épée ne peut plus tenir le sceptre.

— Que dites-vous, sire? s'écria Emmanuel stupéfait.

— Une chose à laquelle j'ai pensé bien souvent, et à laquelle je penserai encore. Emmanuel, tout m'avertit qu'il est temps de laisser ma place à un autre : la surprise d'Inspruck, d'où j'ai été obligé de fuir à demi-nu ; la retraite de Metz, où j'ai laissé le tiers de mon armée et la moitié de ma réputation, et, plus que tout cela, vois-tu, ce mal auquel les forces humaines ne sauraient résister long-temps, ce mal que la médecine ne peut guérir, mal affreux, inexorable, cruel, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui ne laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables douleurs, qui pénètre les os, qui glace la moelle, qui convertit en craie solide cette huile bienfaisante répandue par la nature dans nos articulations pour en faciliter les mouvements ; ce mal qui mutile l'homme, membre à membre, plus cruellement, plus sûrement que ne le fait le fer, que ne le fait le feu, que ne le font toutes les destructions guerrières, et qui brise la sérénité, la force et la liberté de l'âme sous les tortures de la matière ; ce mal me crie incessamment : « Assez de pouvoir, assez de règne, assez de puissance comme cela !

Rentre dans le néant de la vie, avant de rentrer dans le néant de la tombe! Charles, par la divine clémence, empereur des Romains, Charles toujours auguste, Charles roi de Germanie, de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des Iles et des Indes de la mer Océane et de la mer Atlantique, à un autre! à un autre! »

Emmanuel voulut parler.

L'empereur l'arrêta d'un geste.

—Et puis, et puis, reprit Charles-Quint, autre chose encore que j'avais oublié de te dire! Comme si la dissolution de ce pauvre corps était trop lente au gré des désirs de mes ennemis, comme si je n'avais pas assez des défaites, des hérésies, de la goutte; voilà le poignard qui s'en mêle!

— Comment, le poignard? s'écria Emmanuel.

La figure de Charles-Quint se rembrunit.

— On a tenté de m'assassiner aujourd'hui, dit-il.

— On a voulu assassiner Votre Majesté? fit Emmanuel avec épouvante.

— Pourquoi pas? répondit Charles-Quint avec un sourire. Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure, de me rappeler que j'étais homme!

— Oh! s'écria Emmanuel, encore mal remis de l'émotion que lui avait causée cette nouvelle, et quel est le misérable?...

— Ah ! voilà, dit l'empereur, quel est le misérable?... Je tiens le poignard, non la main !

— En effet, dit Emmanuel, cet homme que tout à l'heure j'ai vu garrotté dans l'antichambre...

— C'est ce misérable, comme tu l'appelles, Emmanuel. Seulement, par qui m'est-il dépêché? Est-ce par le Turc? Je n'en crois rien : Soliman est un ennemi loyal. Henri II? Je ne le soupçonne même pas. Paul IV ? Il n'y a pas encore assez longtemps qu'il est élu, et puis les papes... cela préfère, en général, le poison au poignard : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Octave Farnèse? C'est un bien petit compagnon pour s'attaquer à moi, oiseau impérial que Maurice n'osait prendre, ne connaissant pas, disait-il, de cage assez grande pour l'enfermer ! Est-ce par les luthériens d'Ausbourg, les calvinistes de Genève? Je m'y perds ! Et, cependant, je voudrais bien savoir... Écoute, Emmanuel, cet homme a refusé de répondre à mes interrogations ; prends-le, emmène-le dans ta tente, interroge-le à ton tour, fais de lui ce qu'il te plaira : je te le donne ; mais, tu m'entends? il faut qu'il parle ! Plus l'ennemi est puissant et rapproché de moi, plus il m'importe de le connaître.

Puis, après une pause d'un instant, il fixa son regard sur Emmanuel Philibert, qui, pensif, tenait les yeux baissés vers la terre.

— À propos, dit-il, ton cousin Philippe II est arrivé à Bruxelles.

La transition était si brusque, qu'Emmanuel tressaillit.

Il releva la tête, et son regard rencontra celui de l'empereur.

Cette fois, il frissonna.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, reprit Charles-Quint, je serai heureux de revoir mon fils!... Ne dirait-on pas qu'il devine que le moment est favorable, et que l'heure est venue pour lui de me succéder? Mais, avant que je le revoie, Emmanuel, je te recommande mon assassin.

— Dans une heure, répondit Emmanuel, Votre Majesté saura tout ce qu'elle désire savoir.

Et, s'inclinant devant l'empereur, qui lui tendait sa main mutilée, Emmanuel Philibert se retira, convaincu que la chose dont Charles-Quint ne lui avait parlé qu'à titre d'annexe à la conversation, était, de tous les événements de cette journée, celui auquel, en réalité, il attachait le plus d'importance.

XI.

Odoardo Maravigha.

En se retirant Emmanuel Philibert jeta un nouveau regard sur le prisonnier, et ce regard le confirma dans son idée première, c'est-à-dire qu'il allait avoir affaire à un gentilhomme.

Il fit signe au chef des quatre soldats de s'approcher de lui.

— Mon ami, dit-il, dans cinq minutes tu amèneras, par l'ordre de l'empereur, cet homme sous ma tente.

Emmanuel eût pu se dispenser d'invoquer le nom de Charles-Quint : on savait que celui-ci lui avait délégué tous ses pouvoirs, et, en général, les soldats, qui l'adoraient, lui obéissaient comme ils eussent obéi à l'empereur lui-même.

— Votre ordre sera exécuté, Altesse, répondit le sergent.

Le duc reprit le chemin de son logis.

La tente d'Emmanuel n'était point, comme celle de l'empereur, un splendide pavillon divisé en quatre compartiments ; c'était la tente d'un soldat, coupée en deux par une simple toile.

Scianca-Ferro était assis à la porte.

—Reste où tu es, lui dit Emmanuel ; seulement, prends une arme quelconque.

— Pourquoi faire? demanda Scianca-Ferro.

— On va amener ici un homme qui a tenté d'assassiner l'empereur. Je compte l'interroger seul à seul. Regarde-le quand il va entrer, et, s'il manquait à la parole qu'il me donnera sans doute, en essayant de fuir, arrête-le, mais vivant, tu entends? il est important qu'il vive!

— Alors, dit Scianca-Ferro, je n'ai pas besoin d'armes, mes bras suffiront.

— Fais comme il te plaira ; te voilà prévenu.

— Sois tranquille, dit Scianca-Ferro.

Scianca-Ferro avait continué à tutoyer son frère de lait, ou plutôt celui-ci, fidèle aux traditions saintes de l'enfance, avait exigé que Scianca-Ferro continuât de le tutoyer.

Le prince entra dans sa tente, et trouva Leone ou plutôt Leona qui l'attendait.

Comme il rentrait seul, et comme le rideau de la

tente était retombé derrière lui, Leona vint à sa rencontre, les deux bras ouverts.

— Ami, dit-elle, te voici enfin ! Quelle scène terrible, mon Dieu, que celle à laquelle nous avons assisté !... Hélas ! tu avais bien raison en me disant qu'à mon émotion et à ma pâleur, on m'eût prise pour une femme.

— Que veux-tu, Leona? ce sont les scènes habituelles de la vie d'un soldat, et tu devrais y être accoutumée maintenant.

Puis, en souriant :

— Vois Scianca-Ferro, ajouta-t-il, et prends modèle sur lui.

— Comment dis-tu de ces paroles-là même en riant, Emmanuel? Scianca-Ferro est un homme; il t'aime autant qu'un homme peut aimer un autre homme, je le sais bien; mais, moi, Emmanuel, je t'aime comme je ne saurais dire que je t'aime, comme la chose sans laquelle on ne peut vivre! Je t'aime comme la fleur aime la rosée, comme l'oiseau aime les bois, comme l'aurore aime le soleil... Avec toi, je vis, j'existe, j'aime! Sans toi, je ne suis plus!

— Chère bien-aimée, dit Emmanuel, oui, je sais que tu es à la fois la grâce, le dévouement et l'amour; je sais que tu marches à côté de moi, mais que c'est réellement en moi que tu vis; c'est pour cela que je n'ai avec toi ni restriction, ni secrets.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'on va amener un homme ici ; parce que cet homme est un grand coupable que je vais interroger ; parce qu'il fera peut-être des révélations importantes, qui sait? compromettant les plus grands personnages. Passe de ce côté-ci de ma tente. Écoute si tu veux, peu m'importe ! ce que j'aurai entendu, je sais que je l'aurai entendu seul.

Leona haussa doucement les épaules.

— Excepté toi, dit-elle, que me fait le reste du monde ?

Et la jeune fille, envoyant de la main une caresse à son amant, disparut derrière le rideau.

Il était temps : les cinq minutes étaient écoulées, et, avec une ponctualité toute militaire, le sergent arrivait, conduisant son prisonnier.

Emmanuel le reçut assis, et à moitié perdu dans l'ombre. Du milieu de cette ombre, il put jeter un troisième regard plus profond et plus prolongé sur le meurtrier.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans. Sa taille était haute, et sa figure si distinguée, que son déguisement, comme nous l'avons dit, n'avait point empêché qu'Emmanuel Philibert ne le reconnût pour un gentilhomme.

— Laissez monsieur seul avec moi, dit le prince au sergent.

Le sergent ne savait qu'obéir, il sortit avec ses trois hommes.

Le prisonnier fixa son œil vif et perçant sur Emmanuel Philibert.

Celui-ci se leva et alla droit à lui.

— Monsieur, dit-il, ces gens-là ne savaient point à qui ils avaient affaire, et ils vous ont garrotté. Vous allez me donner votre parole d'honneur de gentilhomme de ne pas essayer de fuir, et je vais vous délier les mains.

— Je suis un paysan et non un gentilhomme, dit le meurtrier ; je ne puis, par conséquent, vous donner ma parole d'honneur de gentilhomme.

— Si vous êtes un paysan, cette parole d'honneur de gentilhomme ne vous oblige à rien. Donnez-la donc, puisque c'est le seul gage que j'exige de vous.

Le prisonnier ne répondit rien.

— Alors, dit Emmanuel, je vous délierai les mains sans parole d'honneur. Je ne crains pas de me trouver tête à tête avec un homme, cet homme n'eût-il pas d'honneur à engager !

Et le prince commença de délier les mains de l'inconnu.

Celui-ci fit un mouvement en arrière.

— Attendez, dit-il, foi de gentilhomme, je n'essayerai pas de fuir !

— Allons donc, dit Emmanuel Philibert en sou-

riant, que diable! on se connaît en chiens, en chevaux et en hommes.

Et il acheva de dénouer la corde.

— Là! vous voilà libre; maintenant, causons.

Le prisonnier regarda froidement ses mains meurtries, et les laissa retomber près de lui.

— Causons! répéta-t-il avec ironie; et de quoi?

— Mais, répondit Emmanuel Philibert, de la cause qui vous a porté à commettre ce crime.

— Je n'ai rien dit, reprit l'inconnu; donc je n'ai rien à dire.

— Vous n'avez rien dit à l'empereur, que vous avez voulu tuer, cela se conçoit; vous n'avez rien voulu dire aux soldats qui vous ont arrêté, je le comprends; mais à moi gentilhomme, qui vous traite, non pas en assassin vulgaire, mais en gentilhomme, à moi vous direz tout.

— A quoi bon?

— A quoi bon? Je vais vous le dire, monsieur: à ce que je ne vous regarde pas comme un homme payé par quelque lâche qui a mis votre bras au bout du sien, n'osant pas frapper lui-même. A quoi bon? A ce que vous ne soyez pas pendu comme un larron et un assassin de coin de bois, mais décapité comme un noble et comme un seigneur.

— On m'a menacé de la torture pour me faire parler, dit le prisonnier, qu'on me la donne!

— La torture serait une cruauté inutile : vous la subiriez et ne parleriez pas ; vous seriez mutilé et vous ne seriez pas vaincu ; vous garderiez votre secret, et laisseriez la honte à vos tourmenteurs ; non, ce n'est point cela que je veux : je veux une confidence, je veux la vérité ; je veux que vous me disiez, à moi gentilhomme, général et prince, ce que vous diriez à un prêtre, et, si vous me jugez indigne de vous entendre, c'est que vous n'êtes pas digne de me parler, c'est que vous êtes un de ces misérables avec lesquels je ne voulais pas vous confondre, c'est que vous avez agi sous l'influence de quelque basse passion que vous n'osez point avouer, c'est que...

Le prisonnier se redressa, et, l'interrompant :

— Je me nomme Odoardo Maraviglia, monsieur ! Rappelez vos souvenirs, et cessez de m'insulter.

A ce nom d'Odoardo Maraviglia, Emmanuel crut entendre comme un cri mal étouffé dans l'autre compartiment de la tente ; mais ce dont il ne put douter, ce fut du mouvement imprimé à la toile qui en formait la séparation.

De son côté, Emmanuel avait senti vibrer profondément ce nom dans ses souvenirs.

En effet, ce nom avait servi de prétexte à la guerre qui l'avait dépouillé de ses États.

— Odoardo Maraviglia ! dit-il. Seriez-vous le fils

de l'ambasseur de France à Milan, de Francesco Maraviglia ?

— Je suis son fils.

Emmanuel fixa sa pensée vers les lointains de sa jeunesse. Ce nom y était inscrit, mais il n'éclaircissait en rien la situation présente.

— Votre nom, dit Emmanuel, est bien le nom d'un gentilhomme, mais il ne me rappelle aucun souvenir qui se lie au crime dont vous êtes accusé.

Odoardo sourit dédaigneusement.

— Demandez au très-auguste empereur, dit-il, s'il existe dans ses souvenirs la même obscurité que dans les vôtres.

— Excusez-moi, monsieur, dit Emmanuel; à l'époque où le comte Francesco Maraviglia disparut, j'étais encore un enfant, j'avais huit ans à peine; il n'est donc pas étonnant que j'ignore les détails d'une disparition qui, ainsi que je crois me le rappeler, est restée un mystère pour tout le monde.

— Eh bien ! monseigneur, ce mystère, je vais l'éclaircir, moi... Vous savez quel misérable prince c'était que ce dernier Sforza, flottant incessamment entre François Ier et Charles-Quint, selon que le génie de la victoire favorisait l'un ou l'autre. Mon père Francesco Maraviglia était envoyé extraordinaire du roi François Ier près de lui. C'était pendant l'année 1534. L'empereur était

occupé en Afrique ; le duc de Saxe allié de François Ier, venait de faire sa paix avec le roi des Romains ; Clément VII, autre allié de la France, venait d'excommunier Henri VIII, roi d'Angleterre ; tout tournait donc au détriment de l'empereur en Italie. Le Sforza tourna comme tout le monde, abandonna Charles-Quint, auquel il avait encore quatre cent mille ducats à payer, et remit toute sa fortune politique aux mains de l'envoyé extraordinaire du roi François Ier. C'était un grand triomphe : Francesco Maraviglia eut l'imprudence de s'en vanter. Les paroles qu'il avait dites traversèrent les mers, et allèrent devant Tunis faire tressaillir Charles-Quint. — Hélas ! la fortune est changeante ! Deux mois après, Clément VII, qui était la force des Français en Italie, vint à mourir ; Tunis fut prise par Charles-Quint, et l'empereur, avec son armée victorieuse, aborda en Italie. Il fallait une victime expiatoire ; Francesco Maraviglia fut marqué du destin pour être cette victime. A la suite d'une querelle avec des gens de bas étage, deux Milanais furent tués par les domestiques du comte Maraviglia. Le duc n'attendait qu'un prétexte pour acquitter la parole engagée à l'auguste empereur ; l'homme qui, depuis un an, était plus maître à Milan que le duc lui-même fut arrêté comme un malfaiteur vulgaire, et conduit à la citadelle. Ma mère était là ; elle avait

près d'elle ma sœur, enfant de quatre ans. Moi, j'étais à Paris, au Louvre : je faisais partie des pages de François Ier. On arracha le comte des bras de ma mère; on l'entraîna sans dire à la pauvre femme ni ce qu'on voulait à son mari, ni où on le conduisait. Huit jours se passèrent, pendant lesquels, malgré toutes les démarches qu'elle fit, la comtesse ne put rien découvrir sur le sort de son époux. Maraviglia était immensément riche, on le savait : sa femme pouvait acheter sa liberté au poids de l'or. Une nuit, un homme vint frapper à la porte du palais de ma mère; on alla ouvrir à cet homme; il demandait à parler sans témoins à la comtesse. Tout était important dans la circonstance où l'on se trouvait. Par ses amis, par les Français, ma mère avait fait répandre dans la ville qu'elle donnerait cinq cents ducats à la personne qui lui dirait d'une façon certaine où était son mari. Probablement, cet homme qui demandait à lui parler sans témoin, venait lui apporter des nouvelles du comte, et, craignant d'être trahi, voulait, par le tête à tête, s'assurer le secret

Elle ne se trompait pas : cet homme était un des geôliers de la forteresse de Milan, où mon père avait été conduit; non-seulement il venait dire où était mon père, mais encore il apportait une lettre de lui. En reconnaissant l'écriture de son

mari, ma mère compta les cinq cents ducats à cet homme.

La lettre de mon père annonçait son arrestation, sa mise au secret, mais, du reste, n'exprimait pas de trop vives inquiétudes. Ma mère répondit à son mari de disposer d'elle; sa vie et sa fortune étaient à lui. Cinq autres jours se passèrent. Au milieu de la nuit, le même homme vint frapper au palais; on lui ouvrit; son signalement était donné, il fut à l'instant même introduit près de la comtesse. La situation du prisonnier s'était aggravée : il avait été transporté dans un autre cachot, et mis au secret le plus absolu.

Sa vie, disait le geòlier, était en péril.

Cet homme voulait-il tirer de la comtesse quelque grosse somme, ou disait-il la vérité? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses pouvait être juste. La crainte l'emporta dans le cœur de ma mère. D'ailleurs, elle interrogea le geôlier, et les réponses de celui-ci, tout en portant le caractère de la cupidité, avaient aussi l'accent de la franchise.

Elle lui donna la même somme que la première fois, et lui dit de rêver, à tout hasard, aux moyens de faire fuir le comte. Le projet d'évasion arrêté, le geôlier recevrait cinq mille ducats comptant, et, une fois le comte hors de péril, vingt mille autres ducats lui seraient comptés.

C'était une fortune! — Le geòlier quitta la

comtesse en promettant de songer à ce qu'il venait d'entendre. De son côté, la comtesse s'enquit de la situation ; elle avait des amis près du duc; elle sut par eux que cette situation était plus mauvaise encore que ne l'avait dit le geôlier. Il s'agissait de faire le procès au comte comme espion. Elle attendit impatiemment la visite du geôlier ; elle ne savait pas même son nom, et, l'eût-elle su, n'était-ce pas perdre cet homme et se perdre elle-même que de demander un geôlier de la part de la comtesse Maraviglia? Cependant, une chose la rassurait un peu : c'était le procès dont il était question. De quoi pouvait-on accuser mon père? De la mort de ces deux Milanais? C'était une affaire entre domestiques et paysans, dans laquelle un gentilhomme, un ambassadeur n'avait rien à faire. Seulement, quelques voix disaient tout bas qu'il n'y aurait point de procès, et ces voix étaient les plus sinistres de toutes, car elles laissaient à entendre que le comte n'en serait pas moins condamné. Enfin, une nuit, ma mère tressaillit au bruit du marteau de la porte : elle commençait à reconnaître la manière de frapper de son nocturne visiteur ; elle l'attendit sur le seuil de sa chambre à coucher. Il l'aborda avec plus de mystère encore que d'habitude ; il avait trouvé un moyen de fuite, et venait le proposer à la comtesse. Voici quel était ce moyen de fuite.

Le cachot du prisonnier était séparé du logement du geôlier par un seul cabanon, donnant, au moyen d'une porte de fer dont le haut était grillé, dans le cachot du comte. Le geôlier avait la clef de ce second cachot comme celle du premier. Il proposait de percer le mur de sa chambre, derrière le lit, à un endroit qui pût rester caché à tous les yeux. Par cette ouverture, on entrerait dans le cabanon vide; du cabanon vide, on entrerait dans le cachot où était le comte. Les fers du comte détachés, celui-ci passerait de son cachot dans le cabanon voisin, et, de ce cabanon, dans la chambre du geôlier.

Là, il trouverait une échelle de corde, à l'aide de laquelle il descendrait dans les fossés, à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire de la muraille; une voiture attendrait le comte à cent pas des fossés, et l'emporterait hors des États du duc de toute la vitesse de deux chevaux.—Le projet était bon, la comtesse l'accepta; seulement, craignant qu'on ne la trompât au sujet du comte, et qu'on ne lui dît qu'il était sauvé quand il resterait captif, elle exigea d'être présente à cette fuite. Le geôlier objecta la difficulté de l'introduire dans la forteresse; mais, d'un seul mot, la comtesse leva cette difficulté. Elle avait obtenu pour elle et sa fille une permission de voir son mari, dont elle n'avait point usé encore: cette permission était

donc valable. Le jour arrêté pour la fuite du comte, elle entrerait dans la forteresse à la nuit tombante; elle verrait le comte; puis, en le quittant, au lieu de sortir de la forteresse, elle profiterait de l'obscurité pour entrer chez le geôlier. Là, elle attendrait le moment de l'évasion du prisonnier. Le geôlier, partant avec le comte, recevrait de celui-ci même le reste de la somme convenue. La voiture qui attendrait devait contenir cent mille ducats.

Le geôlier était de bonne foi dans ses offres ; il accepta. La fuite fut arrêtée pour la nuit du surlendemain. Avant de quitter la comtesse, le geôlier reçut ses cinq mille ducats, et indiqua l'endroit où devait stationner la voiture ; — la garde de cette voiture, la comtesse la confiait à un de ses serviteurs, homme d'une fidélité éprouvée.

Mais, pardon, monseigneur , dit en s'interrompant Odoardo ; j'oublie que je parle à un etranger, et que tous ces détails, pleins de vie et d'émotion pour moi, sont indifférents à celui qui m'écoute.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Emmanuel : je désire, au contraire, que vous fassiez appel à votre mémoire, afin que je puisse participer moi-même à tous vos souvenirs..... J'écoute.

Odoardo continua.

— Les deux jours s'écoulèrent dans les angoisses

qui précèdent d'habitude l'exécution d'un pareil projet. Au reste, une chose tranquillisait un peu la comtesse : c'était l'intérêt même qu'avait le geôlier à ce que cette fuite réussît ; cent ans de fidélité ne donnaient pas à cet homme ce que lui rapportait un quart d'heure de trahison. Dix fois, la comtesse se demanda pourquoi elle avait tant tardé en fixant cette fuite à quarante-huit heures, au lieu de la fixer à vingt-quatre. Il lui semblait que ces vingt-quatre dernières heures ne s'écouleraient jamais, ou amèneraient, pendant leur durée, quelque catastrophe qui ferait échouer le plan, si bien conçu et si ingénieux qu'il fût... Le temps s'écoula mesuré par la main de l'Éternité. Les heures sonnèrent avec leur impassibilité ordinaire. Enfin arriva celle de se rendre à la prison. En présence de la comtesse, la voiture fut chargée de tous les objets nécessaires à la fuite du comte, pour qu'il ne fût pas obligé de s'arrêter en route; deux chevaux avaient été conduits au delà de Pavie, de manière à ce qu'il pût faire une trentaine de lieues sans éprouver de retard. A onze heures, la voiture serait attelee; à minuit, elle attendrait à l'endroit convenu.

Une fois hors de danger, le fugitif préviendrait la comtesse, et celle-ci irait le rejoindre partout où il serait. L'heure sonna. En face de l'exécution, la comtesse trouvait alors qu'elle était

venue bien vite! Elle prit sa petite fille par la main, et s'achemina vers la prison. Pendant le trajet, une crainte l'agita : c'est que, comme le laissez-passer avait déjà plus de huit jours de date, on ne refusât de la laisser communiquer avec son mari.

La comtesse se trompait : elle fut sans difficulté aucune introduite près du prisonnier. On ne lui avait rien dit de trop, et, à la façon dont un homme de la condition du comte était traité, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui l'attendait. L'ambassadeur du roi de France avait une chaîne au pied comme un vil forçat! L'entrevue eût été bien douloureuse, si la fuite n'eût pas été imminente et certaine. Pendant cette entrevue, tout ce qui n'était point encore arrêté, le fut définitivement.

Le comte était résolu à tout; il savait qu'il n'avait point de quartier à attendre : l'empereur avait positivement demandé sa mort...

Emmanuel Philibert fit un mouvement.

—Vous êtes sûr de ce que vous dites-là, monsieur? demanda-t-il avec sévérité. C'est une grave accusation, savez-vous, que celle que vous portez contre un aussi grand prince que l'empereur Charles-Quint!

— Votre Altesse ordonne-t-elle que je m'arrête, ou permet-elle que je poursuive?

— Poursuivez ! Mais pourquoi ne pas répondre d'abord à ma question ?

— Parce que la suite de mon récit rendra, à ce que je présume, cette réponse inutile.

— Continuez donc, monsieur, dit Emmanuel Philibert.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de Schaerbeek, 12

COLLECTION HETZEL

LE PAGE

DU

DUC DE SAVOYE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION





LEIPZIG

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1860

LE PAGE
DU DUC DE SAVOIE.

XII.

Ce qui se passait dans un cachot de la forteresse de Milan pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1554.

—A neuf heures moins quelques minutes, reprit Odoardo, le geôlier vint prévenir la comtesse qu'il était temps de se retirer. On allait changer les sentinelles, et il était bon que la sentinelle qui l'avait vue entrer la vît sortir. La séparation fut cruelle, et, cependant, on devait, dans trois heures, se revoir encore, et bientôt être réunis pour ne plus se quitter. L'enfant jetait des cris douloureux, et ne voulait pas abandonner son père; la

comtesse l'emporta presque de force. On repassa devant la sentinelle, et le geôlier, la femme et l'enfant s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus obscures de la cour. De l'endroit où ils étaient, avec des précautions infinies, ils parvinrent à gagner, sans être vus, la maison du geôlier. Une fois là, on enferma la comtesse, et sa fille dans un cabinet, en leur enjoignant de ne pas prononcer une seule parole, de ne pas faire un seul mouvement, quelque inspecteur pouvant, d'un moment à l'autre, entrer chez le geôlier. La comtesse et l'enfant se tinrent immobiles et muettes : un mouvement hasardé, une parole dite à demi-voix, il n'en fallait pas davantage pour ôter la vie à un mari et à un père.

Les trois heures qui la séparaient encore de minuit parurent aussi longues à la comtesse que lui avaient paru les quarante-huit heures qui venaient de s'écouler. Enfin, le geôlier rouvrit la porte.

« — Venez ! » dit-il si bas, que la comtesse et sa fille devinèrent, au souffle qui passait, non pas ce que cet homme disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire.

La mère n'avait pas voulu quitter son enfant, pour que son père, en fuyant, pût lui donner un dernier baiser. D'ailleurs, il y a des moments où pour un empire on ne se séparerait pas de ce que l'on aime.

Savait-elle ce qui allait arriver, cette pauvre mère qui disputait la vie de son mari aux bourreaux? ne pouvait-elle pas, elle aussi, être forcée de fuir, soit avec le comte, soit de son côté? et, si elle devait fuir, était-il possible qu'elle partît sans son enfant?

Le geôlier tira le lit : une ouverture de deux pieds et demi de hauteur et de deux pieds de largeur était pratiquée derrière.

C'était plus qu'il n'en fallait pour faire évader, les uns après les autres, tous les prisonniers de la forteresse. — Précédées par le geôlier, la mère et l'enfant entrèrent dans le premier cachot. Après leur passage, la femme du geôlier repoussa contre la muraille le lit, où dormait un petit garçon de quatre ans. Le geôlier, comme je l'ai dit, avait la clef de ce premier cachot; il en ouvrit la porte, dont il avait eu soin de graisser la serrure et les gonds, et l'on se trouva dans le cachot du comte. Celui-ci, une heure auparavant, avait reçu une lime pour scier sa chaîne; mais, inhabile à ce travail, craignant, d'ailleurs, d'être entendu par la sentinelle qui se promenait dans le corridor, il était à peine à la moitié de son travail. Le geôlier prit la lime à son tour, et, tandis que le comte serrait sa femme et son enfant entre ses bras, il se mit à limer la chaîne. Tout à coup, il releva la tête, et resta un genou en terre, le corps

appuyé sur la main qui tenait la lime, l'autre main étendue dans la direction de la porte, et écoutant. Le comte voulut l'interroger.

« — Silence, » dit-il, « il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans la forteresse !

» — Oh mon Dieu ! » murmura la comtesse effrayée.

« — Silence ! » répéta le geôlier.

Tout le monde se tut : les respirations suspendues semblaient arrêtées pour toujours. Les quatre personnages simulaient un groupe de bronze, représentant toutes les nuances de la crainte, depuis l'étonnement jusqu'à la terreur. On entendait un bruit lent et prolongé qui allait s'approchant ; c'était celui de plusieurs personnes en marche ; à la façon mesurée dont retombaient les pas, on comprenait que, parmi ces personnes, il y avait un certain nombre de soldats.

« — Venez ! » dit le geôlier en prenant à bras le corps la comtesse et sa fille, et en les entraînant avec lui, « venez ! C'est, sans doute, quelque visite de nuit, quelque ronde du gouverneur ; mais, en tout cas, vous ne devez pas être vues. Les visiteurs sortis du cachot de monsieur le comte, — si toutefois ils entrent dans son cachot, — nous reprendrons la besogne où nous l'avons laissée. »

La comtesse et sa fille n'opposèrent qu'une faible résistance ; d'ailleurs, le prisonnier lui-

même les poussait vers la porte. Elles franchirent cette porte, suivies du geôlier, qui la referma derrière elles. Comme je l'ai dit à Votre Altesse, il y avait à ce second cachot une ouverture grillée qui donnait sur le premier, et par laquelle, grâce à l'obscurité et au rapprochement des barreaux, on pouvait tout voir sans être vu.

La comtesse tenait sa fille entre ses bras. La mère et l'enfant, respirant à peine, collèrent leur visage aux barreaux pour voir ce qui allait se passer.

L'espérance qu'un instant on avait eue, que les nouveaux arrivants n'avaient point affaire au comte, venait de s'évanouir. Le cortége s'était arrêté à la porte du cachot, et l'on entendait la clef grincer dans la serrure. La porte s'ouvrit. Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, la comtesse fut sur le point de jeter un cri de terreur ; mais on eût dit que le geôlier devinait ce cri.

« — Pas un mot, madame ! pas une syllabe ! pas un geste, quoi qu'il arrive ! ou... »

Il chercha quelle menace il pouvait faire à la comtesse pour lui imposer silence, et, tirant de sa poitrine une lame étroite et aiguë :

« — Ou je poignarde votre enfant ! » dit-il.

« — Malheureux !... » balbutia la comtesse.

« — Oh ! » répondit le geôlier, « chacun est ici pour sa vie, et celle d'un pauvre geôlier, aux yeux de

ce pauvre geôlier, vaut celle d'une noble comtesse! »

La comtesse mit une main sur la bouche de sa fille, afin que l'enfant se tût. Quant à elle, après la menace du geôlier, elle était bien sûre de ne pas laisser échapper un souffle!

Voici ce que la comtesse avait vu de l'autre côté de la porte, et ce qui lui avait arraché ce cri étouffé par la menace du geôlier.

D'abord, deux hommes vêtus de noir, et tenant chacun une torche à la main; derrière eux, un homme portant un parchemin déroulé, au bas duquel pendait un grand sceau de cire rouge; derrière cet homme, un autre homme masqué, enveloppé dans un manteau brun; derrière l'homme masqué, un prêtre... Ils entrèrent un à un dans le cachot, sans que la comtesse trahît son émotion par un mot ou par un geste, et, cependant, au fur et à mesure qu'ils entraient, la pauvre femme voyait se dessiner dans la pénombre du corridor un groupe bien autrement sinistre! — En face de la porte était un homme vêtu mi-parti de noir et de rouge, les deux mains appuyées sur la poignée d'une longue et large épée droite et sans fourreau; derrière lui, six frères de la Miséricorde, vêtus de cagoules noires avec des ouvertures aux yeux seulement, portaient une bière sur leurs épaules; enfin, au-dessus de tout cela, on voyait luire le bout des mousquets d'une dizaine de soldats rau-

gés le long du mur. Les deux hommes tenant des torches, l'homme tenant un parchemin, l'homme masqué et le prêtre entrèrent, comme je l'ai dit, dans le cachot ; puis la porte se referma, laissant en dehors le bourreau, les frères de la Miséricorde et les soldats.

Le comte était debout, appuyé au mur sombre de la prison, sur lequel se détachait sa tête pâle. Son œil cherchait, derrière les barreaux de la porte, à croiser un regard avec les yeux effarés qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait collés à ces barreaux. L'apparition, si inattendue et si muette qu'elle fût, ne lui laissait pas de doute sur le sort qui lui était destiné. D'ailleurs, eût-il eu le bonheur de douter, ce doute n'eût pas été de longue durée.

Les deux hommes portant des torches se placèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; l'homme masqué et le prêtre restèrent près de la porte ; l'homme tenant un parchemin s'avança.

« — Comte, » demanda-t-il, « croyez-vous être bien avec Dieu ?

» — Aussi bien qu'on peut l'être, » répondit le comte d'une voix calme, « quand on n'a rien à se reprocher...

» — Tant mieux ! » reprit l'homme au parchemin, « car vous êtes condamné, et je viens vous lire votre sentence de mort.

» — Prononcée par quel tribunal? » demanda le comte avec ironie.

« — Par la toute-puissante justice du duc.

» — Sur quelle accusation?

» — Sur celle du très-auguste empereur Charles-Quint.

» — C'est bien... je suis prêt à entendre la sentence.

» — A genoux, comte! c'est à genoux qu'il convient qu'un homme près de mourir entende l'arrêt qui le condamne.

» — Quand il est coupable, oui, mais non pas quand il est innocent.

» — Comte, vous n'êtes pas en dehors de la loi commune : à genoux! ou nous serons contraints d'employer la force.

» — Essayez! » dit le comte.

« — Laissez-le debout, » dit l'homme masqué; « qu'il se signe seulement, afin de se mettre sous la protection du Seigneur! »

Le comte tressaillit au son de cette voix.

« — Duc Sforza, » dit-il en se tournant vers l'homme masqué, « je te remercie.

» — Oh! mais, si c'est le duc, » murmura la comtesse, « on pourrait peut-être obtenir qu'il fasse grâce.

» — Silence, madame, si vous tenez à la vie de votre enfant! » dit tout bas le geôlier.

La comtesse poussa un gémissement qui fut entendu du comte, et le fit tressaillir. Il hasarda un geste de la main qui voulait dire « Courage! » puis, comme l'y avait invité l'homme masqué :

« — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » dit-il tout haut en signant.

« — *Amen!* » murmurèrent les assistants.

Alors, l'homme au parchemin commença de lire la sentence. Elle était rendue au nom du duc Francesco-Maria Sforza, à la requête de l'empereur Charles-Quint, et elle condamnait Francesco Maraviglia, agent du roi de France, à être exécuté la nuit dans un cachot, comme *traître, espion et divulgateur de secrets d'État.*

Un second gémissement parvint à l'oreille du comte, gémissement si faible, que lui seul pouvait, non pas le percevoir, mais le deviner.

Il tourna son regard du côté d'où venait ce souffle douloureux.

«—Tout inique qu'est la sentence du duc, je la reçois, » dit-il, « sans trouble et sans colère; cependant, comme l'homme qui ne peut plus défendre sa vie doit encore défendre son honneur, j'appelle de la sentence du duc.

» — Et à qui? » demanda l'homme masqué.

« — A mon maître et à mon roi François Ier d'abord, et, ensuite, à l'avenir et à Dieu! à Dieu,

dont relèvent tous les hommes, et particulièrement les princes, les rois et les empereurs.

» — C'est le seul tribunal auquel tu te recommandes? » dit l'homme masqué.

« — Oui, répondit le comte, et je t'assigne à comparaître devant ce tribunal, duc Francesco Maria Sforza !

» — Et quand cela ? » reprit l'homme masqué.

«—Dans le même terme que Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, assigna son juge, c'est-à-dire dans un an et un jour. Nous sommes aujourd'hui au 15 novembre 1534 ; ainsi au 16 novembre 1535, duc Francesco-Maria Sforza, tu m'entends? »

Et il étendit la main vers l'homme masqué en signe à la fois d'assignation et de menace. Sans le le masque qui couvrait son visage, on eût vu certainement la pâleur du duc, car c'était lui, à n'en pas douter, qui assistait ainsi à l'agonie de sa victime. Un instant, ce fut le condamné qui triompha et le juge qui trembla devant lui.

« — C'est bien, « dit le duc, » tu as un quart d'heure, à passer avec ce saint homme avant de subir ton jugement. »

Et il montra le prêtre.

«—Tâche d'avoir fini dans un quart-d'heure, car il ne t'est pas accordé une minute de plus. »

Puis, se tournant vers l'homme de Dieu :

« — Mon père, » dit-il, « faites votre devoir. »

Et il sortit, emmenant les deux porteurs de torches et l'homme au parchemin.

Mais, derrière lui, il laissa la porte toute grande ouverte, afin que sa vue et celle des soldats pussent plonger dans l'intérieur du cachot et suivre chaque mouvement du condamné, dont il s'était éloigné, par respect pour la confession, de manière à être hors de la portée de la voix.

Un nouveau soupir passa à travers les barreaux, et alla effleurer le cœur palpitant du condamné. La comtesse avait espéré que la porte se refermerait sur lui et le prêtre, et, qui sait? peut-être alors, à force de supplications et de larmes, en voyant à ses genoux une femme priant pour son mari, une enfant priant pour son père, peut-être l'homme de Dieu eût-il consenti à détourner la tête, et à laisser fuir le comte.

C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa...

Emmanuel Philibert tressaillit. Parfois, il oubliait que ce récit lui était fait par un fils qui lui racontait les derniers moments de son père. Il lui semblait seulement lire quelques pages d'une légende terrible.

Puis, tout à coup, un mot le rappelait à la réalité, et lui faisait comprendre que le récit ne sortait pas de la plume d'un froid historien, mais

qu'il tombait de la bouche d'un fils, chronique vivante de l'agonie de son père.

— C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa! reprit Odoardo, arrêté un moment dans son récit par le mouvement qu'il avait vu faire à Emmanuel. Car, continua-t-il, de l'autre côté de la porte, éclairé par les deux torches et par la lueur des lampes fumeuses du corridor, demeurait le spectacle funèbre, terrible comme une vision, mortel comme la réalité. Le prêtre seul était resté près du comte, je vous l'ai dit. Le comte, sans s'inquiéter de quelle part le dernier consolateur lui était envoyé, s'agenouilla devant lui. Alors commença la confession ; confession étrange, dans laquelle celui qui allait mourir ne semblait pas songer à lui-même, et ne se préoccupait que des autres; où les paroles qui paraissaient dites au prêtre étaient, en réalité, adressées à la femme et à l'enfant, et ne montaient à Dieu qu'après avoir passé par le cœur d'une mère et de sa fille! Ma sœur seule, si elle vit encore, pourrait dire les larmes avec lesquelles cette confession fut reçue; car, moi, je n'étais pas là! car, moi, joyeux enfant, ignorant ce qui se passait à trois cents lieues de moi, je jouais, je riais, je chantais peut-être en ce moment même où mon père, au seuil de la mort, parlait de son fils absent à ma mère et à ma sœur en larmes !

Oppressé par ce souvenir, Odoardo s'interrompit un instant ; puis il reprit en étouffant un soupir.

— Le quart d'heure fut bientôt passé. L'homme masqué suivait, une montre à la main, les progrès de la confession, sur le visage du prêtre et du patient ; puis, quand les quinze minutes furent écoulées :

« — Comte, » dit-il, « le temps qu'il t'a été donné de demeurer parmi les vivants est expiré. Le prêtre a fini sa besogne : c'est au bourreau de faire la sienne. »

Le prêtre donna l'absolution au comte, et se leva. Puis, en lui montrant le crucifix, il recula vers la porte, tandis que, du même pas que reculait le prêtre, s'avançait le bourreau. Le comte était resté à genoux.

« — As-tu quelque recommandation suprême à adresser au duc Sforza ou à l'empereur Charles-Quint? » demanda l'homme masqué.

« — Je n'ai de recommandation à adresser qu'à Dieu, » répondit le comte.

« — Alors, tu es prêt? » demanda le même homme.

« — Tu le vois, puisque je suis à genoux. »

En effet, le comte était à genoux, le visage tourné vers les barreaux de cette porte sombre à travers lesquels le regardaient sa femme et son enfant. Sa bouche, qui semblait continuer de

prier, leur envoyait des paroles d'amour ; ce qui était encore une dernière prière.

« — Si vous ne voulez pas que ma main vous souille, comte, » dit une voix derrière le patient, « rabattez vous-même le col de votre chemise. Vous êtes gentilhomme, et je n'ai le droit de vous toucher qu'avec le tranchant de mon épée. »

Le comte, sans répondre, rabattit sa chemise jusque sur ses épaules, et resta le col découvert.

« — Recommandez-vous à Dieu ! » dit le bourreau.

« — Seigneur bon et miséricordieux, » dit le comte, « Seigneur tout-puissant, je remets mon âme entre tes mains ! »

Il avait à peine achevé le dernier mot, que l'épée de l'exécuteur flamboya et siffla dans les ténèbres, pareille à un éclair, et que la tête du patient, détachée de ses épaules, alla, comme par un dernier élan d'amour, frapper en roulant le bas de la porte grillée.

Un cri sourd se fit entendre en même temps que le bruit d'un corps qui tombait à la renverse.

Mais, ce cri, les assistants crurent que c'était le dernier râle du patient; le bruit de ce corps, ils pensèrent que c'était celui que faisait le cadavre en se couchant sur la dalle du cachot...

Pardon, monseigneur, dit Odoardo en s'interrompant ; mais, si vous voulez savoir le reste,

il faudrait me faire donner un verre d'eau, car je me sens défaillir...

Et, en effet, Emmanuel Philibert, voyant pâlir et chanceler celui qui venait de lui raconter cette terrible histoire, s'élança pour le soutenir, le fit asseoir sur une pile de coussins, et lui présenta lui-même le verre d'eau qu'il demandait.

La sueur coulait sur le front du prince, et, soldat habitué aux champs de bataille, il semblait aussi près de s'évanouir que le malheureux auquel il portait secours.

Au bout de cinq minutes, Odoardo revint à lui.

— Voulez-vous en savoir davantage, monseigneur? demanda-t-il.

— Je veux savoir tout, monsieur, dit Emmanuel; de pareils récits sont de grands enseignements pour les princes qui doivent régner un jour.

— Soit, dit le jeune homme; d'ailleurs, le plus terrible est passé.

Il sécha du creux de sa main son front couvert de sueur, et peut-être aussi en même temps ses yeux mouillés de larmes, et continua :

— Lorsque ma mère reprit ses sens, tout avait disparu comme une vision, et elle eût pu croire qu'elle avait fait un mauvais rêve, si elle ne se fût pas retrouvée couchée sur le lit du concierge. De si terribles recommandations avaient été faites

par elle à ma sœur de ne pas pleurer, de peur que ses sanglots ne fussent entendus, que, quoique la pauvre enfant crût avoir perdu tout à la fois son père et sa mère, elle regardait celle-ci avec de grands yeux effarés d'où coulaient des larmes; mais ces larmes continuaient de couler des yeux de l'enfant aussi silencieuses pour la mère qu'elles l'avaient été pour le père. Le geôlier n'était plus là; il ne restait que sa femme : elle eut pitié de la comtesse, elle lui fit mettre un de ses vêtements; elle habilla ma sœur d'un des habits de son fils, et, au point du jour, elle sortit avec elles, et les conduisit jusque sur la route de Novare; puis, là, elle donna deux ducats à la comtesse, et la recommanda à Dieu.

Ma pauvre mère semblait poursuivie par une vision terrible.

Elle ne songea ni à rentrer au palais pour prendre de l'argent, ni à s'informer de la voiture qui devait emmener le comte: elle était folle de terreur. Son seul souci était de fuir, de traverser la frontière, de quitter les terres du duc Sforza. Elle disparut avec son enfant du côté de Novare, et l'on n'entendit plus parler d'elle... Qu'est devenue ma mère? qu'est devenue ma sœur? Je n'en sais rien! — La nouvelle de la mort de mon père m'arriva à Paris. Ce fut le roi lui-même qui me l'apprit, en m'annonçant que sa protection ne

me manquerait pas, et qu'une guerre allait venger l'assassinat du comte.

Je demandai au roi la permission de l'accompagner. La fortune commença par favoriser les armes de la France : nous traversâmes les États du duc votre père, dont le roi s'empara ; puis nous arrivâmes à Milan.

Le duc Sforza s'était réfugié à Rome, près du pape Paul III.

On fit des recherches sur le meurtre de mon père ; mais il fut impossible de retrouver aucun de ceux qui avaient assisté à ce meurtre, ou qui y avaient participé. Trois jours après l'exécution, le bourreau était mort subitement. On ignorait le nom de l'huissier qui avait lu la sentence. Le prêtre qui avait reçu la confession du condamné était inconnu. Le geôlier, sa femme et son fils avaient pris la fuite.

Ainsi, malgré mes recherches, je ne pus pas même découvrir où reposait le corps de mon père.—Vingt ans s'étaient écoulés depuis ces recherches inutiles, lorsque je reçus une lettre datée d'Avignon.

Un homme qui se contentait de signer avec une initiale m'invitait à me rendre immédiatement à Avignon, si je voulais avoir des révélations sûres et entières touchant la mort de mon père, le comte Francesco Maraviglia. Il me donnait le

nom et l'adresse d'un prêtre qui avait mission de me conduire près de lui, si je me rendais à cette invitation.

Ce que m'offrait cette lettre, c'était le désir de toute ma vie : je partis à l'instant même ; j'allai droit chez le prêtre ; le prêtre était prévenu. Il me conduisit chez l'homme qui m'avait écrit. C'était le geôlier de la forteresse de Milan. Voyant mon père mort, et sachant l'endroit où attendait la voiture avec les cent mille ducats, le mauvais esprit l'avait tenté. Il avait déposé ma mère sur le lit en la recommandant à sa femme ; puis il était descendu au moyen de l'échelle de cordes ; il avait été rejoindre le cocher, qui attendait sur son siége, s'était glissé jusqu'auprès de lui, disant qu'il venait au nom de mon père, l'avait poignardé, et, après l'avoir jeté dans un fossé, avait continué son chemin en emmenant la voiture.

Une fois à la frontière, il avait pris la poste, avait gagné Avignon, avait vendu la voiture, et, comme personne n'avait jamais rien réclamé de ce qu'elle contenait, il s'était approprié les cent mille ducats, et avait écrit à sa femme et à son fils de venir le rejoindre.

Mais la main de Dieu était sur cet homme. Sa femme mourut d'abord ; puis, après dix ans de langueur, le fils alla rejoindre la mère ; enfin, il sentit que son tour allait bientôt venir d'aller ren-

dre à Dieu compte de ce qu'il avait fait pendant son passage sur cette terre. C'était à cet appel d'en haut qu'il s'était repenti et avait songé à moi. Vous comprenez dès lors dans quel but il voulait me voir.

C'était pour me tout raconter, pour me demander mon pardon, non pas de la mort de mon père, car il n'était pour rien dans cette mort, mais de l'assassinat du cocher, mais du vol des cent mille ducats. Quant à l'homme assassiné, il n'y avait point de remède au crime : l'homme était mort.

Mais, quant aux cent mille ducats, il en avait, à Villeneuve lès-Avignon, acheté un chateau et une terre magnifique du revenu de laquelle il vivait.

Je commençai par me faire raconter tous les détails de la mort de mon père, non pas une fois, mais dix fois. Au reste, cette nuit lui avait paru si terrible à lui-même, qu'aucun incident ne lui était échappé, et qu'il se rappelait les moindres détails de ce funeste événement, comme s'il se fût passé la veille. Malheureusement, de ma mère et de ma sœur il ne savait rien, que ce que lui en avait dit sa femme, qui les avait perdues de vue toutes deux sur la route de Novare. Elles seront mortes de fatigue ou de faim !

J'étais riche et n'avais point besoin de cette augmentation de fortune; mais un jour pouvait

arriver où reparaîtrait soit ma mère, soit ma sœur. Ne voulant pas déshonorer cet homme par un aveu public de son crime, je lui fis faire une donation de ce château et de cette terre à la comtesse Maraviglia et à sa fille; puis, autant qu'il était en moi, et dans la mesure des pouvoirs que j'avais reçus du Seigneur, je lui pardonnai.

Mais là se borna ma miséricorde. Francesco-Maria Sforza était mort en 1535, un an et un jour après l'assignation qui lui avait été donnée par mon père de comparaître au tribunal de Dieu. Il n'y avait donc pas à s'occuper de celui-là; celui-là était puni de sa faiblesse, sinon de son crime.

Mais restait l'empereur Charles-Quint, l'empereur au faîte du pouvoir, au sommet de la gloire, au comble des prospérités! C'était celui-là qui était demeuré impuni; ce fut celui-là que je résolus de frapper.

Vous me direz que les hommes qui portent sceptre et couronne ne sont justiciables que de Dieu, mais parfois Dieu semble oublier.

C'est aux hommes alors de se souvenir; je me suis souvenu, voilà tout. Seulement, j'ignorais que l'empereur portât sous ses habits une cotte de mailles. Lui aussi se souvenait! — Vous avez voulu savoir qui j'étais, et pourquoi j'avais commis ce crime. Je suis Odoardo Maraviglia, et j'ai voulu tuer l'empereur parce qu'il a fait nuitamment as-

sassiner mon père, et mourir de fatigue et de faim ma mère et ma sœur!

J'ai dit. Maintenant, monseigneur, vous savez la vérité. J'ai voulu tuer, je mérite d'être tué; mais je suis gentilhomme, et je réclame la mort d'un gentilhomme.

Emmanuel Philibert inclina la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste, dit-il, et votre demande vous sera accordée... Désirez-vous rester libre jusqu'à l'heure de l'exécution? J'entends, par *rester libre,* ne pas être lié.

— Que faut-il faire pour cela?

— Me donner votre parole de ne pas essayer de fuir.

— Vous l'avez déjà.

— Me la renouveler, alors.

— Je vous la renouvelle; seulement, hâtez-vous. Le crime est public, l'aveu est complet. A quoi bon me faire attendre?

— Ce n'est point à moi de fixer l'heure de la mort d'un homme. Il sera fait sur ce point selon le bon plaisir de l'empereur Charles-Quint.

Puis, appelant le sergent :

— Conduisez monsieur à une tente particulière, dit Emmanuel, et que rien ne lui manque! Une seule sentinelle suffira pour le garder : j'ai sa parole de gentilhomme. Allez!

Le sergent sortit, emmenant le prisonnier.

Emmanuel Philibert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti de sa tente.

Alors, comme il crut entendre un faible bruit derrière lui, il se retourna.

Leona se tenait debout au seuil du second compartiment, dont la tapisserie était retombée derrière elle.

C'était le bruit qu'avait fait cette tapisserie en retombant qui avait attiré l'attention d'Emmanuel Philibert.

Leona avait les mains jointes ; son visage portait la trace des larmes qu'elle venait sans doute de verser au récit du prisonnier.

— Que veux-tu? demanda le prince.

— Je veux te dire Emmanuel, répondit Leona, je veux te dire qu'il est impossible que ce jeune homme meure !

Le visage d'Emmanuel Philibert se rembrunit.

— Leona, dit le prince, tu n'às pas réfléchi à ce que tu demandes. Ce jeune homme a commis un crime horrible, sinon par le fait, du moins par l'intention.

— N'importe, dit Leona en jetant ses deux bras au cou du prince, je te répète que ce jeune homme ne mourra pas !

— L'empereur prononcera sur son sort, Leona. Ce que je puis faire, la seule chose que je puisse

faire même, c'est de tout rapporter à l'empereur.

—Et, moi, je te dis, mon Emmanuel, que, lorsque l'empereur condamnerait ce jeune homme au dernier supplice, tu obtiendrais sa grâce, n'est-ce pas?

— Leona, tu me crois sur l'empereur un pouvoir que je n'ai pas. Il faut que la justice impériale suive son cours. Si elle condamne...

— Dût-elle condamner, il faut qu'Odoardo Maraviglia vive, entends-tu bien? il le faut, mon Emmanuel bien-aimé !

— Et pourquoi cela le faut-il?

— Parce que, reprit Leona, parce que c'est mon frère!...

Emmanuel jeta un cri d'étonnement.

Cette femme mourante de fatigue et de faim au bord de la Sésia, cet enfant gardant obstinément le secret de sa naissance et de son sexe, ce page refusant le diamant de Charles-Quint, tout lui était expliqué par ces trois mots que Leona venait de laisser échapper sur Odoardo Maraviglia : « C'est mon frère! »

XIII.

Le démon du Midi.

En même temps que la scène que nous venons de raconter se passait sous la tente d'Emmanuel Philibert, un grand événement, annoncé par les fanfares des trompettes et les vivats des soldats, mettait en rumeur tout le camp impérial.

Une petite troupe de cavaliers avait été signalée du côté de Bruxelles; on avait envoyé des coureurs au-devant de cette troupe, et les coureurs étaient revenus au galop, faisant de grands signes de joie, et annonçant que le chef de la cavalcade n'était autre que le fils unique du très-auguste empereur, Philippe, prince d'Espagne, roi de Naples, et mari de la reine d'Angleterre.

Au bruit des fanfares, aux vivats des premiers qui aperçurent le prince, chacun sortit des tentes, et se précipita sur le passage de l'auguste arrivant.

Philippe était monté sur un beau cheval blanc qu'il manœuvrait avec assez de grâce. Il était vêtu d'un manteau violet et d'un pourpoint noir, — double couleur de deuil chez les rois, — de trousses violettes comme le manteau, chaussé de grandes bottes de buffle, et coiffé d'un petit toquet noir, comme on les portait à cette époque, entouré vers sa coiffe d'une torsade de soie, et orné d'une plume noire.

Il avait au cou le collier de la toison d'or.

C'était alors un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, aux joues un peu bouffies, garnies d'une barbe blonde, à la bouche serrée, rarement souriante, au nez droit, aux yeux tremblants sous leurs paupières comme ceux des lièvres. Quoiqu'il fût plutôt beau que laid, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de sympathique, et l'on comprenait que, sous ce front plissé avant l'âge, il s'agitait plus de sombres que de riantes pensées.

L'empereur avait une grande tendresse pour lui. Comme il avait aimé sa mère, il aimait son fils ; mais, au moment où une caresse allait rapprocher leurs deux cœurs, il avait toujours senti celui du prince d'Espagne enveloppé de cette

couche de glace qui n'avait jamais fondu dans aucun embrassement.

Parfois, quand il y avait longtemps qu'il n'avait vu son fils, quand il avait perdu des yeux la pensée cachée derrière le regard trouble et clignotant du jeune prince, il s'inquiétait de quel côté le ténébreux mineur, éternellement occupé d'intrigues souterraines, menait la sape de son ambition. Était-ce contre leurs ennemis communs? était-ce contre lui-même? Et, dans le doute de son cœur, il laissait alors échapper de ces terribles paroles comme il en avait dit, le matin même, à Emmanuel Philibert, à propos du prisonnier.

La naissance du jeune prince avait été sombre comme devait être sa vie. Il y a de lugubres aurores qui se reflètent sur toute une journée. L'empereur avait reçu la nouvelle de sa naissance, qui avait eu lieu le mardi 31 mai 1527, en même temps que celle de la mort du connétable de Bourbon, du sac de Rome, et de la captivité du pape Clément VII. Toute réjouissance avait donc été défendue à l'occasion de cette naissance, de peur qu'elle ne fît contraste avec le deuil de la chrétienté.

Un an après seulement, le royal rejeton avait été reconnu prince d'Espagne. Alors, il y avait eu de grandes fêtes; mais l'enfant, qui, devenu homme, devait faire verser tant de larmes, l'en-

fant, pendant ces fêtes, n'avait fait que pleurer.

Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque l'empereur, voulant essayer de lui à la guerre, le chargea de faire lever aux Français, commandés par le Dauphin, le siége de Perpignan ; mais, pour qu'il ne courût risque d'aucun échec dans cette entreprise, on l'avait fait accompagner de six grands d'Espagne, de quatorze barons, de huit cents gentilshommes, de deux mille chevaux et de cinq mille hommes de pied.

Contre un pareil renfort de troupes fraîches, il n'y avait rien à faire. Les Français levèrent le siège, et l'infant d'Espagne débuta dans la carrière militaire par une victoire.

Mais, d'après le compte qu'il s'était fait rendre de cette campagne, l'empereur Charles-Quint avait facilement reconnu que les instincts de son fils n'étaient point belliqueux; il avait donc réservé pour lui-même les hasards de la guerre et les diverses fortunes des batailles, laissant à l'héritier de sa puissance l'étude de la politique, pour laquelle il semblait plus spécialement né.

A seize ans, le jeune prince avait fait de tels progrès dans ce grand art du gouvernement, que Charles-Quint n'hésita point à le nommer gouverneur de tous les royaumes d'Espagne.

En 1543, il avait épousé dona Maria de Portugal, sa cousine germaine, née dans la même

année que lui, le même jour que lui, et à la même heure que lui.

Il en avait eu un fils, don Carlos, héros d'une lamentable histoire et de deux ou trois tragédies. Ce fils était né en 1545.

Enfin, en 1548, Philippe avait, pour visiter l'Italie, quitté Barcelonne au milieu d'une effroyable tempête qui avait dispersé la flotte de Doria, et l'avait forcée de rentrer momentanément dans le port; puis, avec un vent contraire, il avait tenté de nouveau le voyage, avait abordé à Gênes, de Gênes avait gagné Milan, exploré le champ de bataille de Pavie, s'était fait montrer la place même où François Ier avait rendu son épée, avait mesuré des yeux la profondeur du fossé où avait failli s'ensevelir la monarchie française; puis, toujours silencieux et taciturne, il avait quitté Milan, traversé l'Italie centrale, et était venu rejoindre l'empereur à Worms.

Alors, Charles-Quint, Flamand de naissance et de cœur, l'avait présenté à ses compatriotes de Namur et de Bruxelles.

A Namur, Emmanuel Philibert l'avait reçu et lui avait fait les honneurs de la ville. Les deux cousins s'étaient embrassés tendrement en se rencontrant; puis Emmanuel lui avait donné le spectacle d'une petite guerre à laquelle, bien entendu, Philippe n'avait pris aucune part.

Les fêtes ne furent pas moins somptueuses à Bruxelles qu'à Namur. Sept cents princes, barons et gentilshommes vinrent recevoir hors des portes l'héritier de la plus grande monarchie du monde. Puis, cet héritier bien vu, bien reconnu, son père le renvoya en Espagne.

Emmanuel Philibert l'accompagna jusqu'à Gênes. — Ce fut pendant ce voyage que le prince de Piémont vit pour la dernière fois son père.

Trois ans après le retour de Philippe en Espagne, le roi Édouard VI d'Angleterre était mort, laissant la couronne à sa sœur Marie, fille de Catherine, cette tante de l'empereur que l'empereur aimait tant, qu'il avait appris l'anglais, disait-il, rien que pour lui parler.

La nouvelle reine était pressée de choisir un mari : elle avait quarante-six ans; par conséquent, pas de temps à perdre. Charles-Quint proposa son fils Philippe.

Philippe était devenu veuf de cette charmante dona Maria de Portugal qui n'avait vécu que l'âge des fleurs. Quatre jours après la naissance de don Carlos, les femmes de la reine, curieuses de voir un magnifique auto-da-fé de huguenots, avaient laissé la nouvelle accouchée seule, en face d'une table couverte de fruits. Ces fruits, on avait défendu à la malade d'en manger. Fille d'Ève sur tous les points, la pauvre princesse

désobéit à la recommandation : elle se leva, mordit, à belles et jeunes dents, non pas dans une pomme, mais dans un melon, et, vingt-quatre heures après, elle était morte!

Rien n'empêchait donc l'infant Philippe d'épouser Marie Tudor, de lier l'Angleterre à l'Espagne, et, entre l'île du nord et la péninsule du midi, d'étouffer la France.

C'était le grand but de cette union.

Philippe avait deux concurrents à la main de sa cousine :

Le cardinal Polus, cardinal sans être prêtre, — fils de Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV ; — cousin, par conséquent, de la reine au même degré à peu près que Philippe ;

Et le prince de Courtenay, neveu de Henri VIII ; par conséquent, aussi proche parent que les deux autres de la reine Marie.

Charles-Quint commença par s'assurer l'appui de la reine Marie elle-même, et, sûr de cet appui, qu'il avait conquis par l'influence du père Henri, confesseur de la royale veuve, il n'hésita point à agir.

La princesse Marie était ardente catholique. Le titre de la *sanglante Marie,* que les uns après les autres lui ont donné tous les historiens d'Angleterre, en fait foi.

L'empereur commença donc par écarter d'elle le prince de Courtenay, jeune homme de trente-deux ans, beau comme un ange, brave comme un Courtenay, en l'accusant d'être un protecteur passionné de l'hérésie; et, en effet, la reine Marie remarqua que ceux de ses ministres qui lui conseillaient ce mariage étaient ceux qu'elle regardait comme entachés de cette fausse religion dont son père Henri VIII, pour n'avoir plus rien à faire désormais avec les *évêques de Rome,* comme il les appelait, s'était déclaré le pape.

Ce point bien arrêté dans l'esprit de la reine, le prince de Courtenay n'était plus à craindre.

Restait le cardinal Polus, peut-être moins brave que Courtenay, mais aussi beau que lui, et, à coup sûr, plus fort politique, élevé qu'il avait été à l'école des papes.

Le cardinal Polus était d'autant plus à craindre qu'avant d'être couronnée, Marie Tudor, avec ou sans intention, avait écrit au pape Jules III pour qu'il lui envoyât le cardinal Polus en qualité de légat apostolique, afin que celui-ci travaillât avec elle à la sainte œuvre du rétablissement de la religion. Par bonheur pour Charles-Quint, le pape, qui savait ce que Polus avait eu à souffrir sous Henri VIII, et quels dangers il avait courus, hésita à envoyer tout d'abord, au milieu de la fermentation qui régnait en Angleterre, un prélat de

cette considération. Il le fit donc précéder par Jean-François Commendon, maître de la chambre. Mais c'était Polus, et non Commendon, que Marie avait demandé ; elle renvoya ce dernier, le priant de presser la venue du cardinal.

Polus partit ; mais l'empereur avait ses espions à Rome ; il fut informé de ce départ, et, comme le légat *à latere* devait traverser l'Allemagne, et passer par Inspruck, Charles-Quint donna l'ordre à Mendoza, qui commandait un corps de cavalerie dans cette ville, d'arrêter le cardinal Polus au passage, sous prétexte qu'il était trop proche parent de la reine pour lui donner des conseils désintéressés dans l'affaire de son mariage avec l'infant don Philippe.

Mendoza était un vrai capitaine comme il en faut aux princes en pareilles circonstances. Il ne connaissait que sa consigne. Sa consigne était d'arrêter le cardinal Polus, il l'arrêta et le retint prisonnier jusqu'à ce que les articles du contrat de mariage entre Philippe d'Espagne et Marie d'Angleterre fussent signés.

Ces articles signés, on le relâcha. Polus prit son parti en homme de sens, et remplit sa charge de légat *à latere*, non-seulement près de Marie, mais encore près de Philippe.

Un des articles portait que Marie Tudor, reine d'Angleterre, ne pouvait épouser qu'un roi. Ce

n'était point un embarras pour Charles-Quint : il fit son fils Philippe roi de Naples.

Ce succès consola un peu l'empereur, attristé des deux échecs qu'il venait d'éprouver, l'un à Inspruck, où, surpris la nuit par le duc Maurice, il s'était enfui si précipitamment, qu'il ne s'était pas aperçu qu'il avait mis son baudrier, oubliant son épée ; l'autre devant Metz, dont il avait été forcé de lever le siége en laissant, dans les boues d'un dégel, ses canons, ses caissons, son matériel de guerre, et le tiers de son armée.

— Oh ! s'était-il écrié, la fortune me revient donc !

Enfin, le 24 juillet 1554, c'est-à-dire neuf mois avant l'époque où nous sommes arrivés, le jour même de la fête de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, Marie d'Angleterre avait été unie à Philippe II. Celle qu'on pouvait appeler la *Tigresse du Nord* avait épousé celui qu'on devait appeler le *Démon du Midi*.

Philippe était parti d'Espagne, accompagné de vingt-deux bâtiments de guerre montés par six mille hommes. Mais, avant d'entrer dans le port de Hampton, il avait renvoyé tous ces vaisseaux afin de n'aborder en Angleterre qu'avec ceux que la reine Marie, sa fiancée, avait expédiés au-devant de lui.

Ceux-ci étaient au nombre de dix-huit. Ils

étaient précédés du plus grand vaisseau que les Anglais eussent jamais construit, et qui avait été lancé à la mer à cette occasion.

Ces vaisseaux s'avancèrent à la rencontre du prince d'Espagne jusqu'à trois lieues dans la haute mer, et, là, au milieu des décharges d'artillerie, au roulement des tambours, aux fanfares des clairons, Philippe passa de son bâtiment sur celui que lui envoyait sa fiancée.

Il était suivi de soixante gentilhommes dont douze étaient grands d'Espagne; quatre d'entre eux, l'amirante de Castille, le duc de Medina-Cœli, Ruy Gomez de Silva et le duc d'Albe avaient chacun quarante pages et valets. *Enfin, on compta, chose merveilleuse, et qui ne s'était jamais vue,* dit Gregorio Leti, historien de Charles V, *que ces soixante seigneurs avaient entre eux douze cent trente pages et estafiers.*

Les épousailles eurent lieu à Wincester. Ceux qui voudront savoir comment la reine Marie Tudor vint au-devant de son fiancé, de quelle robe elle était vêtue, de quelle parure elle était ornée, de quelle forme était l'amphithéâtre surmonté de deux trônes qui attendaient les deux époux; ceux qui voudront pénétrer plus avant encore et connaître la manière dont la messe fut célébrée, celle dont on se mit à table, celle enfin dont Leurs Majestés « se levèrent *si adroitement* de table, que,

quoiqu'il y eût devant elles quantité de seigneurs et de dames, elles disparurent par une fausse porte, et se retirèrent dans leur chambre, » trouveront ces détails et bien d'autres encore dans l'historien que nous venons de citer.

Quant à nous, si intéressants et surtout si pittoresques que soient ces détails, ils nous mèneraient trop loin, et nous reviendrons au roi d'Angleterre et de Naples Philippe II, qui, après neuf mois de mariage, reparaissait sur le continent, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait, comme nous l'avons dit, d'apparaître aux barrières du camp, salué par le roulement des tambours, par les fanfares des trompettes, et par les vivats des soldats allemands et espagnols qui lui faisaient cortége.

Charles-Quint avait été prévenu un des premiers de l'arrivée inopinée de son fils, et, joyeux de ce que Philippe n'eût (cela paraissait ainsi du moins) aucun motif de lui cacher sa présence dans les Flandres, puisqu'il le venait trouver dans son camp, il fit un effort, et, appuyé sur le bras d'un de ses officiers, il se traîna jusqu'à la porte de sa tente.

Il y était à peine, qu'il aperçut don Philippe s'avançant vers lui avec cris, tambours et trompettes, comme s'il était déjà le maître et seigneur.

— Allons, allons, murmura Charles-Quint, Dieu le veut!

Mais, dès qu'il aperçut son père, Philippe arrêta son cheval, et mit pied à terre; puis, s'approchant, les bras tendus, la tête découverte et inclinée, il se jeta aux pieds de l'empereur.

Cette humilité chassa toute mauvaise pensée de l'esprit de Charles-Quint.

Il releva Philippe, le serra dans ses bras, et, se retournant vers ceux qui avaient fait cortége au prince :

— Merci, messieurs, dit-il, d'avoir deviné la joie qu'allait me causer la présence de mon fils bien-aimé, et de me l'avoir annoncée d'avance par vos cris et vos vivats!

Puis, à son fils :

— Don Philippe, dit-il, il y a près de cinq ans que nous ne nous sommes vus, venez! nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Et, saluant toute cette foule, soldats et officiers assemblés devant sa tente, il s'appuya au bras de son fils, et rentra dans le pavillon aux cris mille fois répétés de « Vive le roi d'Angleterre! » et « Vive l'empereur d'Allemagne! » de « Vive don Philippe! » et « Vive Charles-Quint! »

En effet, comme l'avait présumé l'empereur, Philippe et lui avaient bien des choses à se dire.

Et, cependant, après que Charles-Quint se fut

assis sur le divan, et que, refusant l'honneur de s'asseoir aux côtés de son père, Philippe se fut assis sur une chaise, il se fit un instant de silence.

Ce fut Charles-Quint qui rompit le premier ce silence, que Philippe gardait peut-être par respect pour son père.

— Mon fils, dit l'empereur, il ne fallait pas moins que votre chère présence pour dissiper la mauvaise impression qu'ont produite sur moi les nouvelles reçues aujourd'hui.

— L'une de ces nouvelles et la plus fatale de toutes, m'est déjà connue, comme vous pouvez le voir à mon habit, mon père, répondit Philippe; nous avons eu le malheur de perdre, vous une mère, moi une aïeule !

— Vous avez appris cette nouvelle en Belgique, mon fils?

Philippe s'inclina.

— En Angleterre, sire; nous avons avec l'Espagne des communications tout à fait directes, tandis que le courrier que Votre Majesté a reçu a dû être forcé de venir, par terre, de Gênes ici, ce qui l'aura retardé.

— En effet, dit Charles-Quint, cela doit être ainsi; mais à part ce sujet de douleur, mon fils, j'en ai un autre d'inquiétude.

— Votre Majesté voudrait-elle parler de l'élec-

tion du pape Paul IV et de la ligue qu'il a proposée au roi de France, et qui doit être signée à cette heure?

Charles-Quint regarda don Philippe avec étonnement.

— Mon fils, dit-il, est-ce encore un vaisseau anglais qui vous a aussi bien renseigné que vous l'êtes? Le trajet est cependant long de Civita-Vecchia à Portsmouth !

— Non, sire, la nouvelle nous est arrivée à travers la France : de là vient que j'ai pu la connaître avant vous. Les passages des Alpes et du Tyrol sont encore encombrés de neige, et ont retardé votre messager, tandis que le nôtre est venu tout droit d'Ostie à Marseille, de Marseille à Boulogne, et de Boulogne à Londres.

Charles-Quint fronça le sourcil ; il avait cru longtemps qu'il était de son droit d'être informé le premier de tout grave événement qui se passait en ce monde, et voilà que son fils non-seulement avait connu avant lui la mort de la reine Jeanne et l'élection de Paul IV, mais encore lui annonçait une chose qu'il ignorait, c'est-à-dire la ligue signée entre Henri II et le nouveau Pape.

Mais Philippe ne parut pas remarquer l'étonnement de son père.

— Au reste, continua-t-il, toutes les mesures étaient si bien prises par les Caraffa et leurs par-

tisans, que le traité a été envoyé au roi de France pendant le conclave. Cela explique la hardiesse avec laquelle, après avoir pris Marienbourg, Henri II a marché sur Bouvines et sur Dinant, dans le but, sans doute, de vous couper la retraite.

— Oh! oh! fit Charles-Quint, est-il donc aussi avancé que vous le dites, et serais-je menacé d'une nouvelle surprise dans le genre de celle d'Inspruck?

— Non, dit Philippe, car, je l'espère, Votre Majesté ne refusera pas de conclure une trêve avec le roi Henri II.

— Par mon âme! s'écria l'empereur, je serais bien fou si je la refusais, et même si je ne la proposais pas!

— Sire, dit Philippe, cette trêve proposée par vous rendrait le roi de France trop orgueilleux. Voilà pourquoi nous avons eu l'idée, la reine Marie et moi, de nous mettre à cette œuvre dans l'intérêt de votre dignité.

— Et tu viens me demander mon autorisation pour agir? Soit! agis, ne perds pas de temps, envoie en France les plus adroits ambassadeurs; ils n'y arriveront jamais assez tôt.

— C'est ce que nous avons pensé, sire, et nous avons, en réservant à Votre Majesté toute liberté de nous démentir, envoyé le cardinal

Polus au roi Henri, pour lui demander une trêve.

Charles-Quint secoua la tête.

— Il n'arrivera pas à temps, dit-il, et Henri sera à Bruxelles avant que le cardinal Polus soit débarqué à Calais.

— Aussi le cardinal Polus est-il venu par Ostende, et a-t-il joint le roi de France à Dinant.

— Si habile négociateur qu'il soit, dit Charles-Quint avec un soupir, je doute qu'il réussisse dans une pareille négociation.

— Je suis alors tout heureux d'annoncer à Votre Majesté qu'il a réussi, dit Philippe. Le roi de France accepte, sinon une trêve, du moins une suspension d'armes pendant laquelle se règleront les conditions de cette trêve. Le monastère de Vocelles près Cambray a été choisi par lui comme le lieu des conférences, et le cardinal Polus, en venant m'annoncer à Bruxelles le résultat de sa mission, m'a dit qu'il n'avait pas cru devoir faire de difficulté sur ce point.

Charles-Quint regarda don Philippe avec une certaine admiration : celui-ci, le plus humblement du monde, venait de lui annoncer l'heureux dénouement d'une négociation que lui, Charles-Quint, regardait comme impossible.

— Cette trêve, dit-il, quelle serait sa durée?

— Réelle, ou convenue?

— Convenue.

— Cinq ans, sire!

— Et réelle?

— Celle qu'il plairait à Dieu!

— Et combien de temps, don Philippe, croyez-vous qu'il plairait à Dieu qu'elle durât?

— Mais, dit le roi d'Angleterre et de Naples avec un imperceptible sourire, le temps qu'il faudrait pour que vous pussiez tirer d'Espagne un renfort de dix mille Espagnols, et pour que je pusse vous envoyer d'Angleterre un secours de dix mille Anglais.

— Mon fils, dit Charles-Quint, cette trêve était mon vœu le plus cher, et... et, comme c'est vous qui l'avez obtenue, eh bien, je vous promets que c'est vous qui la tiendrez ou qui la romprez selon votre plaisir.

— Je ne comprends pas ce que veut dire l'auguste empereur, dit Philippe, dont la puissance sur lui-même ne put aller jusqu'à empêcher ses yeux de lancer un éclair d'espérance et de convoitise.

Il venait d'entrevoir, presque à la portée de sa main, le sceptre de l'Espagne et des Pays-Bas, et qui savait? peut-être la couronne impériale.

Huit jours après, une trêve était signée en ces termes :

« Il y aura trêve pour cinq ans, tant par mer

que par terre, de laquelle jouiront également tous les peuples, États, royaumes et provinces tant de l'empereur que du roi de France et du roi Philippe.

» Pendant tout cet espace de temps de cinq ans, il y aura suspension d'armes, et, cependant, chacun de ces potentats gardera tout ce qu'il a pris durant tout le cours de la guerre.

» Sa Sainteté Paul IV est comprise dans cette trêve. »

Philippe présenta lui-même le traité à l'empereur, qui jeta un regard presque effrayé sur l'impassible visage de son fils.

Il ne manquait plus à ce traité que la signature de Charles-Quint.

Charles-Quint signa.

Puis, lorsque, avec une peine infinie, il eut tracé les sept lettres de son nom :

— Sire, dit-il, donnant pour la première fois ce titre à son fils, retournez à Londres, et tenez-vous prêt à revenir à Bruxelles à mon premier commandement.

XIV.

Où Charles-Quint tient la promesse faite à son fils don Philippe.

Le vendredi 25 octobre de l'année 1555, il y avait grande affluence dans les rues de la ville de Bruxelles, non-seulement du peuple de la capitale du Brabant méridional, mais encore de celui des autres États flamands de l'empereur Charles-Quint.

Toute cette foule se pressait vers le palais royal, qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui alors s'élevait en haut de la ville vers le sommet de Caudenberg.

C'est qu'une grande assemblée, dont on ignorait encore la cause, avait été convoquée par l'empereur et, déjà remise une fois, devait avoir lieu ce jour-là.

A cet effet, l'intérieur de la grande salle avait été orné et tapissé à l'occident, c'est-à-dire du côté des barrières, et l'on y avait dressé une espèce d'échafaud de six à sept degrés, couvert de magnifiques tentures, et surmonté d'un dais aux armes impériales abritant trois fauteuils vides, mais évidemment destinés, celui du milieu à l'empereur, celui de droite au roi don Philippe, arrivé depuis la veille, celui de gauche à la reine douairière de Hongrie, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Des bancs placés parallèlement accompagnaient ces trois fauteuils, et formaient avec eux une sorte d'hémicycle.

D'autres siéges étaient rangés en face de l'estrade, comme le sont, dans une salle de spectacle, les banquettes en face du théâtre.

Le roi Philippe, la reine Marie, la reine Éléonore, veuve de François I[er], Maximilien, roi de Bohême, Christine, duchesse de Lorraine, avaient pris leurs logements au palais.

Charles-Quint seul avait continué d'habiter ce qu'il appelait sa petite maison du Parc.

A quatre heures de l'après-midi, il quitta cette petite maison, monta sur une mule dont la douce allure le faisait moins souffrir que tout autre moyen de locomotion. Quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer : les accès de goutte avaient

redoublé de violence, et l'empereur ne savait même pas s'il pourrait marcher du seuil de la porte à l'échafaud de la grande salle, ou si l'on ne serait pas obligé de le porter pendant ce faible parcours.

Rois et princes suivaient à pied la mule de l'empereur.

L'empereur était vêtu de la chape impériale, toute de drap d'or, et sur laquelle retombait le grand collier de la Toison. Il avait la couronne sur la tête ; mais on portait devant lui, sur un coussin de velours rouge, le sceptre que sa main n'avait plus la force de soutenir.

Les personnages qui devaient occuper les bancs placés aux deux côtés des fauteuils, et en face de l'estrade, avaient été d'avance introduits dans la salle.

C'étaient, à droite des fauteuils, les chevaliers de la Toison, assis sur un banc tapissé.

Sur le banc de gauche, tapissé pareillement, c'étaient les princes, les grands d'Espagne et les seigneurs.

Derrière ceux-ci, c'étaient, sur d'autres bancs non tapissés, les trois conseils : le conseil d'État, le conseil privé et le conseil des finances.

C'étaient, enfin, sur d'autres bancs placés en face, d'abord les États du Brabant, puis les États de Flandre, puis chacun des autres États selon le rang qu'il devait tenir.

Des galeries régnant tout autour de la salle étaient, depuis le matin, encombrées de spectateurs.

L'empereur entra vers quatre heures un quart; il était appuyé sur l'épaule de Guillaume d'Orange, surnommé plus tard *le Taciturne.*

Près de Guillaume d'Orange marchait Emmanuel Philibert, accompagné de son écuyer et de son page.

De l'autre côté, avant rois et princes, à quelques pas à la droite de l'empereur, venait un homme de trente à trente-cinq ans, inconnu à tout le monde, et qui paraissait aussi étonné de se trouver là que les spectateurs paraissaient étonnés de l'y voir.

C'était Odoardo Maraviglia, que l'on avait tiré de sa prison, revêtu d'un magnifique costume, et conduit à cette place sans qu'il sût où il allait, ni ce qu'on voulait de lui.

A l'apparition de l'empereur et de cette suite auguste qu'il menait derrière lui, chacun se leva.

L'empereur Charles-Quint s'avança sur l'échafaud, marchant à grand'peine, tout soutenu qu'il était. On pouvait voir facilement qu'il lui fallait un suprême courage, et surtout une grande habitude de la souffrance, pour ne pas jeter un cri à chaque pas qu'il faisait.

Il s'assit, ayant don Philippe à sa droite, et la reine Marie à sa gauche.

Puis, sur un signe de lui, chacun en fit autant, hormis, d'un côté, le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les deux personnes qui formaient sa suite ; et, de l'autre, Odoardo Maraviglia, qui, libre, revêtu, comme nous l'avons dit, de magnifiques habits, promenait sur ce spectacle un regard étonné.

Quand tout le monde fut assis, l'empereur fit signe au conseiller Philibert Brussellius de prendre la parole.

Chacun attendait avec anxiété. Le seul visage de Philippe demeurait calme et impassible. Son œil voilé semblait ne rien voir ; à peine devinait-on que le sang circulait sous cet épiderme pâle et inanimé. L'orateur expliqua en peu de mots que les rois, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, membres des États de Flandre présents dans la salle, y avaient été convoqués pour assister à l'abdication de l'empereur Charles-Quint en faveur de son fils don Philippe, qui, à partir de ce moment, lui succédait dans ses titres de roi de Castille, de Léon, de Grenade, de Navarre, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, des îles, indes et terres de la mer Océane et Atlantique, et dans ceux d'archiduc d'Autriche, de duc de Bourgogne, de Lothier, de

Brabant, de Luisbourg, de Luxembourg, de Quelières, de comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne, de palatin de Hainaut, de Zélande, de Hollande, de Feurette, de Haguenau, de Namur, de Zutphen, enfin dans ceux de prince de Zwane, de marquis du Saint-Empire, de seigneur de Frise, de Salmi, de Malines, et des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Groeningen.

La couronne impériale était réservée à Ferdinand, déjà roi des Romains.

A cette réserve seulement, une pâleur livide passa sur le visage de don Philippe, et un léger tremblement fit frissonner les muscles de ses joues.

Cette abdication, qui suspendait d'étonnement toutes les haleines, fut attribuée par l'orateur au désir que l'empereur avait de revoir l'Espagne, qu'il n'avait pas vue depuis douze ans, et surtout aux souffrances que lui faisait endurer la goutte, souffrances qui s'augmentaient encore de la rigueur du climat des Flandres et de la Germanie.

Il achevait en priant, au nom de l'empereur, les États de Flandre de prendre en bonne part cette cession qu'il faisait d'eux à son fils don Philippe.

Ce discours prononcé, et ayant adjuré Dieu, en forme de péroraison, de vouloir bien garder toujours l'auguste empereur sous sa protection et

sauvegarde, Philibert Brussellius se tut et reprit la place sur son siége.

Alors l'empereur, se leva à son tour; il était pâle, et la sueur de la souffrance humectait son visage; il voulait parler et tenait à la main un papier sur lequel était écrit son discours, pour le cas où la mémoire lui manquerait.

Au premier signe qu'il manifesta du désir qu'il avait de parler, l'immense rumeur qui avait parcouru la salle à la fin du discours du conseiller Brussellius cessa comme par enchantement, et, si faible que fût la voix de l'empereur, du moment où il ouvrit la bouche, on ne perdit pas un mot de ce qu'il disait. Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours, et que, jetant un regard sur sa vie passée, il rappelait ses travaux, ses dangers, ses actions, ses desseins, sa voix s'élevait, son geste grandissait, son œil prenait une animation singulière, et son accent retrouvait de ces intonations solennelles comme en ont les dernières paroles des mourants.

« Chers amis, dit-il (*), vous venez d'entendre les motifs pour lesquels je me suis décidé à ré-

(*) Nous n'avons rien changé au discours de l'empereur, que nous empruntons à une publication faite en 1830, à Bruxelles, par l'honorable et savant conservateur-adjoint des archives du royaume, M. L.-P. Gachard.

signer le sceptre et la couronne aux mains du roi mon fils. Laissez-moi ajouter quelques paroles qui rendront encore plus claires à vos yeux ma résolution et ma pensée. Chers amis, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui doivent se souvenir qu'il y a eu juste quarante ans, le 5 de janvier dernier, que mon aïeul l'empereur Maximilien, de glorieuse mémoire, m'affranchit de sa tutelle, et, dans cette même salle, ici, à cette même heure, lorsque je comptais à peine quinze ans, me rendit maître de tous mes droits. L'année suivante, le roi Ferdinand le Catholique, mon grand-père maternel, étant mort, je ceignis la couronne, n'étant âgé que de seize ans.

» Ma mère vivait; mais, toute vivante et jeune encore qu'elle était, elle avait eu, comme vous le savez, l'esprit tellement frappé de la mort de son époux, qu'elle ne se trouva point en état de régir par elle-même les royaumes de ses père et mère, et qu'il me fallut, à dix-sept ans, commencer mes voyages à travers les mers pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque mon aïeul l'empereur Maximilien mourut, il y a trente-six ans, — j'en avais dix-neuf alors, — j'osai briguer la couronne impériale qu'il avait portée, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement au salut de l'Allemagne, de mes autres

royaumes et surtout de mes Flandres bien-aimées. C'est à cet effet que j'ai entrepris et achevé tant de voyages; comptons-les et vous serez vous-mêmes étonnés de leur nombre et de leur étendue.

» J'ai passé neuf fois dans la haute Allemagne, six fois en Espagne, sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en France, deux fois en Angleterre et deux fois en Afrique; ce qui fait en tout quarante voyages ou expéditions.

» Et, dans ces quarante voyages ou expéditions, ne sont point comprises les courses de moindre importance que j'ai faites pour visiter des îles ou des provinces soumises.

» Pour accomplir celles-ci, j'ai traversé huit fois la mer Méditerranée, trois fois celle de l'Occident, que je m'apprête à franchir aujourd'hui pour la dernière fois.

» Je passe sous silence mon voyage à travers la France que j'ai accompli venant d'Espagne et allant aux Pays-Bas, voyage que me commandaient, vous le savez, de graves motifs (*).

» J'ai été forcé, à cause de ces nombreuses et fréquentes absences, de préposer au gouvernement de ces provinces, madame ma bonne sœur, la reine ici présente. Or, je sais, et les différents ordres de

(*) La révolte des Gantois.

l'État savent ainsi que moi, comment elle s'est acquittée de ces fonctions.

» J'ai, en même temps que je faisais ces voyages, soutenu plusieurs guerres; toutes ont été entreprises ou acceptées contre ma volonté, et, aujourd'hui, ce qui m'afflige en vous quittant, chers amis, c'est de ne pas vous laisser une paix plus stable, un repos plus assuré... Toutes ces choses ne se sont pas faites, comme vous le pensez bien, sans de longs travaux, sans de grandes fatigues, et l'on peut apprécier, à ma pâleur et à ma faiblesse, la gravité de ces fatigues, la lourdeur de ces travaux. Aussi, que l'on ne me croie pas si ignorant de moi-même qu'en mesurant la charge que me donnaient les événements à la force que Dieu m'avait accordée, je n'aie pas compris que je fusse insuffisant à la mission qui m'était donnée. Mais il me paraît qu'à cause de la folie qui tenait ma mère et du jeune âge qu'avait mon fils, c'eût été un crime de déposer avant l'heure le fardeau, si lourd qu'il fût, dont la Providence, en me donnant la couronne et le sceptre, avait chargé ma tête et mon bras.

» Cependant, quand je quittai dernièrement les Flandres pour aller en Allemagne, j'avais déjà l'intention d'accomplir le projet que j'exécute aujourd'hui; mais voyant l'état misérable des affaires, mais me sentant un reste de forces, mais

me trouvant commandé par les bouleversements qui agitaient la république chrétienne, attaquée à la fois par les Turcs et les luthériens, j'ai cru qu'il était de mon devoir de remettre le repos à plus tard, et de sacrifier à mes peuples ce qui me restait de force et d'existence. J'étais en bon chemin d'arriver au but, quand les princes allemands et le roi de France, violant la parole donnée, me rejetèrent au milieu des troubles et des batailles. Les uns s'attaquèrent à ma personne, et faillirent me faire prisonnier à Inspruck; l'autre s'empara de la ville de Metz, qui était du domaine de l'empire. Ce fut alors que j'accourus pour l'assiéger moi-même avec une armée nombreuse. Je fus vaincu, mon armée fut détruite, mais ce ne fut point par les hommes, ce fut par les éléments. En échange de Metz perdue, j'enlevai aux Français Thérouanne et Hesdin. Je fis plus, j'allai jusqu'à Valenciennes au-devant du roi de France, et je le contraignis de se retirer, faisant ce que je pouvais à la bataille de Renty, désespéré de ne pouvoir faire mieux.

» Mais, aujourd'hui, outre l'insuffisance que j'ai toujours reconnue en moi, voilà que la maladie redouble et m'accable. Par bonheur, au moment où Dieu m'enlève ma mère, il me donne en échange un fils en âge de gouverner. Maintenant que les forces me manquent, et que j'approche de

la mort, je n'ai garde de préférer l'amour et la passion de régner au bien et au repos de mes sujets. Au lieu d'un vieillard infirme qui a déjà vu descendre dans la tombe la meilleure partie de lui-même, je vous donne un prince vigoureux et recommandable par une jeunesse et une vertu florissantes. Jurez-lui donc, à lui, cette affection et cette fidélité que vous m'aviez jurées à moi, et que vous m'avez si loyalement conservées. Surtout prenez garde que, troublant la fraternité qui doit vous réunir, les hérésies qui vous environnent ne se glissent chez vous, et, si vous voyez qu'elles poussent quelques racines, hâtez-vous de les extirper, de les mettre hors de terre, et de les jeter au loin.

» Et, maintenant, pour dire un dernier mot sur moi-même, à tout ce que j'ai déjà dit j'ajouterai que je suis tombé dans bien des fautes, soit par ignorance dans ma jeunesse, soit par orgueil dans mon âge mûr, soit par toute autre faiblesse inhérente à la nature humaine. Toutefois, je déclare ici que jamais je n'ai fait sciemment ou volontairement injure ou violence à qui que ce fût, ou que, lorsque violence ou injure a été faite, et que je l'ai su, je l'ai toujours réparée, comme en face de tous je vais le faire tout à l'heure, à l'endroit d'une des personnes ici présentes, et que je prie d'attendre la réparation avec patience et miséricorde. »

Alors, se tournant vers don Philippe, qui, à la fin de son discours, était venu se jeter à ses pieds :

« Mon fils, dit-il, si par ma mort seulement vous étiez entré dans la possession de tant de royaumes et de provinces, j'aurais déjà, sans doute, mérité quelque chose de vous, pour vous avoir laissé un héritage si riche et augmenté par moi de tant de biens. Mais, puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de ma mort, mais seulement de ma volonté; puisque votre père a voulu mourir avant que son corps descendît dans la tombe, pour vous faire jouir, lui vivant, du bénéfice de sa succession, je vous demande — et j'ai le droit de vous demander cela — je vous demande de donner aux soins et à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me devoir pour vous avoir avancé la jouissance de l'empire.

» Les autres rois se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfants, et de leur laisser des royaumes; moi, j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce présent, m'imaginant recevoir une double joie, si, de même que je vous vois vivre par moi, je vous vois régner par moi. Peu se trouveront pour imiter mon exemple, comme peu j'en ai trouvé dans les siècles passés dont les exemples fussent bons à imiter ; mais au moins louera-t-on mon dessein lorsqu'on verra que vous méritez qu'on en ait fait en vous la première expérience ;

et vous obtiendrez cet avantage, mon fils, si vous conservez cette sagesse que vous avez jusqu'ici embrassée, si vous avez toujours dans l'âme la crainte du maître souverain de toutes choses, si vous prenez la défense de la religion catholique, et la protection de la justice et des lois qui sont les plus grandes forces et les meilleurs appuis des empires. Enfin, il me reste maintenant à souhaiter en votre faveur que vos enfants croissent si heureusement, que vous puissiez leur transporter votre empire et votre puissance librement et sans y être autrement contraint que je ne le suis ! »

En disant ces mots, soit qu'ils fussent, en réalité, la fin du discours, soit que le discours fût interrompu par l'émotion, la voix de Charles-Quint s'arrêta dans sa gorge, et, posant la main sur la tête de son fils agenouillé devant lui, il demeura un instant immobile, muet, les larmes de ses yeux coulant abondamment et silencieusement sur ses joues.

Puis, après une minute de ce silence plus éloquent encore que le discours qu'il venait de prononcer, comme les forces semblaient près de lui manquer, il étendit la main vers sa sœur, tandis que don Philippe, se relevant de ses genoux où il s'était courbé, lui passait, pour le soutenir, le bras autour du corps.

Alors, la reine Marie tira de sa poche un flacon

de cristal contenant une liqueur rose, et elle en versa le contenu dans un petit calice d'or qu'elle présenta à l'empereur.

Pendant que l'empereur buvait, chacun dans l'assemblée donna cours à son émotion. Il y avait parmi les assistants, que leur rang les éloignât ou les rapprochât du trône, peu de cœurs qui ne fussent touchés, peu de regards qui ne fussent obscurcis par les larmes.

C'était, en effet, un grand spectacle donné au monde que celui de ce souverain, de ce guerrier, de ce César qui, après quarante ans d'une puissance telle, que peu d'hommes avaient reçu la pareille de la Providence, descendait volontairement du trône, et, las de corps, accablé d'esprit, proclamait à haute voix le néant des grandeurs humaines devant le successeur auquel il les abandonnait.

Mais un spectacle plus grand encore était attendu, qui venait d'être promis par l'empereur. C'était celui d'un homme reconnaissant publiquement une faute commise, et en demandant pardon à celui auquel elle avait porté préjudice.

L'empereur comprit que c'était cela que l'on attendait, et, rappelant ses forces, il écarta doucement de lui son fils.

On vit qu'il allait parler une seconde fois, et l'on se tut.

— Chers amis, reprit l'empereur, j'ai promis tout à l'heure une réparation publique à un homme que j'avais offensé. Soyez donc tous témoins qu'après m'être vanté de ce que je croyais avoir fait de bien, je me suis accusé de ce que j'avais fait de mal.

Alors, se tournant vers cet inconnu aux magnifiques habits que chacun avait déjà remarqué :

— Odoardo Maraviglia, dit-il d'une voix ferme, approchez.

Le jeune homme à qui s'adressait cette formelle invitation pâlit, et, tout chancelant, s'approcha de Charles-Quint.

— Comte, dit l'empereur, je vous ai gravement fait tort, soit volontairement, soit involontairement, dans la personne de votre père, lequel a subi dans les prisons de Milan une mort cruelle. Souvent cet acte s'est représenté à ma mémoire avec le voile du doute. Aujourd'hui, spectre, il m'apparaît avec le linceul du remords. Comte Maraviglia, en face de tous, sous le regard des hommes et sous celui de Dieu, au moment de déposer le manteau impérial qui, depuis trente-six ans, pèse sur mes épaules, je m'humilie devant vous, et vous prie, non-seulement de m'accorder mon pardon, mais encore de le demander pour moi au Seigneur, qui l'accordera plutôt aux instances de la victime qu'aux supplications du meurtrier.

Odoardo Maraviglia jeta un cri, et tomba à genoux.

— Magnifique empereur, dit-il, ce n'est pas sans raison que le monde t'a donné le nom d'Auguste. Oh! oui, oui, je te pardonne en mon nom et au nom de mon père! Oh! oui, Dieu te pardonnera! Mais, moi, moi, auguste empereur, à qui demanderai-je un pardon que je ne m'accorde plus à moi-même?

Puis, se relevant :

—Messieurs, dit Maraviglia en se tournant vers l'assemblée, messieurs, vous voyez en moi un homme qui a voulu assassiner l'empereur, et à qui l'empereur vient non-seulement de pardonner, mais encore de demander pardon.— Roi don Philippe, ajouta-t-il en se courbant devant celui qui, à partir de ce moment, devait s'appeler Philippe II, le meurtrier se remet entre vos mains.

— Mon fils, dit Charles-Quint, à qui les forces manquaient pour la seconde fois, je vous recommande cet homme: que sa vie soit sacrée!

Et il retomba presque évanoui sur son fauteuil.

— O mon Emmanuel bien-aimé! dit le page du duc de Savoie en se glissant près de son maître à la faveur du mouvement qu'occasionna l'accident arrivé à l'empereur, — que tu es bon! que tu es grand! et comme je te reconnais à ce qui vient de se passer!

Et, avant qu'Emmanuel Philibert eût pu s'y opposer, le cœur gros d'émotion, les yeux pleins de larmes, Leone-Leona lui avait baisé la main avec presque autant de respect que d'amour.

La cérémonie, un instant interrompue par l'incident imprévu que nous venons de raconter, et qui ne fut pas une des scènes les moins émouvantes de cette solennelle journée, devait reprendre son cours ; car, pour que l'abdication fût complète, après que Charles-Quint avait donné, il fallait que Philippe II acceptât.

Philippe, qui avait répondu par un signe de promesse à la recommandation que lui avait faite son père, s'inclina donc de nouveau humblement devant lui, et, en espagnol, langue que beaucoup des assistants ne parlaient point, mais que presque tous entendaient, il dit d'une voix dans laquelle pour la première fois peut-être se glissait une nuance d'émotion :

— Je n'ai jamais mérité, très-invincible empereur, mon très-bon père, ni n'aurais jamais cru pouvoir mériter un amour paternel si grand, qu'il n'y en a jamais assurément eu de pareil au monde, jamais du moins qui ait produit de pareils effets ; ce qui à la fois me couvre de confusion à l'endroit de mon peu de mérite, et me remplit de reconnaissance et de respect en face de votre grandeur. Mais, puisqu'il vous a plu de me traiter si tendre-

ment et si généreusement par un effet de votre auguste bonté, exercez encore cette même bonté, mon très-cher père, en demeurant persuadé que je ferai, de mon côté, tout ce qui sera en mon pouvoir afin que votre résolution en ma faveur soit généralement approuvée et agréable, m'efforçant de gouverner en sorte que les États puissent être convaincus de l'affection que j'ai toujours eue pour eux.

A ces paroles, il baisa à plusieurs reprises la main de son père, tandis que celui-ci, le pressant contre sa poitrine, lui disait :

— Je te souhaite, mon cher fils, les plus précieuses bénédictions du ciel et sa divine assistance.

Alors, don Philippe appuya une dernière fois la main de son père contre ses lèvres, essuya une larme probablement absente de sa paupière, se leva, se retourna vers les États, les salua, et, le chapeau à la main, attitude dans laquelle se trouvaient tous ceux qui l'écoutaient, à l'exception de l'empereur, qui était seul couvert et assis, — il prononça en français les quelques paroles suivantes, auxquelles nous conservons leur forme, pour ne point leur enlever de leur caractère :

— Messieurs, je voudrais bien que je susse mieux parler le langage de ce pays que je ne le

sais, afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection et faveur que je vous porte ; mais, comme je ne le sais si bien qu'il serait nécessaire, je m'en rapporterai à l'évêque d'Arras, qui le fera pour moi.

Aussitôt Antoine Perrenot de Granvelle, le même qui fut depuis cardinal, servant d'interprète aux sentiments du prince, prit la parole, vanta le zèle de don Philippe pour le bien de ses sujets, et exposa la résolution où il était de se conformer exactement aux bonnes et sages instructions que l'empereur venait de lui donner.

Puis la reine Marie, sœur de l'empereur, gouvernante, pendant vingt-six ans, des provinces des Pays-Bas, se leva à son tour, et résigna en quelques mots dans les mains de son neveu la régence dont elle avait été chargée par son frère.

Après quoi, le roi don Philippe fit le serment de maintenir les droits et priviléges de ses sujets, et tous les membres de l'assemblée, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, députés des États, soit en leur nom, soit au nom de ceux qu'ils représentaient, lui jurèrent obéissance.

Ce double serment prononcé, Charles-Quint se leva, fit asseoir le roi don Philippe sur son trône, lui mit la couronne sur la tête, et, après avoir dit à haute voix :

— Mon Dieu, faites que cette couronne ne soit pas pour votre élu une couronne d'épines !

Il fit un pas vers la porte.

Aussitôt don Philippe, le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les princes et seigneurs, tous tant qu'ils étaient là, s'élancèrent pour soutenir l'empereur dans sa marche; mais, lui, il fit un signe à Maraviglia, qui s'approcha en hésitant, car il ne pouvait comprendre ce que lui voulait l'empereur.

L'empereur voulait n'avoir d'autre appui dans sa retraite que celui que lui prêterait ce même Maraviglia dont il avait fait mourir le père, et qui, en expiation de cette action sanglante, avait tenté de l'assassiner.

Mais, alors, comme le second bras de l'empereur retombait inerte près de lui :

— Sire, dit Emmanuel Philibert, permettez que mon page Leone soit le second soutien sur lequel Votre Majesté se repose, et l'honneur que vous lui ferez, je me le tiendrai pour fait à moi-même.

Et il poussa Leone vers l'empereur.

Charles-Quint regarda le page, et le reconnut.

— Ah ! ah ! dit-il en soulevant son bras, afin que celui-ci pût lui présenter son épaule, c'est le jeune homme au diamant... Tu veux donc te réconcilier avec moi, mon beau page?

Alors, regardant sa main, au petit doigt de

laquelle seulement, à cause des douleurs qu'il éprouvait, il avait pu conserver un simple anneau d'or:

— Tu auras perdu pour attendre, mon beau page, reprit-il; au lieu d'un diamant, tu n'auras que cette simple bague. Il est vrai qu'elle est à mon chiffre; ce qui te semblera, je l'espère, une compensation.

Et, tirant la bague de son petit doigt, il la passa au pouce de Leone, le pouce étant le seul doigt de cette main délicate qui fût assez fort pour retenir l'anneau.

Puis il sortit de la salle sous les regards et au milieu des acclamations de l'assemblée, regards qui eussent été bien autrement curieux, acclamations qui eussent été bien autrement enthousiastes, si les assistants eussent pu deviner que cet empereur qui descendait du trône, que ce chrétien qui marchait vers la solitude, que ce pécheur qui s'inclinait sous le pardon, s'avançait vers sa tombe prochaine, appuyé non-seulement sur le fils, mais encore sur la fille de ce malheureux Francesco Maraviglia qu'il avait, par une sombre nuit de septembre, fait égorger, vingt ans auparavant, dans un cachot de la forteresse de Milan.

C'était le repentir soutenu par la prière, c'est-à-dire, s'il faut en croire les paroles de Jésus-

Christ, le spectacle qui soit ici bas le plus agréable aux yeux du Seigneur.

Mais, arrivé à la porte de la rue solitaire où l'attendait la mule qui l'avait amené, l'empereur ne voulut point que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens fît un pas de plus, et il renvoya Odoardo à son nouveau seigneur don Philippe, et Leone à son ancien maître Emmanuel Philibert.

Puis, sans autre garde, sans autre suite, sans autre cortége que le palefrenier qui tenait la bride de sa paisible monture, il reprit le chemin de sa petite maison du Parc; si bien que nul de ceux qui le voyaient cheminer ainsi dans l'obscurité ne devina que cet humble pèlerin était celui-là même dont l'abdication à cette heure occupait Bruxelles, et bientôt allait occuper le monde.

Charles-Quint, en arrivant à la porte de cette petite maison du Parc, qui occupait alors la place où s'élève aujourd'hui le palais de la chambre des représentants, en trouva la grille ouverte.

Le palefrenier n'eut donc qu'à pousser cette grille, pour que la mule, le cavalier et lui pussent entrer.

Alors, ayant, sur l'ordre de l'empereur, fait approcher sa monture au plus près de la seconde porte, afin qu'une fois descendu, le trajet à parcourir pour se rendre de cette porte au salon,

fût le plus court possible, il reçut l'empereur dans ses bras, et le déposa sur le seuil.

Cette seconde porte était ouverte comme la première.

L'empereur ne fit point attention à cette circonstance, tout plongé qu'il était dans des réflexions qu'il est plus facile à nos lecteurs de comprendre qu'à nous de rapporter. Appuyé, d'un côté, sur son bâton, qu'il retrouva au même endroit où il l'avait laissé deux heures auparavant, c'est-à-dire derrière la porte, — de l'autre, sur le bras du domestique, il regagna le salon, tendu de chaudes courtines, garni d'épais tapis et dans la cheminée duquel brûlait un grand feu.

Le salon n'était éclairé que par la lueur de la flamme, qui, en les dévorant, se tordait avec avidité autour des tisons; mais cette demi-lumière convenait mieux qu'une grande clarté à la situation d'esprit où se trouvait l'auguste empereur.

Il se coucha donc sur un canapé, et, renvoyant le palefrenier à son écurie, il rappela à son souvenir chacune des phases de cette vie qu'avaient encombrée les événements de tout un demi-siècle et de quel demi-siècle! de celui où avaient vécu Henri VIII, Maximilien, Clément VII, François Ier, Soliman et Luther! Il força sa mémoire à repasser par la route accomplie, remontant le cour de ses années comme un voyageur qui, à la fin d

sa vie, remonterait le fleuve aux rives fleuries et parfumées qu'il a descendu dans sa jeunesse.

Le voyage était immense, magnifique, merveilleux; il se faisait à travers les adorations des courtisans, les acclamations du monde, les génuflexions des peuples accourus sur le passage de cette gigantesque fortune.

Tout à coup, au milieu de ce rêve qui était moins d'un homme que d'un Dieu, un des tisons du foyer vint à se rompre, et un morceau tomba dans les cendres, tandis que l'autre roulait sur le tapis, duquel s'éleva aussitôt une épaisse fumée.

Cet incident, si vulgaire qu'il fût, et peut-être à cause de sa vulgarité même, ramena Charles-Quint à la réalité.

— Eh! fit-il en appelant; eh! qui donc est de service ici? Vite quelqu'un près de moi!

Nul ne répondit.

— N'y a-t-il donc personne dans les antichambres? cria l'ex-empereur s'impatientant et frappant le parquet de son bâton.

Ce second appel n'obtint pas plus de réponse que le premier.

— Voyons, que l'on vienne donc accommoder ce feu, et que l'on se dépêche! cria Charles-Quint avec plus d'impatience encore que les deux premières fois.

Même silence.

— Oh ! murmura-t-il en se traînant de meuble en meuble pour atteindre la cheminée, — déjà seul, abandonné !... Si la Providence a voulu m'inspirer le repentir de ce que j'ai fait, la leçon est venue bien vite !

Et lui-même alors, de ses mains endolories, prit les pincettes, et, avec de pénibles efforts, rajusta ce feu que personne n'était là pour accommoder.

Tous, depuis les princes jusqu'aux valets, étaient occupés autour du nouveau roi don Philippe.

L'empereur repoussait du pied les dernières braises fumantes sur le tapis, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'antichambre, et qu'une forme humaine apparut au milieu de l'encadrement de la porte, et se dessina dans la pénombre.

— Enfin ! murmura l'empereur.

— Sire, dit le nouveau venu, qui vit que Charles-Quint se trompait sur son identité, je demande pardon à Votre Majesté de me présenter ainsi devant elle ; mais, ayant trouvé toutes les portes ouvertes, et ne voyant personne dans les antichambres pour m'annoncer, je me suis hasardé à m'annoncer moi-même.

— Annoncez-vous donc alors, monsieur, répondit Charles-Quint, qui faisait rapidement, comme on le voit, l'apprentissage de simple particulier. Voyons, qui êtes-vous ?

— Sire, répondit l'inconnu avec l'accent le plus respectueux, et en s'inclinant jusqu'à terre, je suis Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, amiral de France, et envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II.

— Monsieur l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II, dit Charles-Quint en souriant avec une certaine amertume, vous vous êtes trompé de porte. Ce n'est plus à moi que vous avez affaire; c'est au roi Philippe II, mon successeur au trône de Naples depuis neuf mois, et au trône d'Espagne et des Indes depuis vingt minutes.

— Sire, dit Coligny avec le même accent respectueux, et en s'inclinant une seconde fois, quelque changement qui soit survenu dans la fortune du roi Philippe II depuis neuf mois ou depuis vingt minutes, vous êtes toujours pour moi l'élu de l'Allemagne, le très-grand, très-saint et très-auguste empereur Charles V, et, comme c'est à Votre Majesté que la lettre de mon roi est adressée, permettez que ce soit à Votre Majesté que je la remette.

— En ce cas, monsieur l'amiral, dit Charles-Quint, aidez-moi à allumer ces bougies, puisque l'avénement au trône de mon fils Philippe II m'a enlevé, à ce qu'il paraît, jusqu'à mon dernier laquais.

Et l'empereur, aidé de l'amiral, se mit à allu-

mer les cires préparées dans les candélabres, afin de pouvoir lire la lettre que lui adressait le roi Henri II, et, peut-être bien aussi, pressé qu'il était de voir l'homme qui, depuis trois ans, lui avait été un si rude adversaire.

Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de trente-huit à trente-neuf ans, à l'œil vif, à la figure martiale, à la taille haute et bien prise. Cœur loyal et intrépide, il avait été en aussi grande estime auprès du roi François Ier qu'il l'était auprès du roi Henri II, et devait l'être auprès du roi François II.

Pour assassiner misérablement un pareil homme, si immense que fût le massacre du 24 août 1572, il fallait la haine héréditaire de Henri, duc de Guise, jointe à l'hypocrisie de Catherine de Médicis et à la faiblesse de Charles IX.

Cette haine, qui, le jour où nous mettons en scène l'illustre amiral, commençait à le séparer de son ancien ami François de Guise, avait pris naissance sur le champ de bataille de Renty. Dans leur jeunesse, ces deux grands capitaines, dont le génie réuni eût pu faire tant de merveilleuses choses, avaient été intimement liés ; point de plaisirs, point de travaux, point d'exercices, qui ne leur fussent communs. Dans leurs études de

l'antiquité, ils se proposaient pour modèles non-seulement les hommes qui ont laissé de beaux exemples de courage, mais encore ceux qui ont laissé aussi de beaux exemples de fraternité.

Cette tendresse mutuelle des deux jeunes gens allait si loin, qu'ils portaient, dit Brantôme, mêmes parures et même livrée. Le roi Henri II envoyant un messager à l'empereur Charles-Quint, et ce messager n'étant point le connétable de Montmorency, ce ne pouvait être que l'amiral de Coligny ou le duc de Guise.

L'empereur regarda l'amiral avec une certaine admiration. Il était impossible, assurent tous les historiens contemporains, de voir un homme qui donnât mieux l'idée d'un grand capitaine.

Seulement, à l'instant même il vint à l'esprit de Charles-Quint que Coligny avait été envoyé à Bruxelles, non pas précisément pour lui remettre la lettre qu'il tenait à la main, mais bien plutôt pour reporter à la cour de France ce qui s'était passé au palais de Bruxelles dans cette fameuse journée du 25 octobre 1555. Aussi la première demande de l'empereur à Coligny, lorsqu'un long regard jeté sur le messager de Henri II lui eut permis de satisfaire sa curiosité, fut celle-ci :

— Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur l'amiral ?

— Depuis ce matin, sire, répondit Coligny.

— Et vous m'apportez?...

— Cette lettre de Sa Majesté le roi Henri II.

Et il présenta la lettre à l'empereur.

L'empereur la prit, et fit, pour en briser le cachet, quelques efforts inutiles, tant ses mains étaient endolories et tordues par la goutte.

Alors, l'amiral s'offrit à lui rendre ce service.

Charles-Quint lui tendit la lettre en riant.

— En vérité, monsieur l'amiral, dit-il, ne suis-je pas un bon cavalier pour courir et rompre une lance, moi qui ne puis plus même briser un cachet?

L'amiral rendit à Charles-Quint la lettre ouverte.

— Non, non, dit l'empereur, lisez, monsieur l'amiral : la vue est aussi mauvaise que la main. Je pense donc que vous reconnaîtrez comme moi que j'ai bien fait de tout résigner, force et puissance, aux mains d'un plus jeune et d'un plus adroit.

L'empereur appuya sur ce dernier mot.

L'amiral ne répondit point, mais il commença la lecture de la lettre. Pendant cette lecture, Charles-Quint, qui prétendait ne plus y voir, dévorait Coligny de son regard d'aigle.

Le message était tout simplement une lettre d'avis du roi de France à l'empereur, dans laquelle le premier annonçait au second qu'il en-

voyait le travail définitif des trêves; le travail préparatoire était déjà accompli depuis cinq ou six mois.

La lettre lue, Coligny tira de son pourpoint les parchemins signés des plénipotentiaires, et scellés du sceau royal de France.

C'était l'échange fait contre les papiers analogues précédemment envoyés par Charles-Quint à Henri II, signés des plénipotentiaires espagnols, allemands et anglais, et revêtus du sceau de l'empire.

L'empereur jeta les yeux sur ces contrats politiques, et, comme s'il eût deviné qu'une année à peine s'écoulerait avant qu'ils fussent rompus, il les déposa sur une grande table couverte d'un tapis noir, et, prenant le bras de l'amiral pour que celui-ci l'aidât à regagner sa place :

— Monsieur l'amiral, dit-il, n'est-ce pas un miracle de la Providence qui permet que je m'appuie aujourd'hui, moi faible et retiré du monde, sur le bras qui, au plus fort de ma puissance, a failli me renverser?

— Oh! sire, répondit l'amiral, il n'y avait qu'un homme qui pût renverser Charles-Quint : c'était Charles-Quint lui-même; et, s'il nous a été donné, à nous autres pygmées, de lutter contre un géant, c'est que Dieu voulait surabondamment prouver au monde notre faiblesse et votre puissance.

Charles-Quint sourit. Il était évident que le compliment ne lui déplaisait point, venant d'un homme comme l'amiral.

Cependant, s'asseyant et étendant la main pour faire signe à Coligny de s'asseoir aussi :

— Assez, dit-il ; assez, amiral ! je ne suis plus empereur, je ne suis plus roi, je ne suis plus prince : il me faut briser avec la flatterie. Changeons donc de conversation. Comment se porte mon frère Henri ?

— A merveille, sire ! répondit l'amiral obéissant à l'invitation de s'asseoir, que répétait pour la troisième fois l'empereur.

— Ah ! que j'en suis donc aise ! dit Charles-Quint ; si aise, que le cœur me rit, et non sans cause ; car je tiens à grand honneur d'être sorti, du côté maternel, de ce fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde. Mais, continua-t-il affectant de ramener la conversation aux choses communes de la vie, on m'a dit toutefois que ce bien-aimé frère commençait à grisonner, lorsqu'il me semble qu'il n'y a que trois jours que, tout enfant et sans un poil de barbe, il était en Espagne. Ah ! tantôt vingt ans, cependant, se sont écoulés depuis lors !

Et Charles-Quint poussa un soupir, comme si ces seuls mots échappés à sa bouche venaient de lui rouvrir le vaste horizon du passé.

— Le fait est, sire, reprit l'amiral répondant à la question de l'empereur, que Sa Majesté le roi Henri commence à compter les cheveux blancs, mais par deux et trois tout au plus. Or, qui n'a pas, plus jeune que lui, ses cheveux blancs ?

— Oh ! que ce que vous me dites là est vrai, mon cher amiral ! s'écria l'empereur. Moi qui vous interroge sur les premiers cheveux blancs de mon frère Henri, je veux vous raconter l'histoire des miens. J'avais presque le même âge que lui, trente-six ou trente-sept ans à peine ; c'était à mon retour de la Goulette, et en arrivant à Naples... Vous connaissez la gentillesse de cette admirable ville de Naples, monsieur l'amiral, la beauté et la grâce des dames qui l'habitent ?

Coligny s'inclina en souriant.

— Je suis homme, continua Charles-Quint, je voulus mériter une faveur comme les autres. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier pour me friser et parfumer. Cet homme me présenta un miroir afin que je suivisse l'opération tandis qu'il l'accomplissait. Il y avait longtemps que je ne m'étais regardé. C'était une rude guerre que cette guerre que je faisais contre les Turcs, les alliés de mon bon frère François Ier ! Tout à coup, je m'écriai : « Eh ! barbier, mon ami, qu'est-ce que cela ? — Sire, me répondit le frater, ce sont deux ou trois poils

blancs.» Or, il faut vous dire que le flatteur mentait; il y en avait, non pas deux ou trois comme il le prétendait, mais bien, au contraire, une douzaine. « Eh vite! eh vite! maître barbier, repris-je, ôtez-moi ces poils, et surtout n'en laissez aucun. » Ce fut ce qu'il fit; mais savez-vous ce qui arriva? C'est que, quelque temps après, me voulant de nouveau regarder au miroir, je m'aperçus que, pour un fil d'argent que je m'étais fait ôter, il en était revenu dix; de sorte que, si j'eusse ôté ceux-ci à leur tour, en moins d'une année j'eusse été blanc comme un cygne! Dites donc à mon frère Henri, monsieur l'amiral, de garder précieusement ses trois poils blancs, et de ne point permettre qu'ils lui soient ôtés même par les belles mains de madame de Valentinois.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit Coligny en riant.

— Et, à propos de madame de Valentinois, continua Charles-Quint prouvant par cette transition qu'il n'était pas étranger aux mauvais propos de la cour du roi Henri II, quelles nouvelles, monsieur l'amiral, de votre cher oncle, le grand connétable?

— Mais excellentes, répondit l'amiral, quoique lui ait la tête toute blanche.

— Oui, dit Charles-Quint, il a la tête blanche; mais il est de la nature des poireaux, qui, eux

aussi, ont la tête blanche, mais le reste du corps vert. Et il lui faut cela pour servir encore, comme il fait, les belles dames de la cour... Ah çà! voyons, — car je ne veux pas vous laisser partir, mon cher amiral, sans vous demander des nouvelles de tout le monde, — comment se porte la fille de notre vieil ami François Ier?

Et Charles-Quint appuya en souriant sur ces trois mots *notre vieil ami.*

— Sa Majesté veut parler de madame Marguerite de France?

— L'appelle-t-on toujours la quatrième Grâce, la dixième Muse?

— Toujours, sire, et chaque jour davantage elle mérite ce double titre, par la protection qu'elle accorde à nos grands esprits, tels que MM. de l'Hospital, Ronsard, Daurat.

— Eh! eh! dit Charles-Quint, il semblerait que notre frère Henri II, jaloux des rois ses voisins, veut garder pour lui seul cette belle perle : je n'entends point encore parler de mariage pour madame Marguerite, et elle doit avoir... (Charles-Quint fit semblant de chercher) bien près de trente-deux ans, dit-il.

— Oui, sire; mais à peine paraît-elle en avoir vingt : elle est chaque jour plus belle et plus fraîche!

— C'est le privilége des roses, de reverdir et

de boutonner chaque printemps, reprit Charles-Quint. — Mais, à propos de roses et de boutons, dites-moi, mon cher amiral, que fait-on à la cour de France de notre jeune reine d'Écosse ? Ne pourrais-je pas vous aider à arranger ses affaires avec ma bru la reine d'Angleterre?

— Oh ! sire, il n'y a rien de pressé, répondit l'amiral, et Votre Majesté, qui sait si bien l'âge de nos princesses, n'ignore pas que la reine Marie Stuart est à peine âgée de treize ans ; or, elle est, — je ne crois pas révéler un secret d'État en faisant cette confidence à Votre Majesté, — elle est destinée au dauphin François II, et le mariage ne peut et ne doit avoir lieu que dans un an ou deux.

— Attendez donc, attendez donc, mon cher amiral, que je me rappelle, dit Charles-Quint, car il me semble que j'ai au fond de la mémoire quelque chose comme un bon avis à donner à mon frère Henri II, quoique ce soit une simple supposition de la science cabalistique... Ah ! m'y voici. Mais, d'abord, pouvez-vous me dire, mon cher amiral, ce qu'est devenu un jeune seigneur nommé Gabriel de Lorges, comte de Montgomery?

— Oui, certes : il est à la cour du roi, en grande faveur près de lui, et occupe le grade de capitaine dans sa garde écossaise.

— En grande faveur, oui-da ! fit Charles-Quint pensif.

— Avez-vous quelque chose à dire contre ce jeune seigneur, sire ? demanda respectueusement l'amiral.

— Non... Seulement, écoutez une histoire.

— J'écoute, sire.

— Lorsque je traversai la France, avec la permission de mon frère François Ier, pour aller châtier la révolte de mes bien-aimés compatriotes et sujets les Gantois, le roi de France me fit, — comme vous pouvez vous le rappeler, quoique vous fussiez une bien jeune barbe à cette époque, — le roi de France me fit toutes sortes d'honneurs ; par exemple, il envoya au-devant de moi, jusqu'à Fontainebleau, le Dauphin avec une foule de jeunes seigneurs et de pages. Il faut vous dire, mon cher amiral, que c'était la dure nécessité qui me forçait à traverser le royaume de France, et que j'eusse mieux aimé prendre tout autre chemin. On avait fait tout ce que l'on avait pu pour me mettre en défiance contre la loyauté du roi François Ier, et, moi-même, je vous l'avoue, j'avais quelque peur (bien à tort, l'événement l'a prouvé) que mon frère de France ne profitât de l'occasion pour prendre sa revanche du traité de Madrid. J'avais donc emmené avec moi, comme si la science humaine pouvait quelque chose contre les décisions divines, un homme très-habile, un astrologue très-vanté, qui, à la première inspection du

visage des gens, jugeait, d'après les signes de ce visage, s'il y avait menace pour la liberté ou pour la vie de celui qui hasardait devant ces gens sa vie et sa liberté.

L'amiral sourit.

— C'était une bonne précaution, dit-il, digne d'un aussi sage empereur que vous êtes ; mais Votre Majesté a vu que, parfois, bonne précaution peut devenir précaution inutile.

— Attendez, vous allez voir... Nous étions donc sur la route d'Orléans à Fontainebleau, quand, tout à coup, nous vîmes venir à notre rencontre un grand cortége. C'était, comme je vous l'ai dit, M. le Dauphin de France avec une foule de seigneurs et de pages. — D'abord, de loin, et en ne voyant que la poussière qui montait sous les pieds des chevaux, nous crûmes que c'était une troupe de gens d'armes, et nous nous arrêtâmes ; mais bientôt, à travers le nuage gris que formait cette poussière, nous vîmes miroiter le satin, briller le velours, et étinceler l'or. Il était évident que cette troupe, au lieu d'être hostile, était une escorte d'honneur. Nous continuâmes donc notre chemin, pleins de confiance dans la parole du roi François Ier. Bientôt les deux cavalcades se rencontrèrent, et M. le Dauphin, s'avançant vers moi, me fit compliment de la part de son père. Le compliment était si gracieux, et

venait tellement à point pour tranquilliser, non pas moi, — Dieu, auquel je vais consacrer ma vie, m'est témoin que je n'ai jamais une seconde soupçonné mon bon frère ! — le compliment, dis-je, était si gracieux, que je voulus sur-le-champ embrasser le jeune prince qui me l'avait fait. Or, tandis que je lui donnais une accolade si tendre, qu'elle dura, je crois, une bonne minute, les deux troupes s'étaient mêlées, et les jeunes seigneurs et les pages de la suite de M. le Dauphin, curieux, sans doute, de me voir, à cause de ce peu de bruit que j'ai fait dans le monde, m'avaient complétement enveloppé, s'approchant de moi le plus qu'ils pouvaient. Alors, je m'aperçus que mon astrologue, qui s'appelait Angelo Policastro, et qui était un Italien de Milan, avait poussé son cheval de telle façon, qu'il flanquait complétement ma gauche. Cela me parut audacieux que cet homme se mêlât ainsi à une si belle et si riche noblesse.

« — Oh ! signor Angelo, » lui dis-je, « que faites-vous là ?

» — Sire, » me répondit-il, « je suis à ma place.

» N'importe ! rangez-vous un peu, signor Angelo.

» — Je ne puis, ni ne dois, mon auguste seigneur, » me répondit-il.

Alors, je me doutai qu'il y avait quelque chose

qui le dérangeait dans l'harmonie de mon voyage ; aussi, craignant qu'il n'obéît à ma première injonction :

« — Restez donc, signor Angelo, » lui dis-je, « restez, puisque c'est à bonne intention que vous vous êtes mis là. Seulement, en entrant au château, vous me direz pourquoi vous vous y êtes mis, n'est-ce pas ?

» — Oh ! sire, je n'y manquerai pas, la chose étant mon devoir ; mais tournez la tête à votre gauche, et regardez bien ce jeune homme blond qui est près de moi, et qui porte des cheveux longs. »

Je regardai du coin de l'œil ; le jeune homme était d'autant plus remarquable, et il était d'autant plus difficile que mon regard s'égarât, que ce jeune homme, qui avait un air étranger, un air anglais, était le seul qui portât ses cheveux longs.

« — Bien, je le vois, » répondis-je.

« — Alors, c'est tout... pour le moment du moins, » dit l'astrologue ; « plus tard, j'en parlerai à Votre Majesté. »

En effet, à peine entré au château, je me retirai dans mon appartement sous prétexte de changer de toilette ; il signor Angelo m'y suivit.

« — Eh bien ! » lui-demandai-je, « qu'avez-vous à me dire de ce jeune homme ?

» — Avez-vous remarqué, sire, le pli que, tout jeune, il porte entre les deux sourcils?

» — Non, ma foi ! » lui dis-je, « ne l'ayant pas regardé d'aussi près que vous.

» — Eh bien ! ce pli, c'est ce que, nous autres, hommes de la cabale, nous appelons la *ligne de mort*... Sire, ce jeune homme tuera un roi !

» — Un roi, ou un empereur? » demandai-je.

« — Je ne puis le dire, mais il frappera une tête portant couronne.

» — Ah ! ah ! et il n'y a pas moyen que vous sachiez si cette tête qu'il frappera est la mienne?

» — Si fait, sire ; mais, pour cela, il me faudrait de ses cheveux.

» — Bon ! de ses cheveux, et comment s'en procurer?

» — Je ne sais, mais il en faudrait. »

Je me mis à réfléchir. Juste en ce moment, la fille du jardinier entra, portant une brassée des plus belles fleurs du jardin qu'elle venait placer dans les vases de la cheminée, et dans ceux des consoles. Quand elle eut fini, je la pris par la main, et l'attirai à moi ; puis, prenant dans ma poche deux beaux maximiliens d'or tout neufs, je les lui donnai. Elle me remercia, et, moi, l'embrassant au front :

« — Ma belle fille, » lui dis-je, « en veux-tu gagner dix fois autant ? »

Elle baissa les yeux, et rougit.

« — Oh! non, » lui dis-je, « ce n'est point cela... il ne s'agit point de cela...

» — De quoi s'agit-il donc, alors, sire empereur ? » me demanda-t-elle.

« — Tiens, » lui dis-je en la conduisant aux vitres de la fenêtre, et en lui montrant le jeune blond, qui s'amusait à courir la quintaine dans la cour : « tu vois bien ce jeune seigneur ?

» — Oui, je le vois.

» — Comment le trouves-tu?

» — Je le trouve très-beau et très-galamment vêtu.

» — Eh bien, il faut m'apporter de ses cheveux demain matin, et, au lieu de deux maximiliens d'or, tu en auras vingt !

» — Mais comment ferais-je pour avoir des cheveux de ce jeune homme? » demanda-t-elle en me regardant avec naïveté.

« — Ah ! dame, la belle enfant, cela ne me regarde point; c'est à toi de trouver le moyen... Tout ce que je puis faire, moi, c'est de te donner une Bible.

» — Une Bible?

» — Oui, afin que tu voies de quelle façon Dalila s'y prit pour couper les cheveux de Samson... »

La belle fille rougit encore, mais il paraît que les instructions suffisaient; car elle sortit toute

pensive et toute souriante à la fois ; et, le lendemain, elle revint avec une boucle de cheveux blonds comme de l'or. — Ah! la plus naïve femelle est plus adroite que le plus rusé de nous, monsieur l'amiral !

— Et Votre Majesté n'achève pas l'histoire?

— Oh! si fait. Je remis la boucle de cheveux blonds al signor Angelo, qui fit sur cette boucle ses expériences cabalistiques, et qui me dit que c'était, non pas moi, mais un prince portant fleur de lis dans ses armes que l'horoscope menaçait. Eh bien ! mon cher amiral, ce jeune homme blond, qui a entre les sourcils la ligne de mort, c'est le seigneur de Lorges, comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise de mon frère Henri.

— Comment ! Votre Majesté pourrait soupçonner?...

— Moi, dit Charles-Quint se levant pour indiquer à l'amiral que son audience était finie, je ne soupçonne rien, Dieu m'en garde ! Je vous répète seulement mot à mot, comme chose pouvant être utile à mon frère Henri II, l'horoscope del signor Angelo Policastro, et je dis à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire bonne attention à cette ligne qui se trouve entre les deux sourcils de son capitaine de la garde écossaise, et qu'on appelle la ligne de mort, lui rappelant qu'elle menace tout

particulièrement un prince portant fleurs de lis dans ses armes.

— Sire, dit Coligny, ce bon avis sera donné de votre part au roi de France.

— Et voici pour que vous ne l'oubliiez pas, mon cher amiral ! dit Charles-Quint en passant au cou de l'ambassadeur la magnifique chaîne d'or qu'il portait au sien, et à laquelle pendait cette étoile de diamants qu'on appelait *l'étoile du couchant*, en souvenir des possessions occidentales des rois d'Espagne.

Coligny voulut recevoir le présent à genoux ; mais Charles-Quint ne permit point qu'il lui donnât cette marque de respect, et, le retenant dans ses bras, il le baisa sur les deux joues.

A la porte, on rencontra Emmanuel Philibert, qui, la cérémonie à peine achevée, quittait tout pour venir mettre ses hommages aux pieds de cet empereur, d'autant plus grand à ses yeux qu'il venait d'abdiquer toute grandeur.

Les deux capitaines se saluèrent avec courtoisie ; tous deux s'étaient vus sur le champ de bataille, et s'estimaient à leur valeur, c'est-à-dire hautement et grandement.

— Votre Majesté, dit Coligny, n'a-t-elle rien autre chose à me dire pour le roi mon maître ?

— Non, rien...

Il regarda Emmanuel Philibert, et sourit.

— Sinon, mon cher amiral, que, si les soins de notre salut nous laissent un instant de loisir, nous nous occuperons de lui chercher un mari pour madame Marguerite de France.

Et, s'appuyant au bras d'Emmanuel :

— Viens, mon bien-aimé Emmanuel! lui dit-il en rentrant avec lui dans le salon ; il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu !

XV

Après l'abdication.

Pour ceux de nos lecteurs qui veulent voir le couronnement de toute chose et la philosophie de chaque événement, nous nous décidons à écrire le présent chapitre, qui entrave peut-être pendant quelques instants la marche de notre action, mais qui permet au regard, momentanément arrêté sur l'empereur Charles-Quint, de poursuivre cette grande fortune éteinte à travers l'obscurité de sa vie nouvelle, depuis le jour de son abdication jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire du 25 octobre 1555 au 21 septembre 1558.

Après le vainqueur de François Ier déposé dans

le sépulcre, où son rival l'a précédé depuis neuf ans, nous reviendrons à la vie, aux combats, aux fêtes, aux haines et aux amours, à tout cet immense bourdonnement enfin qui va, dans l'attente de la résurrection éternelle, bercer les trépassés jusqu'au fond de leurs tombeaux.

Les différentes affaires politiques que Charles-Quint avait à régler dans les Pays-Bas, l'abdication de l'empire en faveur de Ferdinand son frère, — abdication que devait suivre celle des États héréditaires en faveur de don Philippe son fils, — retinrent, près d'une année encore, l'ex-empereur à Bruxelles; de sorte que ce ne fut que dans les premiers jours de septembre 1556 qu'il put quitter cette ville, et partir pour Gand, escorté de tous les grands, les ambassadeurs, les nobles, les magistrats, les capitaines et les officiers de la Belgique.

Le roi don Philippe avait expressément voulu conduire son père jusqu'au lieu de l'embarquement, c'est-à-dire jusqu'à Flessingue, où l'ex-empereur se rendit en litière, et où l'accompagnèrent les deux reines ses sœurs avec leurs dames, le roi don Philippe avec sa cour, et Emmanuel Philibert avec ses deux inséparables compagnons Leone et Scianca-Ferro.

Les adieux furent longs et tristes : non-seulement cet homme qui avait étreint le monde entre

ses deux bras se séparait de ses deux sœurs, de son fils, d'un neveu reconnaissant et dévoué, mais encore il se séparait du monde, presque de la vie, son intention étant, aussitôt son arrivée en Espagne, de se retirer dans un monastère.

Aussi l'ex-empereur voulut-il que ces adieux s'accomplissent la veille du départ, disant que, s'ils avaient lieu le lendemain, à l'heure où il devait s'embarquer, jamais il ne se sentirait le courage de mettre le pied sur le bâtiment.

Le premier dont Charles-Quint prit congé — peut-être parce que, au fond du cœur, c'était celui qu'il aimait le moins — fut son fils don Philippe. Après avoir reçu le baiser d'adieu de son père, le roi d'Espagne se mit à genoux, et lui demanda sa bénédiction.

Charles-Quint la lui donna avec cette majesté qu'il savait mettre dans ces sortes de circonstances, lui recommanda la paix avec les puissances alliées, et particulièrement, s'il était possible, avec la France.

Don Philippe promit à son père de se conformer à ses intentions, tout en doutant que la chose fût possible à l'endroit de la France, et jurant néanmoins de tenir, de son côté, fidèlement les trêves tant que le roi Henri II, son cousin, ne les romprait pas.

Après quoi, Charles-Quint embrassa Emmanuel

Philibert, le tenant longtemps serré entre ses bras, ne pouvant se décider à se séparer de lui.

Enfin, appelant don Philippe avec des larmes dans les yeux et dans la voix :

— Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai donné bien des choses... Je vous ai donné Naples, les Flandres, les deux Indes ; je me suis dépouillé pour vous, enfin, de tout ce que j'avais ; mais retenez bien ceci : ni Naples et ses palais, ni les Pays-Bas et leur commerce, ni les deux Indes et leurs mines d'or, d'argent et de pierres précieuses ne valent le trésor que je vous donne en vous laissant votre cousin Emmanuel Philibert, homme de tête et d'exécution, bon politique et grand capitaine ! Je vous recommande donc de le traiter, non pas comme un sujet, mais comme un frère, et à peine encore, je vous le dis, sera-t-il traité par vous selon ses mérites.

Emmanuel Philibert voulait baiser les genoux de son oncle, mais celui-ci le retint entre ses bras ; puis, bientôt, le poussant doucement, de ses bras, entre ceux de don Philippe :

— Partez ! dit-il, partez ! il est honteux pour des hommes de gémir et de larmoyer ainsi à cause d'une courte séparation dans ce monde ! Arrangeons-nous de manière, à force de bonnes actions, de belles vertus et de vie chrétienne, à nous trou-

ver un jour réunis dans l'autre : c'est là le principal !

Et, se détournant des deux jeunes gens pour aller rejoindre ses sœurs, en leur faisant de la main signe de s'éloigner, il resta le dos tourné jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'appartement.

Don Philippe et Emmanuel Philibert montèrent à cheval, et partirent incontinent pour Bruxelles.

Quant à l'ex-empereur, il s'embarqua le lendemain, 10 septembre 1556, sur un vaisseau « véritablement royal en grandeur et en ornements, » dit Gregorio Leti, historien de Charles V ; mais, à peine en mer, on fut accosté d'un bâtiment anglais. Le bâtiment portait le comte d'Arondel, envoyé par la reine Marie à son beau-père, pour le prier de ne pas passer si près des côtes de la Grande-Bretagne sans lui faire une visite.

Mais, à cette invitation, Charles-Quint haussa les épaules, et, avec un ton de voix qui n'était pas exempt d'amertume :

— Eh ! dit-il au comte, quel plaisir pourra prendre une si grande reine à se voir la belle-fille d'un simple gentilhomme ?

Malgré cette réponse, le comte d'Arondel insista avec tant de courtoises supplications et de respectueuses prières, que Charles-Quint, ne sachant plus comment se défendre de ses instances, lui dit :

— Monsieur le comte, tout dépendra des vents.

Les deux reines étaient embarquées avec leur frère. Soixante vaisseaux escortaient le vaisseau impérial, et, voyant que, quoique les vents fussent loin d'être défavorables, l'empereur passait sans s'arrêter devant Yarmouth, devant Londres et devant Portsmouth, le comte d'Arondel n'insista pas davantage : il se mit respectueusement à la suite du vaisseau impérial, et l'accompagna jusqu'à Laredo, port de Biscaye, où Charles-Quint fut reçu par le grand connétable de Castille.

Mais, à peine eut-il touché cette terre d'Espagne sur laquelle il avait si glorieusement régné, qu'avant de rien écouter du discours que le grand connétable s'apprêtait à lui faire, il se mit à genoux, et, baisant le sol de ce royaume devenu pour lui une seconde patrie :

— Je te salue avec toutes sortes de respects, dit-il, ô mère commune ! et, comme je suis sorti nu du ventre de ma mère pour recevoir du monde tant de trésors, je veux aussi, maintenant, rentrer nu dans ton sein, ma très-chère mère ! Et, si ce fut alors un devoir de la nature, c'est aujourd'hui un effet de la grâce sur ma volonté.

Il n'avait pas achevé cette prière, que le vent commença de souffler, et qu'une tempête s'éleva avec tant de violence, que toute la flotte qui ve-

nait de l'accompagner périt dans le port, avec le vaisseau impérial lui-même, tout chargé de ses trésors et des dons magnifiques que l'empereur rapportait de Belgique et d'Allemagne pour les offrir aux églises d'Espagne ; — ce qui fit dire par un des personnages de la suite de Charles-Quint que le bâtiment, prévoyant que jamais une gloire pareille ne l'illustrerait, s'était enfoncé dans la mer afin de marquer à la fois son respect, son regret et sa douleur.

Il n'y avait point de mal, en vérité, à ce que les choses inanimées donnassent de semblables preuves de respect, de regret et de douleur à Charles-Quint ; car les hommes étaient bien froids devant cette fortune déchue. A Burgos, par exemple, l'ex-empereur traversa la ville sans qu'aucune députation vînt au-devant de lui, et sans que les citadins se donnassent même la peine d'accourir jusque sur leur porte pour le regarder passer.

Ce que voyant l'empereur, il secoua la tête en murmurant :

— En vérité, il semblerait que les habitants de Burgos m'eussent entendu quand je disais, à Laredo, que je rentrais nu en Espagne !

Le jour même, cependant, un noble seigneur nommé don Bartoloméo Mirande étant venu lui rendre visite, et lui ayant dit : « Il y a aujourd'hui précisément un an accompli, sire, que Votre Ma-

jesté Impériale a commencé d'abandonner le monde pour pouvoir s'appliquer tout entier au service de Dieu ! »

— Oui, répondit Charles, et il y a aujourd'hui précisément un an que je m'en suis repenti !

Charles-Quint se rappelait cette triste et solitaire soirée de son abdication, où il n'avait eu personne que l'amiral Coligny pour l'aider à remettre au foyer les tisons qui avaient roulé des chenets sur son tapis.

De Burgos, l'empereur gagna Valladolid, qui était alors la capitale de l'Espagne. A une demi-heure de la ville, il rencontra un cortége qui venait au-devant de lui : c'étaient les nobles et les seigneurs, conduits par son petit-fils don Carlos, alors âgé de onze ans.

L'enfant maniait admirablement son cheval, et marchait à la portière gauche de la litière de l'empereur. C'était la première fois qu'il voyait son grand-père, et celui-ci le regardait avec une attention qui eût embarrassé tout autre que le jeune prince. Don Carlos ne baissa pas même les yeux, se contentant, chaque fois que le regard du vieil empereur se fixait sur lui, d'ôter respectueusement sa toque, qu'il remettait sur sa tête quand Charles-Quint cessait de le regarder.

Aussi, à peine entré dans son appartement,

l'empereur le fit-il venir pour le voir de plus près, et causer avec lui.

L'enfant se présenta respectueux d'attitude, mais sans embarras aucun.

— C'est bien à vous, mon petit-fils, lui dit Charles-Quint, d'être venu au-devant de moi.

— C'était mon devoir, répondit l'enfant, comme étant deux fois votre sujet, car vous êtes mon grand-père et mon empereur.

— Ah! ah! fit Charles-Quint, étonné de trouver tant d'aplomb et de fermeté dans un âge si tendre.

— D'ailleurs, je n'eusse point été par devoir au-devant de Votre Majesté Impériale, continua l'enfant, que j'y eusse été par curiosité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai entendu dire souvent que vous étiez un illustre empereur, et que vous aviez fait de grandes choses.

— Ah! vraiment! dit Charles-Quint, qui s'amusait du singulier naturel de l'enfant; et veux-tu que je te les raconte, ces grandes choses ?

— Ce serait un vif plaisir et un immense honneur pour moi! répondit le jeune prince.

— Eh bien, assieds-toi là.

— Avec la permission de Votre Majesté, dit l'enfant, j'écouterai debout.

Alors, Charles-Quint lui raconta toutes ses

guerres contre le roi François Ier, contre les Turcs et contre les protestants.

Don Carlos l'écouta avec une grande attention, et, quand son grand-père eut achevé, prouvant que le récit n'était pas nouveau pour lui :

— Oui, dit l'enfant, c'est bien cela.

— Mais, reprit l'empereur, vous ne me dites pas, monsieur mon petit-fils, ce qu'il vous semble de mes aventures, et si vous trouvez que je me sois comporté en brave.

— Oh! dit le jeune prince, je suis assez content de ce que vous avez fait ; il n'y a qu'une chose que je ne saurais vous pardonner...

— Bah! fit l'empereur étonné; quelle chose donc ?

— C'est de vous être, une nuit, sauvé d'Inspruck, à moitié nu, devant le duc Maurice.

— Oh! pour cela, dit l'empereur en riant, ce fut bien malgré moi, mon fils, je vous jure... Il me surprit, et je n'avais que ma maison.

— Mais, moi, je n'eusse pas fui, dit don Carlos.

— Comment, vous n'eussiez pas fui ?

— Non.

— Mais il fallait bien fuir, puisque je ne pouvais lui résister.

— Moi, je n'eusse pas fui, répéta le jeune prince.

— Il fallait donc, alors, me laisser prendre? C'eût été une grande imprudence dont j'eusse encore été blâmé davantage.

— N'importe! moi, je n'eusse pas fui, répéta pour la troisième fois l'enfant.

— Dites-moi donc ce que vous eussiez fait en pareille occasion, et, pour vous aider à me répondre, que feriez-vous actuellement, par exemple, si je mettais une trentaine de pages à vos trousses?

— Je ne fuirais pas, se contenta de répondre l'enfant.

L'empereur fronça le sourcil, et, appelant le gouverneur du jeune prince :

— Monsieur, lui dit-il, emmenez mon petit-fils : je vous fais compliment de l'éducation qu'il reçoit; s'il continue, ce sera le plus grand guerrier de notre famille!

Le même soir, il disait à sa sœur, la reine Éléonore, qu'il laissait à Valladolid :

— Il me semble, ma sœur, que le roi don Philippe est mal pourvu de fils en don Carlos; son air et son naturel en cette première jeunesse ne me plaisent point, n'étant pas ceux de son âge. Je ne sais ce qui pourra arriver dans la suite, quand il aura vingt-cinq ans. Étudiez donc les paroles et les actions de cet enfant, et dites-moi sincèrement, lorsque vous m'écrirez, votre pensée sur ce sujet.

Le surlendemain, Charles-Quint partait pour Palencia, et, le jour d'ensuite, la reine Éléonore lui écrivait :

« Mon frère, si les manières de notre petit neveu Carlos vous ont déplu pour ne l'avoir vu qu'un jour, elles me déplaisent beaucoup plus, à moi qui l'ai vu trois. »

Ce petit bonhomme qui n'eût pas fui à Inspruck était ce même don Carlos que son père Philippe II fit tuer, douze ans plus tard, sous prétexte qu'il conspirait avec les révoltés des Pays-Bas.

A Valladolid, l'empereur avait congédié toute sa cour, à l'exception de douze domestiques et de douze chevaux, ne gardant pour lui que quelques meubles rares et précieux, et distribuant tout le reste aux gentilshommes qui l'avaient accompagné ; puis il avait dit adieu aux deux reines ses sœurs, et était parti pour Palencia.

Palencia n'était située qu'à dix-huit milles du monastère de Saint-Just, de l'ordre des Hyéronimites, que Charles-Quint avait choisi pour sa retraite, et où, dès l'année précédente, il avait envoyé un architecte chargé de lui bâtir six chambres de plain-pied, dont quatre pareilles à des cellules de moines, et deux un peu plus hautes. L'artiste devait, en outre, dessiner un jardin sur le dessin que l'empereur en avait tracé lui-même.

Ce jardin, c'était le côté charmant de la retraite impériale; il était arrosé à ses deux flancs par une petite rivière d'eau limpide et murmurante, et tout planté d'orangers, de limoniers et de cèdres dont les branches venaient ombrager et parfumer les fenêtres de l'illustre solitaire.

En 1542, Charles-Quint avait visité ce monastère de Saint-Just, et l'avait quitté disant : « Voilà un véritable lieu de retraite pour un autre Dioclétien. »

L'empereur prit possession de son appartement au monastère de Saint-Just le 24 février 1557. C'était le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour lui avait constamment été heureux.

— Je veux, dit-il franchissant le seuil du couvent, renaître pour le ciel, ce même jour où je suis né pour la terre.

Sur les douze chevaux qu'il avait gardés, il en renvoya onze; le dernier lui servit à se promener quelquefois dans la délicieuse vallée de Serandilla, éloignée seulement d'un mille, et qu'on appelle le paradis de l'Estramadure.

A partir de ce moment, il conserva peu de communications avec le monde, ne recevant que de rares visites de ses anciens courtisans, et, une fois ou deux par année, des lettres du roi Philippe, de l'empereur Ferdinand et des deux reines ses sœurs; sa seule distraction était les promenades que nous

avons dites, les dîners qu'il donnait par hasard à quelques-uns des gentilshommes qui le venaient voir, et qu'il retenait jusqu'au soir en disant : « Mes amis restez avec moi pour faire la vie de religieux, » et le plaisir qu'il prenait à soigner des petits oiseaux de toutes sortes d'espèces qu'il tenait enfermés dans des volières.

Cette vie dura un an; mais, au bout d'une année, elle parut encore trop mondaine à l'auguste reclus, et, le jour anniversaire de sa naissance, qui était aussi, on se rappelle, celui de l'entrée de l'empereur au couvent, l'archevêque de Tolède étant venu lui faire une visite de félicitation, il lui dit :

— Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis et serviteurs dans ce lieu désert, et, maintenant, je veux donner au Seigneur le peu de mois qui me restent à vivre.

Et, en conséquence, tout en remerciant le prélat de sa visite, il le pria de ne plus se donner la peine de venir le voir que lorsqu'il le ferait appeler pour le salut de son âme.

En effet, à partir du 25 février 1558, l'empereur vécut dans une austérité qui égalait presque celle des moines, mangeant avec eux, se donnant la discipline, allant exactement au chœur et ne se permettant d'autre distraction que celle de faire

dire des messes pour cette innombrable quantité de soldats, de marins, d'officiers et de capitaines qui étaient morts à son service, dans les différents combats qu'il avait livrés ou fait livrer dans les quatre parties du monde.

Pour les généraux, les conseillers, les ministres et les ambassadeurs, des anniversaires de la mort desquels il tenait un registre parfaitement exact, il faisait dresser des autels particuliers, et célébrer des messes nominatives; de sorte qu'on eût dit qu'après avoir mis autrefois sa gloire à régner sur les vivants, il mettait maintenant sa religion à régner sur les morts.

Enfin, vers le commencement du mois de juillet de cette même année 1558, lassé d'assister aux funérailles des autres, et blasé sur cette funèbre distraction, Charles-Quint résolut d'assister aux siennes. Cependant, il lui fallut quelque temps pour s'habituer à cette idée quelque peu bizarre; il craignait d'être taxé d'orgueil ou de singularité en cédant à ce désir; mais l'envie en devint si irrésistible chez lui, qu'il s'en ouvrit à un moine du même monastère, nommé le père Jean Regola.

Ce fut en tremblant, tant il craignait que le moine ne vît quelque inconvénient à l'exécution de ce projet, que Charles-Quint en risqua la confidence; mais le moine, tout au contraire, à la grande joie de l'empereur, lui répondit que, quoi-

que ce fût là une action extraordinaire et sans exemple, il n'y voyait aucun mal, et qu'il la considérait même comme pieuse et exemplaire.

Toutefois, cette adhésion d'un simple moine ne parut point, dans une circonstance aussi grave, suffisante à l'empereur : le père Regola lui offrit alors de prendre l'avis de l'archevêque de Tolède.

Charles-Quint trouva le conseil bon, et, nommant le moine ambassadeur près du prélat, il le fit partir à mulet, et avec une escorte, pour aller chercher cette permission tant désirée.

Jamais, aux jours de la puissance temporelle de Charles-Quint, et si important que fût le message, jamais retour de messager ne fut attendu par lui avec une telle impatience.

Enfin, au bout de quinze jours, le moine revint ; la réponse était favorable : l'archevêque de Tolède regardait le désir de l'empereur comme très-saint et très-chrétien.

A partir de ce retour, qui fut une véritable fête, on ne s'occupa plus, dans tout le couvent, que de préparer la cérémonie funèbre, et de la rendre digne du grand empereur qu'on allait enterrer vivant.

La première chose que l'on entreprit fut la construction d'un magnifique mausolée au milieu de l'église; le père Vargas, qui était ingénieur et sculpteur, en fit un dessin que l'empereur trouva

à sa convenance, sauf quelques détails qu'il retoucha.

Le dessin approuvé, l'on fit venir de Palencia des maîtres charpentiers et des peintres qui, pendant cinq semaines, occupèrent à la confection de ce mausolée vingt personnes par jour. Au bout de cinq semaines, grâce à l'activité que donnaient à chacun la présence et les encouragements de l'empereur, le monument fut achevé. Il avait quarante pieds de long, cinquante de haut et trente de large : tout à l'entour il existait des galeries auxquelles on montait par divers escaliers ; on y voyait une suite de tableaux représentant les plus illustres empereurs de la maison d'Autriche, et les principales batailles de Charles-Quint lui-même ; enfin, tout en haut gisait la bière, sans couvercle, ayant à sa gauche la Renommée, et à sa droite l'Immortalité.

Tout étant achevé, on fixa, pour ces feintes funérailles, le jour du 24 août au matin.

Dès cinq heures, c'est-à-dire une heure et demie après le lever du soleil, quatre cents grosses bougies teintes en noir furent déposées et allumées sur le sarcophage, autour duquel se tenaient tous les domestiques de l'ex-empereur habillés de deuil, la tête nue, et portant une torche à la main. A sept heures, Charles-Quint entra, vêtu d'une longue robe de deuil, ayant à chacun

de ses côtés, c'est-à-dire à sa droite et à sa gauche, un moine vêtu de deuil comme lui. Il alla, portant aussi une torche à sa main, s'asseoir sur un siége préparé pour lui devant l'autel. — Là, immobile, sa torche appuyée à terre, il écouta, vivant, tous ces chants faits pour les trépassés, depuis le *Requiem* jusqu'au *Requiescat*, tandis que six moines de différents ordres disaient six messes basses aux six autels latéraux de l'église.

Puis, à un moment donné, se levant, il alla, toujours escorté de ses deux moines, s'incliner devant le maître-autel, et, s'étant mis aux genoux du prieur :

— Je te demande et supplie, ô arbitre et monarque de notre vie et de notre mort, dit-il, que, de même que le prêtre prend de mes mains avec les siennes ce cierge que je lui offre en toute humilité, de même tu veuilles agréer mon âme, que je recommande à ta divine indulgence, et la recevoir, quand il te plaira, dans le sein de ta bonté et de ta miséricorde infinies !

Alors, le prieur mit le cierge dans un chandelier d'argent massif que le faux trépassé avait donné au couvent pour cette grande occasion.

Après quoi, Charles-Quint se releva, et, accompagné toujours des deux moines qui le suivaient comme son ombre, il alla se rasseoir sur son siége.

La messe finie, l'empereur jugea qu'il lui restait quelque chose à faire, et que l'on avait oublié le plus important de la cérémonie : il fit donc lever une dalle du chœur, et, au fond d'une fosse creusée à cet effet, il ordonna qu'on étendît une couverture de velours noir, avec un oreiller aussi de velours pour former un chevet. Alors, aidé des deux moines, il descendit dans la fosse, se coucha roide, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés, contrefaisant le mort du mieux qu'il lui était possible.

Aussitôt, le prêtre officiant entonna le *De Profundis clamavi*, et, tandis que tout le chœur continuait à le chanter, tous ces moines vêtus de noir, tous ces gentilshommes et tous ces serviteurs en habits de deuil, le cierge à la main, versant des larmes, se mirent à défiler autour du défunt, le prêtre officiant en tête, et chacun à son tour lui jetant de l'eau bénite, et souhaitant le repos à son âme.

La cérémonie dura plus de deux heures, tant ceux qui jetaient l'eau bénite étaient nombreux : aussi l'empereur fut-il tout trempé à travers sa robe noire ; ce qui, joint au vent que laissaient passer les fentes de la pierre, vent froid et funèbre montant des caveaux mortuaires de l'abbaye, fit qu'il se releva tout grelottant, quand, resté le dernier dans l'église avec ses deux moines, il voulut regagner sa cellule.

Aussi, se sentant si engourdi et frissonnant :

— Mes pères, dit l'empereur, je ne sais pas si, en vérité, il vaut la peine que je me relève.

En effet, en entrant dans sa cellule, force fut à Charles-Quint de se mettre au lit, et, une fois au lit, il ne se releva plus ; de sorte que, moins d'un mois après la cérémonie feinte, on célébrait la cérémonie réelle, et que tout ce que l'on avait préparé pour la fausse mort servit à la mort véritable.

Ce fut le 21 septembre 1558 que l'empereur Charles-Quint rendit le dernier soupir entre les bras de l'archevêque de Tolède, qui se trouvait par bonheur à Palencia, et qu'il envoya chercher une dernière fois, selon la promesse qu'il lui avait faite, six mois auparavant, de l'appeler à l'heure de sa mort.

Il avait vécu cinquante-sept ans, sept mois et vingt et un jours ; il avait régné quarante-quatre ans, gouverné l'empire trente-huit, et, de même qu'il était né le jour de la fête d'un apôtre, saint Mathias, le 24 février, il mourut le jour de la fête d'un autre apôtre, saint Mathieu , c'est-à-dire le 21 septembre.

Le père Strada raconte, dans son *Histoire des Flandres*, que, la nuit même de la mort de Charles-Quint , un lis fleurit dans le jardin du monastère de Saint-Just ; de quoi les religieux ayant été

avertis, ce lis fut exposé sur le grand autel comme une preuve évidente de la *candeur* de l'âme de l'empereur.

C'est une bien belle chose que l'histoire! aussi, ne nous jugeant pas digne d'être historien, nous sommes-nous fait romancier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

La Cour de France.

Un peu plus d'un an après l'abdication de Charles-Quint à Bruxelles ; vers l'époque où l'ex-empereur se renfermait dans le monastère de Saint-Just ; au moment où, des hauteurs de Saint-Germain, on voyait jaunir au loin les moissons de la plaine, et comme les derniers jours de juillet roulaient leurs nuages de flamme dans un ciel d'azur, une brillante cavalcade sortait du vieux château, et s'avançait dans le parc, dont les grands

et beaux arbres commençaient à revêtir ces teintes chaudes, amour de la peinture.

Brillante cavalcade, s'il en fut! car elle se composait du roi Henry II, de sa sœur madame Marguerite de France, de la belle duchesse de Valentinois, sa maîtresse, du dauphin François, son fils aîné, de sa fille Élisabeth de Valois, de la jeune reine d'Écosse Marie Stuart et des principales dames et des principaux seigneurs qui faisaient, à cette époque, l'ornement et la gloire de la maison de Valois, parvenue au trône dans la personne du roi François Ier, mort, comme nous l'avons dit, le 31 mai 1547.

En outre, au balcon aérien du château, appuyée sur une espèce de dentelle de fer merveilleusement travaillée, se tenait la reine Catherine, avec les deux jeunes princes qui furent plus tard, l'un le roi Charles IX, et l'autre le roi Henry III ; — âgés, le prince Charles de sept ans, le prince Henry de six; — et la petite Marguerite, qui devait être reine de Navarre, et qui ne comptait encore que cinq années. Tous trois trop jeunes, comme on voit, pour accompagner le roi Henry, leur père, à la chasse à courre qui se préparait.

Quant à la reine Catherine de Médicis, elle avait, pour ne point être de cette chasse, prétexté une légère indisposition, et, comme la reine Catherine était une de ces femmes qui ne font rien

sans raison, très-certainement elle avait, sinon une indisposition réelle, du moins une raison d'être indisposée.

Tous les personnages que nous venons de nommer étant appelés à jouer un rôle des plus actifs dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur nous permettra, avant que nous reprenions le fil rompu des événements contemporains, de mettre sous ses yeux un portrait physique et moral de chacun de ces personnages.

Commençons par le roi Henry II, qui marchait le premier, ayant à sa droite madame Marguerite, sa sœur, et à sa gauche la belle duchesse de Valentinois.

C'était, alors, un beau et fier chevalier de trente-neuf ans, aux sourcils noirs, aux yeux noirs, à la barbe noire, au teint basané, avec un nez aquilin et de belles dents blanches; moins grand, moins vigoureusement musclé que son père, mais admirablement pris dans sa taille, qui était au-dessus de la moyenne; tellement amoureux de la guerre que, lorsqu'il n'en avait point la réalité dans ses États ou dans ceux de ses voisins, il voulait en avoir l'image à sa cour et au milieu de ses plaisirs.

Aussi, même en temps de paix, le roi Henry II, — n'ayant de lettres que juste ce qu'il en fallait pour récompenser honorablement les poëtes, sur

lesquels il recevait ses opinions toutes faites de sa sœur madame Marguerite, de sa maîtresse la belle Diane, ou de sa charmante petite pupille Marie Stuart, — aussi, même en temps de paix, disons-nous, le roi Henry II était-il l'homme le moins oisif de son royaume.

Voici comment il partageait ses journées.

Ses matins et ses soirs, c'est-à-dire son lever et son coucher, étaient consacrés aux affaires ; deux heures, le matin, lui suffisaient d'ordinaire à les expédier. Puis il entendait la messe fort dévotement ; — car il était bon catholique, comme il le prouva en déclarant qu'il voulait voir brûler de ses yeux le conseiller au parlement Anne Dubourg, plaisir qu'il ne put cependant avoir, étant mort six mois avant que le pauvre huguenot fût conduit au bûcher. — A midi sonnant, il dînait ; après quoi, il rendait visite, avec les seigneurs de sa cour, à la reine Catherine de Médicis, chez laquelle il trouvait, comme dit Brantôme, une foule de *déesses humaines*, les unes plus belles que les autres. Alors, là, tandis que lui entretenait la reine ou madame sa sœur, ou la petite reine dauphine Marie Stuart, ou les princesses ses filles aînées, chaque seigneur et gentilhomme en faisait autant que le roi, causant avec la dame qui lui plaisait le mieux. Cela durait deux heures à peu près ; puis le roi passait à ses exercices.

Pendant l'été, ces exercices étaient la paume, le ballon ou le mail.

Henry II aimait passionnément la paume, et y était très-fort joueur ; non pas qu'il tînt jamais le jeu, mais il secondait ou tierçait, c'est-à-dire qu'il choisissait toujours, en vertu de son caractère aventureux, les places les plus dangereuses et les plus difficiles ; aussi était-il le meilleur *second* et le meilleur *tiers* de son royaume, comme on disait en ce temps-là. Du reste, quoiqu'il ne tînt pas le jeu, c'était lui que regardaient toujours les frais du jeu : s'il gagnait, il abandonnait le gain à ses partenaires ; si ceux-ci perdaient, il payait pour eux.

Les parties étaient d'ordinaire de cinq à six cents écus, et non point, comme sous les rois ses successeurs, de quatre mille, de six mille, de dix mille écus. « Mais, dit Brantôme, du temps du roi Henry II, les payements étaient-ils beaux et comptants, tandis que, de nos jours, on est obligé de faire grand nombre d'honnêtes compositions. »

Les autres jeux favoris du roi, mais venant après la paume, étaient le ballon et le mail, exercices dans lesquels il était aussi de première force.

Si c'était l'hiver, qu'il fît grand froid, et qu'il eût gelé, on partait pour Fontainebleau, et l'on allait glisser soit dans les avenues du parc, soit

sur les étangs ; s'il y avait trop de neige pour qu'on glissât, on faisait des bastions, et l'on combattait à coups de pelotes ; enfin, si, au lieu de geler ou de neiger, il pleuvait, on se répandait dans les salles basses, et l'on faisait des armes.

De ce dernier exercice avait été victime M. de Boucard : étant dauphin, et tirant avec lui, le roi lui avait crevé un œil, *accident dont il lui avait honnêtement demandé pardon*, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails.

Les dames de la cour assistaient à tous ces exercices d'été et d'hiver, l'avis du roi étant que la présence des dames ne gâtait jamais aucune chose, et en embellissait beaucoup.

Le soir, après souper, on retournait chez la reine, et, lorsqu'il n'y avait point bal, — divertissement, du reste, assez rare à cette époque, — on restait deux heures à causer. C'était le moment où l'on introduisait les poëtes et les hommes de lettres, c'est-à-dire MM. Ronsard, Daurat et Muret, *aussi savants Limousins qui jamais croquèrent raves*, dit Brantôme, et MM. Danesius et Amyot, précepteurs, l'un du prince François, et l'autre du prince Charles ; et, alors, il se faisait entre ces illustres jouteurs des assauts de science et de poésie qui réjouissaient fort les dames.

Une seule chose — quand, par hasard, on y pensait — jetait un voile de deuil sur cette noble

cour : c'était une malheureuse prédiction faite le jour de l'avénement au trône du roi Henry.

Un devin appelé au château pour composer sa nativité avait annoncé, devant le connétable de Montmorency, que le roi devait mourir en combat singulier. Alors, celui-ci, tout joyeux qu'une pareille mort lui fût promise, s'était retourné vers le connétable en lui disant :

— Oyez-vous, compère, ce que me promet cet homme?

Le connétable, croyant le roi effrayé de la prédiction, lui avait répondu avec sa brutalité ordinaire :

— Eh! sire, voulez-vous croire ces marauds, qui ne sont que menteurs et bavards! Faites-moi jeter la prédiction de ce drôle dans un bon feu, et lui avec, pour qu'il apprenne à venir nous conter de pareilles bourdes!

Mais le roi :

— Point du tout, compère, répondit-il; il arrive parfois, au contraire, que de telles gens disent la vérité. Et, d'ailleurs, la prédiction n'est point mauvaise, à mon avis : je me soucie mieux de mourir de cette mort que d'une autre, pourvu, toutefois, que je succombe sous un brave et vaillant gentilhomme, et que la gloire m'en demeure.

Et, au lieu de jeter au feu la prédiction et l'astrologue, il avait grandement récompensé celui-ci,

et avait donné la prophétie à garder à M. de l'Aubespine, un de ses bons conseillers, qu'il employait particulièrement dans les affaires diplomatiques.

Cette prédiction avait été un instant remise sur le tapis quand M. de Châtillon était revenu de Bruxelles; car on se rappelle que, à sa petite maison du Parc, l'empereur Charles-Quint avait invité l'amiral à donner avis à son beau cousin Henry que le capitaine de la garde écossaise Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, avait entre les deux yeux certain signe néfaste présageant la mort d'un des princes de la fleur de lis.

Mais, en y réfléchissant, le roi Henry II avait reconnu le peu de probabilité qu'il eût jamais un duel avec son capitaine des gardes, et, après avoir rangé la première prophétie au nombre des choses possibles et qui méritent attention, il avait rangé la seconde au nombre des choses impossibles et qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles ; de sorte que, au lieu d'éloigner de lui Gabriel de Lorges, comme eût peut-être fait un prince plus timide, il avait, au contraire, redoublé envers lui de familiarité et de faveur.

Nous avons dit que, à la droite du roi, chevauchait madame Marguerite de France, fille du roi François Ier.

Occupons-nous un instant de cette princesse,

une des plus accomplies de son temps, et qui, plus qu'aucune autre, se rattache à notre sujet.

La princesse Marguerite de France était née le 5 juin 1523, dans ce même château de Saint-Germain dont nous venons de lui voir franchir la porte; d'où il résulte que, au moment où nous la faisons passer sous les yeux du lecteur, elle avait trente-trois ans et neuf mois.

Comment une si grande et si belle princesse était-elle demeurée jusque-là sans époux? Il y avait eu pour cela deux raisons : la première, qu'elle avait dite tout haut et devant tous; la seconde, qu'elle n'osait peut-être point se dire tout bas à elle-même.

Le roi François Ier l'avait, toute jeune fille, voulu marier à M. de Vendôme, premier prince du sang; mais elle, fière jusqu'au dédain, avait répondu qu'elle n'épouserait jamais un homme qui serait, un jour, le sujet du roi son frère.

Voilà la raison qu'elle avait donnée tout haut pour rester fille, et ne pas déchoir de son rang de princesse de France.

Voyons, maintenant, celle qu'elle se donnait tout bas, et qui avait probablement été la véritable cause de son refus.

Lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre le pape Paul III et le roi François Ier, par le commandement du roi, la reine de Navarre alla voir

feu M. de Savoie, le père, au château de Nice, et y mena madame Marguerite, sa nièce. Or, le vieux duc avait trouvé la jeune princesse charmante, et avait parlé d'un mariage entre elle et Emmanuel Philibert Les deux enfants s'étaient donc vus; mais Emmanuel, tout entier aux exercices de son âge, à sa tendresse pour Leona, à son amitié pour Scianca-Ferro, avait à peine remarqué la jeune princesse. Il n'en avait pas été de même de celle-ci : l'image du jeune prince était entrée fort avant dans son cœur, et, lorsque les négociations avaient été rompues, et que la guerre s'était engagée de nouveau entre le roi de France et le duc de Savoie, elle en avait éprouvé un désespoir réel, désespoir d'enfant auquel personne n'avait fait attention, et qui, longtemps nourri de ses larmes, s'était changé en une douce mélancolie, entretenue par ce vague espoir qui n'abandonne jamais les cœurs tendres et croyants.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse Marguerite avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts à elle.

En attendant que les hasards du sort ou les décrets de la Providence secondassent ses désirs secrets, elle avait grandi, avait avancé en âge, et était devenue une charmante princesse pleine de grâce, d'aménité et de miséricorde, avec de beaux

cheveux blonds couleur d'épis dorés, des yeux châtains, le nez un peu fort, les lèvres grosses, et la peau d'un beau blanc de lait teinté de rose.

De l'autre côté du roi, nous l'avons dit, était Diane de Poitiers, comtesse de Brezé, fille de ce sieur de Saint-Vallier qui, complice du connétable de Bourbon, avait été condamné à être décapité en Grève, et qui, déjà sur l'échafaud, agenouillé sous l'épée du bourreau, avait obtenu pour grâce — si toutefois la chose peut s'appeler une grâce — la commutation de sa peine en une prison perpétuelle *composée de quatre murailles de pierres maçonnées dessus et dessous, auxquelles il ne devait y avoir qu'une petite fenêtre par où on lui administrerait son boire et son manger.*

Tout était mystère et merveille chez Diane, qui, née en 1499, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, cinquante-huit ans, et qui, par sa jeunesse apparente et sa beauté réelle, effaçait les plus belles et les plus jeunes princesses de la cour; si bien que le roi l'aimait avant toutes et par-dessus toutes.

Voici ce que l'on disait de mystérieux et de merveilleux sur cette belle Diane, qui avait été faite duchesse de Valentinois, en 1548, par le roi Henry II.

D'abord, elle descendait, assurait-on, de la fée Mélusine, et l'amour que le roi lui portait, et cette

beauté singulière qu'elle avait conservée, étaient un effet de cette descendance. Diane de Saint-Vallier avait hérité de son aïeule, la grande magicienne, le double secret, secret rare et magique, d'être toujours belle et toujours aimée.

Cette beauté éternelle, Diane la devait, disait-on, à des bouillons composés d'or potable. — On sait le rôle que jouait l'or potable dans toutes les préparations chimiques du moyen âge.

Cet amour sans fin, elle le devait à une bague magique que le roi avait reçue d'elle, et qui avait la vertu de la faire aimer du roi, tant que celui-ci la porterait.

Ce dernier bruit surtout avait pris une grande créance, car madame de Nemours racontait à qui voulait l'entendre l'anecdote que nous allons raconter à notre tour.

Le roi étant tombé malade, la reine Catherine de Médicis avait dit à madame de Nemours :

— Ma chère duchesse, le roi a pour vous une grande affection ; allez le voir dans sa chambre, seyez-vous près de son lit, et, tout en causant avec lui, tâchez de lui tirer du troisième doigt de la main gauche la bague qu'il y porte, et qui est un talisman que lui a donné madame de Valentinois pour se faire aimer de lui.

Or, personne à la cour n'avait en profonde affection madame de Valentinois, non pas qu'elle

fût méchante, mais les jeunes ne l'aimaient pas parce que, comme nous l'avons dit, elle s'obstinait à rester jeune, et les vieilles la détestaient parce qu'elle ne voulait pas devenir vieille. Madame de Nemours se chargea donc volontiers de la commission, et, ayant pénétré dans la chambre du roi, et s'étant assise près du lit, elle était parvenue, tout en jouant, à tirer du doigt de Henry la bague, dont lui-même ne connaissait point la vertu; mais à peine la bague était-elle hors du doigt du malade, que celui-ci avait prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre. — On sait que, jusqu'à madame de Maintenon, qui inventa les sonnettes, le sifflet d'or ou d'argent était, pour les rois, les princes et les grands seigneurs, la manière d'appeler leurs gens. — Le malade avait donc prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre, lequel, étant incontinent entré, reçut du roi l'ordre de fermer sa porte à tout le monde.

— Même à madame de Valentinois ? demanda le valet de chambre étonné.

— A madame de Valentinois comme aux autres, répondit aigrement le roi; l'ordre n'admet pas d'exception.

Un quart d'heure après, madame de Valentinois s'était présentée à la porte du roi, et la porte lui avait été refusée.

Elle était revenue au bout d'une heure : même refus ; enfin, au bout de deux heures, et, cette fois, malgré un troisième refus, elle avait forcé la porte, était entrée, avait marché droit au roi, lui avait pris la main, s'était aperçue que la bague lui manquait, avait obtenu l'aveu de ce qui s'était passé, et, séance tenante, avait exigé de Henry qu'il fît redemander sa bague à madame de Nemours. L'ordre du roi de rendre le précieux bijou était si péremptoire, que madame de Nemours, qui ne l'avait point encore remis à la reine Catherine, dans l'appréhension de ce qui arrivait, avait renvoyé la bague. Une fois l'anneau au doigt du roi, la fée avait repris tout son pouvoir, qui, du reste, depuis ce jour, n'avait fait qu'aller croissant.

Malgré les graves autorités qui rapportent l'histoire, — et notez qu'il ne s'agit pas moins, pour les bouillons d'or potable, que du témoignage de Brantôme, et, pour l'affaire de l'anneau, que des attestations de M. de Thou et de Nicolas Pasquier, — nous sommes tenté de croire qu'aucune magie n'existait dans ce miracle de la belle Diane de Poitiers, que, cent ans plus tard, devait renouveier Ninon de Lenclos ; et nous sommes disposé à accepter, comme sa seule et véritable magie, la recette qu'elle donnait elle-même à qui a lui demandait, c'est-à-dire, quelque temps qu'il

fit, et même dans les plus grands froids, *un bain d'eau de puits*. En outre, tous les matins, la duchesse se levait avec le jour, faisait une promenade de deux heures à cheval, et revenait se remettre au lit, où elle restait jusqu'à midi à lire ou à causer avec ses femmes.

Ce n'était pas le tout : chaque chose était matière à discussion chez la belle Diane, et les plus graves historiens semblent, à son propos, avoir oublié cette première condition de l'histoire qui est d'avoir toujours la preuve debout derrière l'accusation.

Mézeray raconte, — et nous ne sommes pas fâché de prendre Mézeray en défaut, — Mézeray raconte que François I[er] n'aurait accordé la grâce de Jean de Poitiers, père de Diane, qu'après avoir pris de sa fille *ce qu'elle avait de plus précieux* : or, cela se passait en 1523 ; Diane, née en 1499, avait vingt-quatre ans, et, depuis dix ans, était mariée à Louis de Brezé ! Nous ne disons pas que François I[er], fort coutumier du fait, n'ait point imposé certaines conditions à la belle Diane ; mais ce n'était pas, comme le dit Mézeray, à une jeune fille de quatorze ans qu'il imposait ces conditions, et, à moins de bien fort calomnier ce pauvre M. de Brezé, à qui sa veuve fit élever ce magnifique tombeau que l'on admire encore à Rouen, on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il ait laissé

le roi prendre à la femme de vingt-quatre ans ce que la jeune fille de quatorze avait eu de plus précieux.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, n'a pour but qu'une chose : c'est de prouver à nos belles lectrices que mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parce qu'elle est plus vraie, et ensuite parce qu'elle est plus amusante.

En somme, à cette époque, veuve depuis vingt-six ans de son mari, maîtresse du roi Henry II depuis vingt et un ans, Diane, malgré ses cinquante-huit ans bien comptés, avait le teint le plus uni et le plus beau que l'on put voir, de beaux cheveux bouclés du plus beau noir, une taille admirablement prise, un cou et une gorge sans défauts.

C'était au moins l'avis du vieux connétable de Montmorency, qui, bien qu'âgé lui-même de soixante-quatre ans, prétendait jouir auprès de la belle duchesse de priviléges tout particuliers, qui eussent rendu le roi fort jaloux, s'il n'était pas bien convenu que ce sont toujours les gens intéressés à savoir les premiers une chose qui ne la savent jamais que les derniers, et qui quelquefois même ne la savent pas du tout.

Qu'on nous pardonne cette longue digression historico-critique; mais, si une femme de cette

cour si gracieuse, si lettrée et si galante en méritait la peine, c'était assurément celle qui avait fait porter ses couleurs de veuve, le blanc et le noir, à son royal amant, et qui lui avait, grâce à son beau nom païen de Diane, inspiré l'idée de prendre pour armes un croissant avec cette devise : *Donec totum impleat orbem!*

Nous avons dit que, derrière le roi Henry II, ayant à sa droite madame Marguerite de France, et à sa gauche la duchesse de Valentinois, venait le dauphin François, ayant, lui, à sa droite sa sœur Élisabeth, et à sa gauche sa fiancée Marie Stuart.

Le Dauphin avait quatorze ans ; Élisabeth, treize; Marie Stuart, treize ; — quarante ans à eux trois.

Le Dauphin était un enfant faible et maladif, au teint pâle, au cheveux châtains, aux yeux atones et sans expression bien déterminée, excepté lorsqu'ils regardaient la jeune Marie Stuart ; car, alors, ils s'animaient et prenaient une expression de désir qui faisait de l'enfant un jeune homme. Au reste, peu enclin aux exercices violents qu'affectionnait le roi son père, il semblait en proie à une langueur incessante dont les médecins cherchaient inutilement la cause, que, guidés par les pamphlets du temps, ils eussent trouvée peut-être dans le chapitre des *Douze Césars* où Suétone

raconte les promenades en litière de Néron avec sa mère Agrippine. Toutefois, hâtons-nous de dire que, en sa double qualité d'étrangère et de catholique, Catherine de Médicis était fort détestée, et qu'il ne faudrait pas croire sans examen à tout ce que disaient d'elle les pasquins, les noëls et les satires du temps, presque tous sortis des presses calvinistes. La mort prématurée des jeunes princes François et Charles, auxquels leur mère préférait Henry, ne contribua pas peu à donner créance à tous ces méchants bruits, qui ont traversé les siècles, et sont arrivés jusqu'à nous revêtus d'une authenticité presque historique.

La princesse Élisabeth, quoiqu'elle eût un an de moins que le Dauphin, était bien plus une jeune fille qu'il n'était un jeune homme. Sa naissance avait été à la fois une joie privée et un bonheur public ; car, au moment même où elle vit le jour, la paix se signait entre le roi François Ier et le roi Henry VIII. Ainsi celle qui devait, en se mariant, apporter la paix avec l'Espagne, apportait, en naissant, la paix avec l'Angleterre. Du reste, son père Henry II la tenait en si grande estime de beauté et de caractère, que, ayant marié avant elle sa sœur cadette, madame Claude, au duc de Lorraine, il répondit à quelqu'un qui lui remontrait le tort que ce mariage faisait à son aînée : « Ma fille Élisabeth n'est point de celles qui se conten-

tent d'avoir un duché pour dot ; il lui faut, à elle, un royaume, et qui ne soit pas des moindres, mais des plus grands et des plus nobles, au contraire, tant elle est noble et grande en tout ! »

Elle eut le royaume promis et, avec lui, le malheur et la mort !

Hélas ! un sort meilleur n'attendait pas cette belle Marie qui marchait à la gauche du Dauphin, son fiancé !

Il y a des infortunes qui ont eu un tel retentissement, qu'elles ont éveillé un écho par tout le monde, et qu'après avoir attiré sur ceux qui en étaient l'objet les regards de leurs contemporains, elles attirent encore sur eux, à travers les siècles, chaque fois qu'un nom prononcé les rappelle, les yeux de la postérité.

Ainsi sont les malheurs un peu mérités de la belle Marie, malheurs qui ont tellement dépassé la mesure ordinaire, que les fautes, que les crimes même de la coupable ont disparu devant l'exagération du châtiment.

Mais, alors, nous l'avons dit, la petite reine d'Écosse poursuivait joyeusement sa route dans une vie attristée au début par la mort de son père, le chevaleresque Jacques V : sa mère portait pour elle cette couronne d'Écosse pleine d'épines qui, selon la dernière parole de son père, « par fille était venue, et par fille s'en devait aller ! » Le

20 août 1548, elle était arrivée à Morlaix, et, pour la première fois, avait touché la terre de France, où se passèrent ses seuls beaux jours. Elle apportait avec elle cette guirlande de roses écossaises que l'on appelait les quatre Marie, qui étaient du même âge, de la même année, du même mois qu'elle, et qui avaient nom Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston et Marie Beaton. C'était, à cette époque, une adorable enfant, et, peu à peu, en grandissant, elle était devenue une adorable jeune fille. Ses oncles, les Guise, qui croyaient voir en elle la réalisation de leurs vastes projets ambitieux, et qui, non contents d'étendre leur domination sur la France, l'étendaient, par Marie, sur l'Écosse, peut-être même sur l'Angleterre, l'entouraient d'un véritable culte.

Ainsi le cardinal de Lorraine écrivait à sa sœur Marie de Guise :

« Votre fille est crue et croît tous les jours en bonté, beauté et vertu ; le roi passe son temps à deviser avec elle, et elle le sait aussi bien entretenir de bons et sages propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans. »

Au reste, c'était bien le bouton de cette rose ardente qui devait s'ouvrir à l'amour et à la volupté. Ne sachant rien faire de ce qui ne lui plaisait pas, elle faisait, au contraire, avec passion tout ce qui lui plaisait : dansait-elle? c'était jus-

qu'à ce qu'elle tombât épuisée ; chevauchait-elle? c'était au galop, et jusqu'à ce que le meilleur coursier fût rendu ; assistait-elle à quelque concert ? la musique lui causait des frémissements électriques. Etincelante de pierreries, caressée, adulée, adorée. elle était, à l'âge de treize ans, une des merveilles de cette cour des Valois si pleine de merveilles. Catherine de Médicis, qui n'aimait pas grand' chose à part son fils Henry, disait : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises ! »

Ronsard disait :

Au milieu du printemps, entre les lis naquit
Son corps, qui de blancheur les lis mêmes vainquit ;
Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,
Furent, par sa couleur, de leur vermeil dépeintes ;
Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,
Et les Grâces, qui sont les trois filles des cieux,
De leurs dons les plus beaux cette princesse ornèrent,
Et, pour la mieux servir, les cieux abandonnèrent.

Et, toutes ces charmantes louanges, elle pouvait, la royale enfant, en comprendre les finesses : prose et vers n'avaient point de secrets pour elle ; elle parlait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français ; de même que la poésie et la science lui faisaient une couronne, les autres arts réclamaient son encouragement. Dans

ses voyages de cour, qui la promenaient de résidence en résidence, elle allait de Saint-Germain à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, de Fontainebleau au Louvre; là, elle fleurissait au milieu des plafonds du Primatice, des toiles du Titien, des fresques du Rosso, des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, des statues de Germain Pilon, des sculptures de Jean Goujon, des monuments, des portiques, des chapelles de Philibert Delorme; si bien qu'on était tenté de croire, la voyant si poétique, si charmante, si parfaite, au milieu de toutes ces vermeilles du génie, que c'était, non pas une création appartenant à l'espèce humaine, mais quelque métamorphose pareille à celle de Galatée, quelque Vénus détachée de sa toile, quelque Hébé descendue de son piédestal.

Et, maintenant, nous à qui manque le pinceau du peintre, essayons de donner, avec la plume du romancier, une idée de cette enivrante beauté.

Elle allait avoir quatorze ans, comme nous l'avons dit. Son teint tenait du lis, de la pêche et de la rose, un peu plus du lis peut-être que de tout le reste. Son front, haut, bombé dans la partie supérieure, semblait le siége d'une dignité fière, à la fois — mélange singulier ! — pleine de douceur, d'intelligence et d'audace. On sentait que la volonté, comprimée par ce front, tendue

vers l'amour et le plaisir, bondirait au delà des passions ordinaires, et, s'il le fallait pour contenter ses instincts voluptueux et despotiques, irait jusqu'au crime. Son nez, fin, délicat, mais cependant ferme, était aquilin ainsi que ceux des Guise. Son oreille se dessinait petite et enroulée comme une coquille de nacre irisée de rose, sous sa tempe palpitante. Ses yeux bruns, de cette teinte qui flotte entre le marron et le violet, étaient d'une transparence humide et pourtant pleine de flamme, sous leurs cils châtains, sous leur sourcils dessinés avec une pureté antique. Enfin, deux plis charmants achevaient, à ses deux angles, une bouche aux lèvres pourpres, frémissantes, entr'ouvertes, qui, en souriant, semblait répandre la joie autour d'elle, et qui surmontait un menton frais, blanc, arrondi et perdu dans des contours dont l'imperceptible rebondissement se rattachait à un cou onduleux et velouté comme celui du cygne.

Telle était celle que Ronsard et du Bellay nommaient leur *dixième muse;* telle était la tête qui devait, trente et un ans plus tard, se poser sur le billot de Fotheringay, et que devait séparer du corps la hache du bourreau d'Élisabeth.

Hélas! si un magicien fût venu dire à toute cette foule qui regardait la brillante cavalcade s'enfoncer sous les grands arbres du parc de Saint-

Germain le sort qui attendait ces rois, ces princes, ces princesses, ces grands seigneurs, ces grandes dames, est-il une veste de toile ou une robe de bure qui eût voulu échanger sa destinée contre celle de ces beaux gentilshommes à pourpoints de soie et de velours, ou de ces belles dames à corsages brodés de perles et à jupes de brocard d'or?

Laissons-les se perdre sous les voûtes sombres des marronniers et des hêtres, et revenons au château de Saint-Germain, où nous avons dit que Catherine de Médicis était restée, sous le prétexte d'une légère indisposition.

II.

La Chasse du roi.

A peine les pages et les écuyers, formant les derniers rangs du cortége, eurent-ils disparu dans l'épaisseur des taillis qui succèdent aux grands arbres, et qui, à cette époque, faisaient comme une ceinture au parc de Saint-Germain, que Catherine se retira du balcon, tirant à elle Charles et Henry, et, renvoyant l'aîné à son professeur et le cadet à ses femmes, elle resta avec la petite Marguerite, trop jeune encore pour que l'on s'inquiétât de ce qu'elle pouvait voir et entendre.

Elle venait d'éloigner ses deux fils, lorsque son valet de chambre de confiance entra, lui annon-

çant que les deux personnes attendues par elle étaient à ses ordres dans son cabinet.

Elle se leva aussitôt, hésita un instant pour savoir si elle ne renverrait pas la princesse comme elle avait renvoyé les petits princes; mais, jugeant sans doute sa présence peu dangereuse, elle la prit par la main, et s'avança vers son cabinet.

Catherine de Médicis était, alors, une femme de trente-huit ans, de belle et riche taille et de grande majesté. Elle avait le visage agréable, le cou très-beau, les mains magnifiques. Ses yeux noirs étaient presque toujours à demi voilés, excepté lorsqu'elle avait besoin de lire au fond du cœur de ses adversaires : alors, leur regard avait le double brillant et la double acuité de deux glaives tirés du fourreau et plongés en même temps dans la même poitrine, où ils restaient en quelque sorte ensevelis jusqu'à ce qu'ils en eussent exploré les dernières profondeurs.

Elle avait beaucoup souffert et beaucoup souri pour cacher ses souffrances. D'abord, pendant les dix premières années de son mariage, — qui furent stériles, et où vingt fois il fut question de la répudier, et de donner au Dauphin une autre épouse, — l'amour de celui-ci la protégea seul, et lutta obstinément contre la plus terrible et la plus inexorable de toutes les raisons, contre la raison d'État. Enfin, en 1544, au bout de onze ans de

mariage, elle mit au monde le prince François.

Mais déjà, depuis neuf ans, son mari était l'amant de Diane de Poitiers.

Peut-être, si, dès le commencement de son mariage, elle eût été heureuse mère, épouse féconde, peut-être eût-elle lutté, comme femme et comme reine, contre la belle duchesse; mais sa stérilité l'abaissait au-dessous du rang d'une maîtresse : au lieu de lutter, elle se courba, et, par son humilité, acheta la protection de sa rivale.

De plus, toute cette belle seigneurie d'épée, tous ces brillants hommes de guerre qui n'estimaient la noblesse que lorsque c'était une fleur poussée dans le sang, et cueillie sur un champ de bataille, faisaient peu de cas de la race commerçante des Médicis. On jouait sur le nom et sur les armes : leurs ancêtres étaient des médecins, *medici;* leurs armes étaient, non pas des boulets de canon, comme ils disaient, mais des pilules. Marie Stuart elle-même, qui caressait de sa jolie main d'enfant la duchesse de Valentinois, en faisait parfois une griffe pour égratigner Catherine. « Venez-vous avec nous chez *la marchande florentine?* » disait-elle au connétable de Montmorency.

Catherine dévorait tous ces outrages : elle attendait. Qu'attendait-elle? Elle n'en savait certes rien elle-même. Henry II, son royal époux, était

du même âge qu'elle, et d'une santé qui lui promettait de longs jours. N'importe, elle attendait avec l'entêtement du génie qui, sentant et appréciant sa propre valeur, comprend que, Dieu ne faisant rien d'inutile, l'avenir ne saurait lui manquer.

Elle s'était tournée, alors, du côté des Guise.

Henry, caractère faible, ne savait jamais être le maître seul : tantôt il était le maître avec le connétable, et c'étaient les Guise qui avaient le dessous ; tantôt il était le maître avec les Guise, et c'était le connétable qui était en défaveur.

Aussi avait-on fait sur le roi Henry II le quatrain suivant :

Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
Comme Diane veut, par trop vous gouverner,
Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner ;
Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que *cire !*

On sait quelle était Diane ; quant à Charles, c'était le cardinal de Lorraine.

Au reste, noble et fière famille que celle de ces Guise. Un jour que le duc Claude était venu, accompagné de ses six fils, rendre hommage au roi François Ier, à son lever du Louvre, le roi lui avait dit : « Mon cousin, je vous tiens pour un homme bien heureux de vous voir renaître,

avant que de mourir, dans une si belle et si riche postérité! »

Et, en effet, le duc Claude, en mourant, laissait après lui la famille la plus riche, la plus habile et la plus ambitieuse du royaume. Ces six frères, présentés par leur père au roi François I[er], avaient, à eux six, environ huit cent mille livres de rente, c'est-à-dire plus de quatre millions de notre monnaie actuelle.

D'abord venait l'aîné, celui que l'on appela le duc François, le Balafré, le grand duc de Guise enfin. Sa situation à la cour était presque celle d'un prince du sang. Il avait un aumônier, un argentier, huit secrétaires, vingt pages, quatre-vingts officiers ou gens de service, une vénerie dont les chiens ne le cédaient qu'à la race grise du roi, dite race royale; des écuries pleines de chevaux barbes qu'il tirait d'Afrique, de Turquie et d'Espagne; des perchoirs pleins de gerfauts et de faucons sans prix, lesquels lui étaient envoyés par Soliman et par tous les princes infidèles, qui lui en faisaient hommage sur sa renommée. Le roi de Navarre lui écrivait pour lui annoncer la naissance de son fils, qui fut, depuis, Henri IV. Le connétable de Montmorency lui-même, le plus orgueilleux baron de son temps, lui écrivait, commençant sa lettre par : *Monseigneur*, et la terminant par : *Votre très-humble et très-obéissant ser-*

viteur; et lui répondait : *Monsieur le connétable* et : *Votre bien bon ami;* ce qui n'était pas vrai, au reste, la maison de Guise et la maison de Montmorency étant en guerre éternelle.

Il faut avoir lu les chroniques du temps, soit qu'elles se déroulent sous la plume aristocratique du sieur de Brantôme, soit qu'elles s'enregistrent, heure par heure, au journal du grand audiencier Pierre de l'Estoille, pour se faire une idée de la puissance de cette race privilégiée et tragique, forte dans la rue comme sur le champ de bataille, écoutée au milieu des carrefours des halles comme dans les cabinets du Louvre, de Windsor ou du Vatican, lorsqu'elle parlait par la bouche du duc François surtout. Faites-vous montrer au musée d'Artillerie la cuirasse que cet aîné des Guises portait au siége de Metz, et vous y verrez la trace de cinq balles dont trois eussent certainement été mortelles, si elles ne fussent venues s'amortir contre le rempart d'acier.

Aussi, était-ce une joie pour la population de Paris lorsqu'il sortait de l'hôtel de Guise, et que, plus connu et plus populaire que le roi lui-même, monté sur *Fleur-de-Lys* ou *Mouton* — c'étaient ses deux chevaux favoris — avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisie, son manteau de velours, sa toque surmontée d'une plume de la couleur de son pourpoint, suivi de quatre cents gentilshom-

mes, il traversait les rues de la capitale. Alors, tous accouraient sur son passage, les uns brisant des branches d'arbre, les autres arrachant des fleurs, et jetant branches d'arbre et fleurs sous les pieds de son cheval en criant : « Vive notre duc! »

Et lui, se dressant sur ses étriers, comme il faisait les jours de bataille, pour voir plus loin et attirer les coups à lui, ou se penchant à droite et à gauche, saluant courtoisement les femmes, les hommes et les vieillards, souriant aux jeunes filles, caressant les enfants, lui était le vrai roi, non pas du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ou des Tournelles, mais le roi des rues, des carrefours, des halles ; vrai roi, roi réel, puisqu'il était le roi des cœurs !

Aussi, au risque de rompre la trêve dont la France avait cependant si grand besoin, quand le pape Paul III, — à propos d'une querelle particulière avec les Colonna, que l'appui qu'ils avaient espéré trouver dans Philippe II avait rendus assez hardis pour prendre les armes contre le Saint-Siége — quand le pape, disons-nous, à propos de cette querelle, déclara le roi d'Espagne déchu de sa royauté de Naples, et offrit cette royauté à Henri II, le roi n'hésita pas à nommer général en chef de l'armée qu'il envoyait en Italie le duc François de Guise.

Il est vrai que, à cette occasion, et pour la pre-

mière fois peut-être, Guise et Montmorency se trouvaient d'accord. François de Guise hors de France, Anne de Montmorency se trouvait le premier personnage du royaume; et, tandis que le grand capitaine poursuivait au-delà des monts ses projets de gloire, lui, qui se croyait un grand politique, poursuivait à la cour ses projets d'ambition, dont le plus ardent était, pour le moment, de marier son fils à madame Diane, fille légitime de la duchesse de Valentinois, et veuve du duc de Castro, de la maison de Farnèse, tué à l'assaut d'Hesdin.

M. le duc François de Guise était donc à Rome, guerroyant contre le duc d'Albe.

Après le duc François de Guise venait le cardinal de Lorraine, grand seigneur d'église qui le cédait de bien peu à son frère, et que Pie V appelait le pape d'au-delà des monts. C'était, comme dit l'auteur de l'*Histoire de Marie Stuart*, un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. Plus tard, il devait concevoir, mûrir et mettre à exécution cette grande idée de la Ligue, qui fit monter pas à pas à son neveu les degrés du trône, jusqu'au moment où oncle et neveu furent frappés par l'épée des quarante-cinq. Lorsque les six Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes, le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf et le cardinal

de Guise, ne manquaient jamais de venir d'abord au lever du cardinal Charles ; puis ensuite, tous cinq allaient au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

Au reste, tous deux avaient, l'un en homme de guerre, l'autre en homme d'église, dressé leurs batteries pour l'avenir : le duc François s'était fait le maître du roi, le cardinal Charles s'était fait l'amant de la reine. Le grave l'Estoille raconte le fait de manière à ce que le plus incrédule lecteur ne conserve aucun doute sur ce point. « Un de mes amis, dit-il, m'a conté que, estant couché avec le valet du cardinal dans une pièce qui entroit en celle de la royne mère, il vit, vers le minuit, ledit cardinal, avec une robe de chambre seulement sur ses épaules, qui passoit pour aller voir la royne, et que son ami lui dit que, s'il parloit de ce qu'il avoit vu, il y perdroit la vie. »

Quant aux quatre autres princes de la maison de Guise, qui jouent un rôle presque nul dans le courant de cette histoire, leur portrait nous mènerait trop loin. Bornons-nous donc, tout insuffisants qu'ils sont, à ceux que nous venons de tracer du duc François et du cardinal Charles.

C'était ce cardinal Charles que l'on avait vu, la nuit, *se rendant chez la royne avec une robe de chambre seulement sur les épaules,* qui attendait Catherine de Médicis dans son cabinet.

Catherine savait le trouver là ; mais elle ignorait qu'il n'y fût point seul.

En effet, il était accompagné d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, élégamment vêtu, quoiqu'il fût visiblement en habit de voyage.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Nemours ! s'écria la reine en apercevant le jeune homme ; vous arrivez d'Italie... Quelles nouvelles de Rome ?

— Mauvaises, madame ! répondit le cardinal, tandis que le duc de Nemours saluait la reine.

— Mauvaises !... Notre cher cousin le duc de Guise aurait-il été battu ? demanda Catherine. Prenez garde ! vous me diriez oui, que je répondrais non, tant je tiens la chose pour impossible !

— Non, madame, répondit le duc de Nemours, M. de Guise n'a point été battu ; comme vous dites, c'est chose impossible ! Mais il est trahi par les Caraffa, abandonné par le pape lui-même, et il m'a dépêché au roi afin de lui dire que la position n'était plus tenable pour sa gloire, ni pour celle de la France, et qu'il demandait ou des renforts ou son rappel.

— Et, selon nos conventions, madame, dit le cardinal, je vous ai d'abord conduit M. de Nemours.

— Mais, dit Catherine, le rappel de M. de Guise, c'est l'abandon des prétentions du roi de France

sur le royaume de Naples, et de mes prétentions, à moi, sur le duché de Toscane.

— Oui, dit le cardinal ; mais remarquez bien, madame, que nous ne pouvons tarder à avoir la guerre en France, et que, alors, ce n'est plus Naples et Florence qu'il s'agit de reconquérir, c'est Paris qu'il s'agit de protéger.

— Comment, Paris? Vous riez, monsieur le cardinal ! Il me semble que la France peut défendre la France, et que Paris se protége tout seul.

— Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, madame, répondit le cardinal. Le meilleur de nos troupes, comptant sur la trêve, a passé en Italie avec mon frère, et, certes, sans la conduite ambiguë du cardinal Caraffa, sans la trahison du duc de Parme, qui a oublié ce qu'il devait au roi de France pour passer au parti de l'empereur, les progrès que l'on eût faits du côté de Naples, et le besoin que le roi Philippe II eût eu de se dégarnir à son tour pour protéger Naples, nous eût sauvegardés d'une attaque ; mais, aujourd'hui que Philippe II est assuré que ce qu'il a d'hommes en Italie suffit pour nous tenir en échec, il tournera les yeux du côté de la France, et ne manquera pas de profiter de sa faiblesse ; sans compter que le neveu de M. le connétable vient de faire une équipée qui donnera à cette rupture de trêve par le roi d'Espagne une apparence de justice.

— Vous voulez parler de son entreprise sur Douay? dit Catherine.

— Justement.

— Écoutez, dit la reine, vous savez que je n'aime pas l'amiral plus que vous ne l'aimez vous-même : ainsi démolissez-le de votre côté, je ne vous en empêcherai pas; mais, au contraire, j'y aiderai de toute ma puissance.

— En attendant, que décidez-vous? dit le cardinal.

Et, voyant que Catherine hésitait :

— Oh ! continua-t-il, vous pouvez parler devant M. de Nemours; lui aussi est de Savoie, mais autant notre ami que le prince Emmanuel Philibert, son cousin, est notre ennemi.

— Décidez vous-même, mon cher cardinal, répondit Catherine en jetant un regard oblique au prélat; je ne suis qu'une femme dont le faible esprit n'entend pas grand'chose à la politique... Ainsi décidez.

Le cardinal avait compris le coup-d'œil de Catherine : pour elle, il n'y avait pas d'amis; il n'y avait que des complices.

— N'importe, dit Charles de Guise, avancez toujours un avis, madame, et je me permettrai de le combattre, s'il se trouve en contradiction avec le mien.

— Eh bien, je pense, dit Catherine, que le roi,

étant le seul chef de l'État, est le seul qui doit être prévenu avant tous des choses importantes... A mon avis donc, si M. le duc n'est pas trop fatigué, il doit prendre un cheval, rejoindre le roi, quelque part qu'il se trouve, et lui transmettre, avant personne, les nouvelles dont votre bienveillante amitié pour moi, mon cher cardinal, m'a faite, à mon grand regret, maîtresse avant lui.

Le cardinal se retourna vers le duc de Nemours comme pour l'interroger.

Mais celui-ci, s'inclinant :

— Je ne suis jamais fatigué, monseigneur, dit-il, lorsqu'il s'agit du service du roi.

— En ce cas, dit le cardinal, je vais vous faire donner un cheval, et, à tout hasard, prévenir les secrétaires qu'il y aura conseil chez le roi à son retour de la chasse... Venez, monsieur de Nemours.

Le jeune duc salua respectueusement la reine, et il s'apprêtait à suivre M. le cardinal de Lorraine, lorsque Catherine toucha légèrement le bras de ce dernier.

— Passez devant, monsieur de Nemours, dit Charles de Guise.

— Monseigneur... fit Jacques de Nemours hésitant.

— Je vous en prie.

— Et, moi, dit la reine en lui tendant sa

belle main, je vous l'ordonne, monsieur le duc.

Le duc, comprenant que, sans doute, la reine avait un dernier mot à dire au cardinal, ne fit plus de difficultés d'obéir, et, baisant la main de la reine, il sortit le premier, laissant à dessein retomber la tapisserie derrière lui.

— Que vouliez-vous me dire, ma chère reine? demanda le cardinal.

— Je voulais vous dire, répondit Catherine, que le bon roi Louis onzième, qui, en échange de cinq cent mille écus qu'il lui avait prêtés, a donné à notre aïeul Laurent de Médicis la permission de mettre trois fleurs de lys dans nos armes, avait l'habitude de répéter : « Si mon bonnet de nuit avait mon secret, je brûlerais mon bonnet de nuit! » Méditez cette maxime du bon roi Louis onzième, mon cher cardinal... Vous êtes trop confiant!

Le cardinal sourit de l'avis qui lui était donné; lui qui passait pour le politique le plus défiant de l'époque avait rencontré défiance plus grande que la sienne.

Il est vrai que c'était dans la Florentine Catherine de Médicis.

Le cardinal franchit à son tour le rempart de tapisserie, et vit le prudent jeune homme, qui, afin de ne pas être accusé de curiosité, l'attendait à dix pas en avant dans le corridor.

Tous deux descendirent jusque dans la cour, où Charles de Guise donna l'ordre à un page des écuries d'amener à l'instant même un cheval tout équipé.

Le page revint cinq minutes après, conduisant le cheval. Nemours se mit en selle avec l'élégance d'un cavalier consommé, et s'élança au galop par la grande allée du parc.

Le jeune homme s'était informé de la direction qu'avait prise la chasse, et il lui avait été répondu que l'on avait dû attaquer l'animal près de la route de Poissy.

Il avait donc dirigé sa course de ce côté, espérant que, une fois arrivé au lancer, le bruit du cor le guiderait vers le point où serait le roi.

Mais, aux environs de la route de Poissy, il ne vit et n'entendit rien.

Un bûcheron interrogé lui dit que la chasse s'était emportée du côté de Conflans.

Il tourna aussitôt son cheval du côté indiqué.

Au bout d'un quart d'heure, en croisant une route transversale, il aperçut, au milieu d'un carrefour voisin, un cavalier qui se dressait sur ses étriers pour voir de plus loin, et qui approchait sa main de son oreille pour mieux entendre.

Ce cavalier était un chasseur qui essayait évidemment de s'orienter.

Si perdu que fût ce chasseur, il devait en savoir,

sur l'endroit probable où l'on trouverait le roi, encore plus que le jeune duc, arrivé d'Italie depuis une demi-heure à peine.

Aussi M. de Nemours alla-t-il droit au chasseur.

Celui-ci, voyant, de son côté, un cavalier se rapprocher de lui, et pensant avoir affaire à quelqu'un qui pourrait le renseigner sur la marche de la chasse, fit aussi quelques pas en avant.

Mais bientôt tous deux, d'un même mouvement, éperonnèrent leurs chevaux : ils venaient de se reconnaître.

Le chasseur perdu, qui essayait de s'orienter en se levant sur ses étriers pour voir, et en rapprochant sa main de son oreille pour entendre, était le capitaine de la garde écossaise.

Les deux cavaliers s'abordèrent avec cette familiarité courtoise qui distinguait les jeunes seigneurs de l'époque. D'ailleurs, l'un, le duc de Nemours, était de maison princière, c'est vrai ; mais l'autre, le comte de Montgomery, était de la plus vieille noblesse normande, descendant de ce Roger de Montgomery qui avait accompagné Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Or, à cette époque, il existait en France quelques vieux noms qui se croyaient les égaux des noms les plus puissants et les plus glorieux, malgré l'infériorité des titres qu'ils portaient. Ainsi

était-il des Montmorency, qui ne se titraient que de barons; des Rohan, qui n'étaient que seigneurs; des Coucy, qui n'étaient que sires, et des Montgomery, qui n'étaient que comtes.

Comme l'avait pensé le duc de Nemours, Montgomery avait perdu la chasse, et cherchait à s'orienter.

Au reste, l'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour cela, puisque c'était un carrefour placé sur une hauteur, vers laquelle tous les bruits devaient monter, et dominant cinq ou six routes par lesquelles, en se faisant battre, ne pouvait manquer de passer l'animal.

Les jeunes gens, qui s'étaient quittés depuis plus de six mois déjà, avaient, au reste, mille questions importantes à se faire : Montgomery au sujet de l'armée et des belles entreprises de guerre que devait naturellement tenter M. de Guise; l'autre au sujet de la cour de France et des belles aventures d'amour qui devaient s'y accomplir.

Ils étaient au plus chaud de cette intéressante conversation, lorsque le comte de Montgomery posa sa main sur le bras du duc.

Il avait cru entendre les abois éloignés de la meute.

Tous deux écoutèrent. Le comte ne s'était pas trompé : à l'extrémité d'une allée immense, ils

virent tout à coup passer, rapide comme une flèche, un énorme sanglier ; puis, à cinquante pas derrière lui, les plus ardents des chiens, puis le gros de la meute, puis les traînards.

A l'instant même, Montgomery porta son cor à sa bouche, et sonna la vue, afin de rallier ceux qui, comme lui, pouvaient ètre égarés ; et le nombre devait en être grand, car sur la trace de l'animal passèrent trois personnes seulement, un homme et deux femmes.

Dans l'homme, à l'ardeur avec laquelle il poussait son cheval, les deux officiers crurent reconnaître le roi ; mais la distance était si grande, qu'il leur fut impossible de dire quelles étaient les deux hardies amazones qui le suivaient de si près.

Tout le reste de la chasse semblait égaré.

Le duc de Nemours et le comte de Montgomery s'élancèrent dans une allée qui, vu la direction suivie par l'animal, leur permettait de couper la chasse à angle droit.

Le roi avait, en effet, attaqué, près de la route de Poissy, la bête, qui, en termes de vénerie, était ce qu'on appelle un *ragot*. Celle-ci avait débùché avec cette roideur qui caractérise les vieux animaux, et avait piqué droit sur Conflans. Le roi était parti aussitôt sur sa trace en sonnant le lancer, et toute la cour avait suivi le roi.

Mais les sangliers sont mauvais courtisans : celui auquel on avait, pour le moment, affaire, au lieu de choisir les grandes futaies et les belles routes, s'était lancé dans les taillis les plus fourrés, et dans les ronciers les plus épais; d'où il était résulté que, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus, derrière le roi, que les chasseurs les plus acharnés, et que, de toutes les dames, trois seulement tenaient bon : c'étaient madame Marguerite, sœur du roi, Diane de Poitiers et la petite *reinette* Marie Stuart, comme l'appelait Catherine.

Malgré le courage des illustres chasseurs et chasseresses que nous venons de nommer, les difficultés du terrain, l'épaisseur du bois, qui obligeait les cavaliers à faire des détours, la hauteur des ronciers, qu'il était impossible de franchir, avaient bientôt permis aux sangliers et aux chiens de se perdre dans l'éloignement; mais, à l'extrémité de la forêt, l'animal avait trouvé le mur, et force lui avait été de revenir sur ses pas.

Le roi, un instant distancé, mais sûr de sa race de chiens gris, s'était donc arrêté; ce qui avait donné le temps à quelques chasseurs de le rejoindre; mais bientôt les abois s'étaient fait entendre de nouveau.

La portion de forêt vers laquelle se dirigeait l'animal était mieux éclaircie que l'autre, il en

résulta que, cette fois, le roi put reprendre sa poursuite avec chance de la mener à bout.

Seulement, il arriva ce qui était déjà arrivé dix minutes auparavant : chacun ne tint que selon sa force et son courage. D'ailleurs, au milieu de cette cour, toute composée de beaux jeunes seigneurs et de galantes dames, beaucoup peut-être restaient en arrière, qui n'y étaient pas absolument forcés par la paresse de leurs chevaux, par l'épaisseur du bois ou par les inégalités du terrain, et c'est ce que prouvaient clairement les groupes que l'on rencontrait arrêtés à l'angle des allées ou au milieu des carrefours, et qui semblaient plus attentifs à suivre les conversations engagées qu'à écouter l'aboi des chiens ou le cor des piqueurs.

Voilà comment, lorsque l'animal avait passé en vue de Montgomery et de Nemours, il se trouvait n'être suivi que d'un cavalier dans lequel les jeunes gens avaient cru reconnaître le roi, et de deux dames qu'ils n'avaient pas reconnues.

C'était, en effet, le roi, qui, avec son ardeur ordinaire, voulait arriver le premier à l'acculée, c'est-à-dire au moment où le sanglier s'acculerait à quelque arbre, à quelque roncier, à quelque roc, et ferait tête aux chiens.

. Les deux amazones qui le suivaient étaient madame de Valentinois et la petite reine Marie, l'une

la meilleure, l'autre la plus hardie cavalière de toute la cour.

Au reste, le sanglier commençait à se lasser, et il était évident qu'il ne tarderait point à tenir; déjà les chiens les plus ardents lui soufflaient au poil.

Pendant un quart d'heure encore, cependant, il essaya d'échapper par la fuite à ses ennemis; mais, se sentant de plus en plus rejoint, il résolut de faire une belle mort, une véritable mort de sanglier, et, ayant trouvé une racine d'arbre à sa commodité, il s'y accula en grognant et en faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

A peine y fut-il, que toute la meute se rua sur lui, et indiqua, par ses abois redoublés, que l'animal faisait tête.

A ces abois se mêla bientôt le cor du roi. Henri était arrivé, suivant d'aussi près les chiens que les chiens eux-mêmes suivaient l'animal.

Il regarda autour de lui tout en sonnant, cherchant son porte-arquebuse; mais il avait distancé jusqu'aux plus acharnés piqueurs, jusqu'à ceux-là mêmes dont le devoir était de ne jamais le quitter, et ne vit, accourant de toute la vitesse de leurs chevaux, que Diane et Marie Stuart, qui avaient, nous l'avons dit, tenu bon.

Pas une boucle de la chevelure de la belle duchesse de Valentinois n'était dérangée, et son

toquet de velours était fixé au sommet de sa tête avec autant de fermeté qu'au moment du départ.

Quant à la petite Marie, elle avait perdu voile et toquet, et ses beaux cheveux châtains, épars au vent, attestaient, comme le pourpre charmant de ses joues, de l'ardeur de sa course.

Aux sons prolongés que le roi tirait de son cor, l'arquebusier accourut, une arquebuse à la main, l'autre à l'arçon de sa selle.

Derrière lui, à travers l'épaisseur des bois, on voyait briller, se rapprochant, les broderies d'or et les vives couleurs des robes, des pourpoints et des manteaux.

C'étaient les chasseurs qui arrivaient de tous côtés.

L'animal faisait de son mieux : attaqué à la fois par soixante chiens, il tenait tête à tous ses ennemis. Il est vrai que, tandis que les dents les plus aiguës s'émoussaient sur son poil rugueux, chacun de ses coups de boutoir, à lui, faisait une blessure profonde à celui de ses adversaires qui en était atteint; mais, quoique mortellement blessés, quoique perdant tout leur sang, quoique les entrailles traînantes, les *gris du roi*, comme on les appelait, étaient de si noble race, qu'ils ne revenaient que plus acharnés au combat, et qu'on ne reconnaissait les blessés qu'aux taches de sang

plus nombreuses qui marbraient ce mouvant tapis.

Le roi comprit qu'il était temps de mettre fin à la boucherie, ou qu'il allait y perdre ses meilleurs chiens.

Il jeta son cor, et fit signe qu'on lui donnât son arquebuse.

La mèche était allumée d'avance; l'arquebusier n'eut donc qu'à présenter l'arme au roi.

Henry était excellent tireur, et manquait rarement son coup.

L'arquebuse à la main, il s'avança à la distance de vingt-cinq pas à peu près du sanglier, dont les yeux brillaient comme deux charbons ardents.

Il visa entre les yeux de l'animal, et lâcha le coup.

L'animal avait reçu la décharge à la tête; mais un mouvement qu'il avait fait, au moment où le roi appuyait sur la détente, avait présenté son front de biais : la balle avait glissé sur l'os, et avait été tuer un des chiens.

On pouvait voir sur la hure du sanglier, entre l'œil et l'oreille, la traînée du sang indiquant le passage de la balle.

Henry demeura un instant étonné que l'animal ne fût pas tombé sur le coup, tandis que son cheval, tout frissonnant, plié sur les jarrets de derrière, piétinait des pieds de devant.

Il tendit au piqueur l'arquebuse déchargée en demandant l'autre.

L'autre était tout amorcée et tout allumée; le piqueur la lui donna.

Le roi la prit et porta la crosse à son épaule.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de viser, le sanglier, ne voulant, sans doute, pas attendre le hasard d'un second coup, donna une violente secousse aux chiens qui l'entouraient, ouvrit au milieu de la meute un sillon sanglant, et, rapide comme l'éclair, passa entre les jambes du cheval du roi, qui se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement de douleur, montra son ventre ouvert d'où ruisselait le sang et tombaient les entrailles, et, s'abaissant aussitôt, engagea le roi sous lui.

Tout cela avait été si instantané, que pas un des spectateurs n'avait songé à s'élancer au-devant du sanglier, qui était revenu sur le roi, avant même que celui-ci eût eu le temps de tirer son couteau de chasse.

Henri essaya d'y porter la main ; mais la chose était impossible : le couteau de chasse était engagé lui-même sous le côté gauche du roi.

Si brave qu'il fût, le roi ouvrait déjà la bouche pour crier à l'aide, — car la tête hideuse du sanglier, avec ses yeux de braise, sa gueule sanglante et ses défenses acérées, n'était plus qu'à quelques

pouces de sa poitrine, — quand, tout à coup, il entendit à son oreille une voix qui, de cet accent ferme auquel il n'y a point à se méprendre, lui disait :

— Ne bougez pas, sire ; je réponds de tout !

Puis il sentit un bras qui soulevait le sien, et il vit passer, comme un éclair, une lame large et aiguë qui, au défaut de l'épaule, alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

En même temps, deux bras vigoureux tiraient Henry en arrière, ne laissant exposé aux coups de l'animal expirant que le nouvel adversaire qui venait de le frapper au cœur.

Celui qui tirait le roi en arrière, c'était le duc de Nemours.

Celui qui, un genou en terre et le bras tendu, venait de frapper au cœur le sanglier, c'était le comte de Montgomery.

Le comte de Montgomery tira son épée du corps de l'animal, l'essuya sur le gazon vert et touffu, la remit au fourreau, et, s'approchant de Henri II, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter au roi M. le duc de Nemours, qui vient de par-delà les monts, et qui apporte au roi des nouvelles de M. le duc de Guise et de sa brave armée d'Italie.

III.

Connétable et cardinal.

Deux heures après la scène que nous venons de décrire ; l'émotion privée ou officielle apaisée dans le cœur des assistants ; les félicitations faites à Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours, les deux sauveurs du roi, sur le courage et l'adresse qu'ils avaient déployés dans cette occasion ; la curée — chose importante, que les plus graves affaires ne permettaient pas de négliger — accomplie dans la grande cour du château en présence du roi, de la reine et de tous les seigneurs et dames présents à Saint-Germain, Henry II, le visage souriant

comme l'est celui d'un homme qui vient d'échapper à un danger de mort, et qui se sent d'autant plus plein de vie et de santé, que ce danger a été plus grand, Henri II, disons-nous, entrait dans son cabinet, où l'attendaient, outre ses conseillers ordinaires, le cardinal Charles de Lorraine et le connétable de Montmorency.

Nous avons deux ou trois fois déjà nommé le connétable de Montmorency; mais nous avons négligé de faire pour lui ce que nous avons fait pour les autres héros de cette histoire, c'est-à-dire de l'exhumer de sa tombe, et de le faire poser devant nos lecteurs ainsi que ce grand connétable de Bourbon que ses soldats portèrent, après sa mort, chez un peintre, afin que celui-ci leur en fît un portrait debout et tout armé, comme s'il eût été vivant.

Anne de Montmorency était, alors, le chef de cette vieille famille de barons chrétiens ou barons de France, comme ils s'intitulaient, issue de Bouchard de Montmorency, et qui a fourni dix connétables au royaume.

Il s'appelait et qualifiait Anne de Montmorency, duc, pair, maréchal, grand-maître, connétable et premier baron de France, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière ; capitaine de cent hommes des ordonnances du roi; gouverneur et lieutenant général du Languedoc; comte de Beaumont,

de Dammartin, de la Fère-en-Tardenois et de Châteaubriant; vicomte de Melun et de Montreuil; baron d'Amville, de Préaux, de Montbron, d'Offemont, de Mello, de Châteauneuf, de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanceaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenay; seigneur d'Écouen, de Chantilly, de l'Isle-Adam, de Conflans-Sainte-Honorine, de Nogent, de Valmondois, de Compiègne, de Gandelu, de Marigny, de Thourout.

Comme on voit par cette nomenclature de titres, le roi pouvait être roi dans Paris, mais Montmorency était duc, comte, baron, tout autour de Paris; si bien que la royauté semblait emprisonnée dans ses duchés, comtés et baronies.

Né en 1493, c'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-quatre ans qui, tout en paraissant son âge, avait la force et la verdeur d'un homme de trente. Violent et brutal, il avait toutes les grossières qualités du soldat : le courage aveugle, l'ignorance du danger, l'insouciance de la fatigue, de la faim et de la soif. Plein d'orgueil, bouffi de vanité, il ne cédait le pas qu'au duc de Guise, mais c'était comme prince de Lorraine, car, comme général et commandant d'expédition, il se croyait bien au-dessus du défenseur de Metz, et du vainqueur de Renty. Pour lui, Henri II n'était que le *petit maître*; Fran-

çois Ier avait été le *grand maître*, et il n'en voulait pas reconnaître d'autre. Courtisan étrange, ambitieux obstiné, il obtenait, au profit de sa fortune et de sa grandeur, à force de rebuffades et de brutalités, ce qu'un autre eût obtenu à force de souplesse et de flatterie. Au reste, Diane de Valentinois l'aidait fort dans cette besogne, où, sans elle, il eût échoué : venant derrière lui avec sa douce voix, son doux regard et son doux visage, elle raccommodait tout ce que la colère éternelle du soudard avait brisé. Il s'était déjà trouvé à quatre grandes batailles, et dans chacune il avait fait l'ouvrage d'un vigoureux homme d'armes, mais dans aucune l'œuvre d'un chef intelligent. Ces quatre batailles, c'étaient, d'abord, celle de Ravenne : il avait, alors, dix-huit ans, et suivait pour son plaisir, et en amateur, ce que l'on appelait l'étendard général, et qui n'était rien autre chose que le guidon des volontaires; la seconde était celle de Marignan : il y commandait une compagnie de cent hommes d'armes, et il aurait pu se vanter que les plus vigoureux coups d'épée et de masse y eussent été donnés de sa main, s'il n'eût eu près de lui, et souvent devant lui, son grand maître François Ier, cette espèce de géant centimane qui, de son côté, eût fait la conquête du monde, si cette conquête eût été dévolue à celui qui frappait le plus fort et le plus dru, comme

on disait dans ce temps-là ; la troisième était celle de la Bicoque, où il était colonel des Suisses, où il combattit la pique au poing, et où il fut laissé pour mort ; enfin, la quatrième était celle de Pavie : il était alors devenu maréchal de France par la mort de M. de Châtillon, son beau-frère ; ne se doutant pas que la bataille dût avoir lieu le lendemain, il était parti la nuit pour faire une reconnaissance ; au bruit du canon, il revint et fut pris *comme les autres*, dit Brantôme ; — et, en effet, à cette fatale défaite de Pavie, tout le monde fut pris, même le roi.

Tout au contraire de M. de Guise, qui avait dans la bourgeoisie et dans la robe de grandes sympathies, le connétable détestait les bourgeois, et exécrait les robins. En aucune occasion, il ne manquait de *rabrouer* les uns et les autres. Aussi, un jour qu'il faisait très-chaud, un président étant venu lui parler au sujet de sa charge, M. de Montmorency le reçut le bonnet à la main, et lui dit :

— Voyons, monsieur le président, dégoisez-moi ce que vous avez à me raconter, et couvrez-vous.

Mais le président, croyant que c'était pour lui faire honneur que M. de Montmorency se tenait lui-même la tête découverte, répondit :

— Monsieur, je ne me couvrirai pas, croyez-le bien que vous ne soyez couvert vous-même.

Alors, le connétable :

— Que vous êtes un grand sot, monsieur! lui dit-il. Croyez-vous, par hasard, que je me tienne découvert pour l'amour de vous? Non point, et c'est pour mon aise, mon ami, attendu que je meurs de chaud... Je vous écoute; parlez.

Sur quoi, le président, tout ébahi, ne fit que balbutier; et, alors, M. de Montmorency :

— Vous êtes un imbécile, monsieur le président! lui dit-il. Retournez chez vous, apprenez-y votre leçon, et, quand vous la saurez, revenez me trouver, mais point auparavant.

Et il lui tourna les talons.

Les gens de Bordeaux s'étant révoltés, et ayant tué leur gouverneur, le connétable fut envoyé contre eux. Eux, le sentant venir, et tremblant que les représailles ne fussent terribles, allèrent au-devant de lui jusqu'à denx journées, lui portant les clefs de la ville.

Mais lui, à cheval et tout armé :

— Allez, messieurs de Bordeaux, dit-il, allez avec vos clefs! je n'en ai que faire.

Et, leur montrant ses canons :

— Tenez, en voici que je mène avec moi, et qui feront une autre ouverture que les vôtres... Ah! je vais vous apprendre à vous rebeller contre le roi, et à tuer son gouverneur et son lieutenant! Sachez que je vous ferai tous pendre!

Et il tint parole.

A Bordeaux, M. de Strozzi, qui avait manœuvré, la veille, avec ses gens devant lui, le vint voir pour lui rendre hommage, quoiqu'il fût parent de la reine. Dès qu'il l'aperçut, M. de Montmorency lui cria :

— Eh ! bonjour, Strozzi ! vos gens ont fait merveille hier, et étaient vraiment beaux à voir ; aussi toucheront-ils aujourd'hui de l'argent, je l'ai commandé.

— Merci, monsieur le connétable, répondit M. de Strozzi ; je suis on ne peut plus content de vous trouver satisfait d'eux, car j'ai une prière à vous adresser de leur part.

— Laquelle, Strozzi ? Dites !

— C'est que le bois est cher en cette ville, et qu'ils se ruinent pour en acheter, attendu le froid qu'il fait ; ils vous prient donc de leur donner un navire qui est sur la grève, qui ne vaut plus rien, et qu'on appelle le *Montréal*, pour le mettre en pièces, et s'en chauffer.

— Oui-dà ! je le veux ; dit le connétable ; qu'ils y aillent au plus vite, menant avec eux leurs goujats, et qu'ils le mettent en morceaux, et s'en chauffent très-bien, car c'est mon plaisir.

Mais voilà que, pendant qu'il dînait, messieurs les jurats de la ville et les conseillers de la cour vinrent à lui. Soit que M. de Strozzi eût mal vu,

soit qu'il s'en fût rapporté au dire de ses soldats, soit qu'il ne se connût pas en vieux navires ou en navires neufs, celui dont il avait demandé la démolition était encore en état de faire un long et bon usage. Aussi ces dignes magistrats venaient-ils représenter au connétable le dommage qu'il y aurait à dépecer un si beau bâtiment, qui n'avait encore fait que deux ou trois courses, et qui jaugeait trois cents tonneaux.

Mais le connétable, avec son ton ordinaire, les interrompant à la quatrième parole :

— Bon ! bon ! bon !... Qui êtes-vous, messieurs les sots, leur demanda-t-il, pour me vouloir contrôler ? Vous êtes encore d'habiles veaux d'être si hardis que d'oser m'en remontrer ! Si je faisais bien, — et je ne sais à quoi cela tient, — j'enverrais tout à l'heure dépecer vos maisons, au lieu du navire ; et c'est ce que je ferai, si vous ne tournez pas prestement les talons. Allons, rentrez chez vous pour vous mêler de vos affaires, et non des miennes !

Et, le même jour, le navire fut mis en morceaux,

Depuis qu'on était en paix, M. le connétable passait ses plus grandes colères sur les ministres de la religion réformée, contre lesquels il nourrissait une haine féroce. Un de ses délassements était d'aller dans les temples de Paris, et de les

chasser de leurs chaires ; et, ayant, un jour, appris qu'avec permission du roi, ils avaient un consistoire, il se rendit à Popincourt, entra dans l'assemblée, renversa la chaire, brisa tous les bancs, et en fit un grand feu ; expédition d'où il fut surnommé le capitaine *Brûle-Bancs.*

Et toutes ces brutalités se faisaient de la part du connétable en marmottant des prières, et surtout l'oraison dominicale, qui était sa prière favorite, et qu'il emmanchait de la plus grotesque façon avec les ordres barbares qu'il donnait, et sur lesquels on ne le vit jamais revenir.

Aussi, malheur ! quand on l'entendait marmotter le commencement de sa prière.

— Notre père qui êtes aux cieux, disait-il ; — *allez-moi prendre un tel !* — que votre nom soit sanctifié ; — *pendez-moi celui-là à cet arbre !* — que votre règne arrive ; — *passez-moi cet autre par les piques !* — que votre volonté soit faite, — *arquebusez ces drôles-là devant moi !* — sur la terre comme au ciel ! — *taillez-moi en pièces tous ces marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi !* — donnez-nous notre pain de chaque jour ; — *brûlez-moi ce village !* — pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés; — *mettez-y le feu aux quatre coins, et que pas une maison n'en échappe !* — et ne nous induisez point en

tentation; — *si les manants crient, jetez-les dans le feu!* — mais délivrez-nous du mal. *Amen!*

Cela s'appelait les patenôtres du connétable.

Tel était l'homme qu'en entrant dans son cabinet, le roi Henri II trouva assis en face du fin, du spirituel, de l'aristocrate cardinal de Lorraine, le gentilhomme d'église le plus courtois, et le prélat politique le plus habile de son temps.

On comprend l'opposition que se faisaient l'une à l'autre ces deux natures si absolument contraires, et le trouble que devaient jeter dans l'État ces ambitions rivales.

Et cela d'autant plus que la famille de Montmorency n'était guère moins nombreuse que la famille de Guise, le connétable ayant eu de sa femme — madame de Savoie, fille de messire René, bâtard de Savoie et grand-maître de France — cinq fils : MM. de Montmorency, d'Amville, de Méru, de Montbron et de Thoré, et cinq filles, dont quatre furent mariées à MM. de la Trémouille, de Turenne, de Ventadour et de Candale, et dont la cinquième, la plus belle de toutes, devint abbesse de Saint-Pierre de Rheims.

Or, il fallait placer toute cette riche lignée, et le connétable était trop avare pour pourvoir au placement, quand le roi était là.

En apercevant Henry, tous se levèrent et se découvrirent.

Le roi salua Montmorency d'un geste amical et presque soldatesque, tandis qu'il adressa à Charles de Lorraine une inclination de tête pleine de déférence.

— Je vous ai fait appeler, messieurs, dit-il, car le sujet sur lequel j'ai à vous consulter est grave. M. de Nemours est arrivé d'Italie, où les affaires vont mal, vu le manque de parole de Sa Sainteté et la trahison de la plupart de nos alliés. Tout, d'abord, avait été à merveille : M. de Strozzi avait pris Ostie ; il est vrai que nous avions perdu dans les fossés de la ville M. de Montluc, un brave et digne gentilhomme, messieurs, pour l'âme duquel je vous demande vos prières... Puis M. le duc d'Albe, sachant la prochaine arrivée de votre illustre frère, mon cher cardinal, s'était retiré à Naples. Toutes les places des environs de Rome avaient, en conséquence, été successivement occupées par nous. En effet, après avoir traversé le Milanais, le duc s'avança vers Reggio, où l'attendait son beau-père, le duc de Ferrare, avec six mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Là, un conseil fut tenu entre le cardinal Caraffa et Jean de Lodève, ambassadeur du roi. Les uns pensaient que l'on devait attaquer Crémone ou Pavie, tandis que le maréchal de Brissac

tiendrait les ennemis en haleine; d'autres représentèrent qu'avant qu'on eût eu le temps de s'emparer de ces deux places, qui sont des plus fortes de l'Italie, le duc d'Albe aurait doublé son armée en faisant des levées dans la Toscane et dans le royaume de Naples. Le cardinal Caraffa était d'un autre avis : il proposait, lui, d'entrer dans la marche d'Ancône par la terre de Labour, dont toutes les places, mal fortifiées, se rendraient, disait-il, à la première sommation; mais le duc de Ferrare, de son côté, remontrait que, la défense du Saint-Siége étant le principal objet de la campagne, le duc de Guise devait marcher droit à Rome. Le duc de Guise se décida pour ce dernier parti, et voulut prendre avec lui les six mille hommes d'infanterie et les huit cents chevaux de M. de Ferrare; mais celui-ci les retint, disant qu'il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, soit par le grand-duc Cosme de Médicis, soit par le duc de Parme, qui venait de tourner à l'Espagne. M. le duc de Guise, messieurs, fut donc obligé de continuer sa route avec le peu de troupes qui l'accompagnaient, n'ayant plus d'autre espoir que dans le rassemblement qui, au dire du cardinal Caraffa, attendait, afin de se joindre à elle, l'armée française à Bologne. Arrivé à Bologne avec M. le cardinal neveu, le duc chercha en vain le rassemblement. Le rassemblement n'existait

pas. Votre frère, mon cher cardinal, continua le roi, se plaignit hautement; mais il lui fut répondu qu'il allait, dans la marche d'Ancône, trouver dix mille hommes nouvellement levés par Sa Sainteté. Le duc voulut bien croire à cette promesse, et poursuivit son chemin par la Romagne. Aucun renfort ne l'y attendait; il y laissa notre armée sous la conduite du duc d'Aumale, et s'achemina directement vers Rome, afin d'apprendre du Saint-Père lui-même ce qu'il comptait faire. Le pape, mis au pied du mur par M. de Guise, répondit qu'il devait, en effet, un contingent de vingt-quatre mille hommes pour cette guerre, mais que parmi ces vingt-quatre mille hommes étaient compris les gens d'armes gardant les places fortes de l'Église; or, dix-huit mille papalins, répartis dans les différentes places, étaient occupés à ce soin. M. de Guise vit qu'il ne pouvait compter que sur les hommes qu'il avait amenés avec lui; mais, au dire du pape, ces hommes devaient lui suffire, les Français n'ayant échoué, jusque-là, dans leurs entreprises sur Naples, que parce qu'ils avaient contre eux le souverain pontife. Or, cette fois, au lieu d'être contre les Français, le souverain pontife était avec eux, et, grâce à cette coopération, toute morale et spirituelle qu'elle était, les Français ne pouvaient manquer de réussir... M. de Guise,

mon cher connétable, continua Henri, est un peu comme vous, sous ce rapport : il ne doute jamais de sa fortune tant qu'il a sa bonne épée au côté, et quelques milliers de braves gens qui marchent derrière lui. Il pressa la venue de son armée, et, dès qu'elle l'eut rejoint, il sortit de Rome, attaqua Campli, prit la ville d'assaut, et, hommes, femmes, enfants, passa tout au fil de l'épée !

Le connétable accueillit la nouvelle de cette exécution par le premier signe visible d'approbation qu'il eût encore donné.

Le cardinal restait impassible.

— De Campli, reprit le roi, le duc alla mettre le siége devant Civitella, qui est bâtie, à ce qu'il paraît, sur une colline escarpée, munie de bonnes fortifications. On commença par battre la citadelle; mais, avant que la brèche fût praticable, notre armée, dans son impatience ordinaire, voulut risquer l'assaut. Par malheur, l'endroit qu'elle tentait de forcer était défendu de tous côtés par des bastions; il en résulta que nos gens furent repoussés, avec perte de deux cents tués et de trois cents blessés !

Un sourire de joie effleura les lèvres du connétable : l'invincible avait échoué devant une bicoque !

— Pendant ce temps, poursuivit le roi, le duc d'Albe, ayant rassemblé ses troupes à Chieti,

marcha au secours des assiégés avec une armée de trois mille Espagnols, de six mille Allemands, de trois mille Italiens et de trois cents Calabrais. C'était plus du double de ce que possédait le duc de Guise ! cette infériorité détermina le duc à lever le siége, et à aller attendre l'ennemi en rase campagne, entre Fermo et Ascoli. — Il espérait que le duc d'Albe accepterait la bataille qu'il lui présentait; mais le duc d'Albe, sûr que nous nous ruinerons de nous-mêmes, continue de tenir la campagne, et n'accepte ni rencontre, ni combat, ni bataille, ou les accepte dans de telles positions, qu'ils ne nous laissent aucune chance de succès. Dans cette situation, sans espoir d'obtenir du pape ni hommes ni argent, M. de Guise m'envoie M. le duc de Nemours pour réclamer de moi un renfort considérable, ou son congé de quitter l'Italie, et de revenir. Votre avis, messieurs? Faut-il faire un dernier effort, envoyer à notre bien-aimé duc de Guise les hommes et l'argent dont il a absolument besoin, ou bien faut-il le rappeler près de nous, et, en le rappelant près de nous, renoncer à toute prétention à l'endroit de ce beau royaume de Naples que, sur la promesse de Sa Sainteté, j'avais déjà destiné à mon fils Charles?

Le connétable fit un geste comme pour demander la parole, tout en indiquant, cependant, qu'il était prêt à céder la priorité au cardinal de Lor-

raine; mais, celui-ci, par un léger mouvement de tête, lui donna à entendre qu'il pouvait parler.

C'était, du reste, une tactique habituelle au cardinal, que de laisser son adversaire parler le premier.

— Sire, dit le connétable, mon avis est qu'il ne faut pas abandonner une affaire si bien emmanchée, et qu'il n'y a point d'effort qui doive coûter à Votre Majesté pour soutenir, en Italie, son armée et son général.

— Et vous, monsieur le cardinal? dit le roi.

— Moi, dit Charles de Lorraine, j'en demande bien pardon à M. le connétable, mais je suis d'un avis absolument opposé au sien.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le cardinal, répondit le connétable avec aigreur; ce serait la première fois que nous nous trouverions d'accord. Ainsi, à votre avis, monsieur, votre frère doit revenir ?

— Il serait, je crois, d'une bonne politique de le rappeler.

— Seul, ou avec son armée? demanda le connétable.

— Avec son armée, jusqu'au dernier homme!

— Et pourquoi faire? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de bandits courant par les grands chemins? Moi, je trouve qu'il y en a foison !

— Il y a peut-être assez de bandits courant

par les grands chemins, monsieur le connétable; il y en a peut-être foison même, comme vous dites; mais, ce dont il n'y a pas foison, c'est de braves hommes d'armes et de grands capitaines.

— Vous oubliez, monsieur le cardinal, que nous sommes en pleine paix, et que, en pleine paix, on n'a que faire de si sublimes conquérants.

— Je prie Votre Majesté, dit le cardinal s'adressant au roi, de demander à M. le connétable s'il croit sérieusement à la durée de la paix.

— Morbleu! si j'y crois, dit le connétable, belle demande!

— Eh bien, moi, sire, dit le cardinal, non-seulement je n'y crois pas, mais encore je pense que, si Votre Majesté ne veut pas laisser au roi d'Espagne la gloire de l'attaquer, il faut qu'elle se hâte d'attaquer le roi d'Espagne.

— Malgré la trêve jurée solennellement? s'écria le connétable avec une ardeur qui eût pu faire croire qu'il était de bonne foi; mais oubliez-vous, monsieur le cardinal, que c'est un devoir de tenir son serment? que la parole des rois doit être plus inviolable qu'aucune autre parole, et que la France ne s'est jamais relâchée de cette fidélité, même à l'égard des Turcs et des Sarrasins?

— Mais, alors, puisqu'il en est ainsi, demanda le cardinal, pourquoi votre neveu M. de

Châtillon, au lieu de se tenir tranquille dans son gouvernement de Picardie, a-t-il fait sur Douay une tentative de surprise et d'escalade dans laquelle il eût réussi sans une vieille femme qui passait, par hasard, près du lieu où l'on plantait les échelles, et qui donna l'éveil aux sentinelles ?

— Pourquoi mon neveu a fait cela? s'écria le connétable donnant dans le piége; je vais vous le dire, pourquoi il a fait cela !

— Écoutons, dit le cardinal.

Puis, se tournant vers le roi, et avec une intention marquée :

— Écoutez, sire.

— Oh ! Sa Majesté le sait aussi bien que moi, mordieu ! dit le connétable; car, tout occupé qu'il paraît de ses amours, apprenez, monsieur le cardinal, que nous ne laissons pas le roi ignorant des affaires de l'État.

— Nous écoutons, monsieur le connétable, reprit froidement le cardinal. Vous en êtes à nous dire quelle cause pouvait motiver l'entreprise de M. l'amiral sur Douay.

— Les causes ! je vous en dirai dix, et non pas une, mordieu !

— Dites, monsieur le connétable.

— D'abord, reprit celui-ci, la tentative qu'avait faite lui-même M. le comte de Mégue, gouverneur

du Luxembourg, par l'entremise de son maître d'hôtel, qui corrompit, moyennant mille écus comptant et promesse d'une pension de pareille somme, trois soldats de la garnison de Metz, lesquels devaient livrer la ville.

— Que mon frère a si glorieusement défendue, c'est vrai, dit le cardinal ; nous avons entendu parler de cette tentative, qui, comme celle de votre neveu l'amiral, a heureusement échoué... Mais cela ne fait qu'une excuse, et vous nous en avez promis dix, monsieur le connétable.

—Oh ! attendez... Ne savez-vous point encore, monsieur le cardinal, que ce même comte de Mégue avait suborné un soldat provençal de la garnison de Marienbourg, qui, moyennant une grosse somme qu'il a reçue, s'était engagé à empoisonner tous les puits de la place, et que l'entreprise n'a manqué que parce que le comte a craint qu'un seul homme ne suffît pas à toute la besogne, et que, s'étant adressé à d'autres, les autres ont éventé la mèche? Mordieu ! vous ne direz pas que la chose est fausse, monsieur le cardinal, puisque le soldat a été roué !

— Ce ne serait pas tout à fait une raison pour moi d'être convaincu : vous avez fait rouer et pendre dans votre vie, monsieur le connétable, pas mal de gens que je tiens pour aussi innocents et aussi martyrs que ceux que firent mourir dans

leurs cirques ces empereurs païens que l'on nommait Néron, Commode et Domitien.

— Mordieu! monsieur le cardinal, nieriez-vous, par hasard, cette entreprise de M. le comte de Mégue sur les puits de Marienbourg?

— Au contraire, monsieur le connétable, je vous ai dit que je l'admettais; mais vous nous avez promis dix excuses à l'entreprise de monsieur votre neveu, et n'en voici que deux encore!

— On vous les trouvera, mordieu! on vous les trouvera! Ignorez-vous, par exemple, que M. le comte de Berlaimont, intendant des finances de Flandre, ait fait, avec deux soldats gascons, un complot par lequel ceux-ci s'engageaient, aidés du sieur de Vèze, capitaine d'une enseigne de gens de pied, à livrer au roi d'Espagne la ville de Bordeaux, pourvu qu'ils fussent secondés par cinq ou six cents hommes? Dites un peu non à ce nouveau complot du roi catholique, et je vous répondrai, moi, qu'un de ces deux soldats, arrêté près de Saint-Quentin par le gouverneur de la place, a tout dit, jusqu'à avouer qu'il avait reçu la récompense promise en présence d'Antoine Perrenot, évêque d'Arras. Voyons, mordieu! dites non, monsieur le cardinal, dites non!

— Je m'en garderai bien! fit le cardinal souriant, vu que c'est, en effet, la vérité, monsieur

le connétable, et que je ne m'amuserai pas à mettre mon âme en péril pour un si grand mensonge; mais cela ne fait, de la part de Sa Majesté le roi d'Espagne, que trois infractions au traité de Vaucelles, et vous nous en avez promis dix.

— Encore une fois, on vous les fournira, vos dix, mordieu! et, s'il le faut, on ira jusqu'à la douzaine!... Ah! par exemple, maître Jacques la Flèche, un des meilleurs ingénieurs du roi Philippe II, n'a-t-il pas été surpris sondant les gués de la rivière d'Oise, et conduit à la Fère, où il a confessé que le duc de Savoie Emmanuel Philibert lui avait fait compter de l'argent par M. de Berlaimont, pour tracer les plans de Montreuil, de Roye, de Doulens, de Saint-Quentin et de Mézières; autant de places dont veulent s'emparer les Espagnols pour brider Boulogne et Ardres, et empêcher de ravitailler Marienbourg?

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur le connétable; mais nous ne sommes pas à dix.

— Eh! mordieu! est-il besoin d'être à dix pour voir que, en réalité, la trêve est rompue de la part des Espagnols, et que, si mon neveu M. l'amiral a fait une tentative sur Douay, il avait bien le droit de la faire?

— Aussi n'avais-je pas l'intention de vous amener à dire autre chose, monsieur le connétable, et me contenterai-je de ces quatre preuves

pour être convaincu que la trêve est rompue par le roi Philippe II. Or, la trêve étant rompue, non pas une fois, mais quatre fois, c'est le roi d'Espagne qui a manqué à sa parole en rompant la trêve, et non le roi de France qui manquera à la sienne en rappelant d'Italie son armée et son général, et en s'apprêtant à la guerre.

Le connétable mordit ses moustaches blanches : l'esprit rusé de son adversaire venait de lui faire avouer juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Au reste, le cardinal avait à peine cessé de parler, et le connétable de mordre ses moustaches, que le son d'une trompette sonnant un air étranger retentit dans la cour du château de Saint-Germain.

— Oh ! oh ! dit le roi, quel est le mauvais plaisant de page qui vient me déchirer les oreilles avec un air anglais ? Informez-vous donc, monsieur de l'Aubespine, et que le petit drôle reçoive une bonne fessée pour cette joyeuseté.

M. de l'Aubespine sortit pour accomplir les ordres du roi.

Cinq minutes après, il rentra.

— Sire, dit-il, ce n'est ni un page, ni un écuyer, ni un piqueur qui a sonné l'air en question ; c'est un véritable trompette anglais qui accompagne un

héraut que vous envoie votre cousine la reine Marie.

M. de l'Aubespine avait à peine achevé ces mots, qu'un autre air se fit entendre, et que l'on reconnut une sonnerie espagnole.

— Ah ! ah ! dit le roi, après la femme, le mari, à ce qu'il paraît !

Puis, avec cette majesté que, dans l'occasion, savaient si bien puiser en eux-mêmes tous ces vieux rois de France :

— Messieurs, dit-il, dans la salle du trône ! Prévenez vos officiers; moi, je vais prévenir la cour. Quelque chose que nous mandent notre cousine Marie et notre cousin Philippe, il faut faire honneur à leurs messagers !

IV.

La Guerre.

Le double bruit de la trompette anglaise et espagnole avait retenti, non-seulement dans la salle du conseil, mais encore par tout le palais, comme un double écho du nord et du midi.

Le roi trouva donc la cour à peu près avertie ; toutes les dames étaient aux fenêtres, les yeux curieusement fixés sur les deux hérauts et sur leur suite.

A la porte du conseil, le connétable fut abordé par un jeune officier que lui envoyait son neveu M. l'amiral, le même que nous avons vu pénétrer chez l'empereur Charles-Quint, le soir de son abdication.

M. l'amiral était, nous croyons l'avoir déjà dit, gouverneur de la Picardie ; il allait donc, en cas d'invasion, être exposé au premier feu.

— Ah ! c'est vous, Théligny (*), dit le connétable à demi-voix.

— Oui, monseigneur, répondit le jeune officier.

— Et vous m'apportez des nouvelles de M. l'amiral ?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'avez encore vu personne, et ne les avez dites à qui que ce soit?

— Ces nouvelles sont pour le roi, monseigneur, répondit le jeune officier ; mais j'ai recommandation de vous les communiquer d'abord.

— Bien, dit le connétable, suivez-moi.

Et de même que le cardinal de Lorraine avait conduit le duc de Nemours chez Catherine de Médicis, le connétable conduisit M. de Théligny chez la duchesse de Valentinois.

Pendant ce temps, on se réunissait dans la salle de réception.

Au bout d'un quart d'heure, le roi, — ayant à sa droite la reine ; sur les marches du trône, les grands officiers de la couronne ; autour de lui,

(*) Ce Théligny n'a rien de commun avec le gendre de l'amiral, qui fut tué le jour de la Saint-Barthélémy.

assises sur des fauteuils, madame Marguerite et madame Élisabeth de France, Marie Stuart, la duchesse de Valentinois, les quatre Marie; enfin, toute cette cour brillante des Valois; — le roi donna l'ordre que le hérault anglais fût introduit.

Longtemps avant qu'on le vît paraître, on entendit dans la chambre précédente le bruit de ses éperons et de ceux des hommes d'armes qui lui faisaient escorte; puis, enfin, il franchit le seuil de la salle, et, vêtu du tabard aux armes d'Angleterre et de France, il s'avança la tête couverte, ne s'arrêtant qu'à dix pas du trône du roi.

Mais, arrivé là, il se découvrit, et, mettant un genou à terre, il dit à haute voix les paroles suivantes :

— Marie, reine d'Angleterre, d'Irlande et de France, à Henri, roi de France, salut! — Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestants anglais, ennemis de notre personne, de notre religion et de notre État, et pour leur avoir promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux, nous, Guillaume Norry, hérault de la couronne d'Angleterre, te dénonçons la guerre sur terre et sur mer, et, comme signe de défi, te jetons ici le gant de bataille.

Et le hérault jeta aux pieds du roi son gantelet de fer, qui résonna sourdement sur le parquet.

— C'est bien, répondit le roi sans se lever,

j'accepte cette déclaration de guerre ; mais je veux que tout le monde sache que j'ai observé de bonne foi, à l'égard de votre reine, ce que je devais à la bonne amitié que nous avons ensemble ; et, puisqu'elle vient attaquer la France en si injuste cause, j'espère que Dieu me fera cette grâce qu'elle n'y gagnera rien, non plus que ses prédécesseurs ont fait, quand ils se sont attaqués aux miens. Au reste, je vous parle doucement et civilement de la sorte, parce que c'est une reine qui vous envoie ; si c'était un roi, je vous parlerais d'un autre ton !

Et, se tournant vers Marie Stuart :

— Ma gentille reine d'Écosse, dit-il, comme cette guerre vous regarde non moins que moi, et que vous avez sur la couronne d'Angleterre tout autant de droits, sinon plus, que notre sœur Marie en a sur celle de France, ramassez, je vous prie, ce gant, et faites don au brave sir Guillaume Norry de la chaîne d'or que vous avez au cou, chaîne d'or que ma chère duchesse de Valentinois voudra bien remplacer par le fil de perles qu'elle a au cou, et que je remplacerai moi-même de manière à ce qu'elle n'ait pas trop à y perdre. Allez ! pour ramasser le gant d'une femme, il faut des mains de femme !

Marie Stuart se leva, et, avec sa grâce toute charmante, détacha la chaîne de son beau cou, et

la passa à celui du héraut ; puis, de cet air de fierté qui allait si bien à son visage :

— Je ramasse ce gant, dit-elle, non-seulement au nom de la France, mais encore au nom de l'Écosse ! Héraut, dites cela à ma sœur Marie.

Le héraut se releva, la tête légèrement inclinée, et, en se retirant à la gauche du trône :

— Il sera fait selon les désirs du roi Henri de France et de la reine Marie d'Écosse, dit-il.

— Introduisez le héraut de notre frère Philippe II, dit Henri.

Le même bruit d'éperons se fit entendre, annonçant le héraut espagnol, lequel entra plus fièrement encore que ne l'avait fait son collègue, et, tout en frisant sa moustache castillane, vint se poser à dix pas du roi, et dit, mais sans se mettre à genoux, et se contentant de s'incliner :

— Philippe, par la divine clémence, roi de Castille, Léon, Grenade, Navarre, Aragon, Naples, Sicile, Majorque, Sardaigne, des îles, indes et terres de la mer Océane ; archiduc d'Autriche ; duc de Bourgogne, Lothier, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Gueldre ; comte de Flandre et d'Artois ; marquis du Saint-Empire ; seigneur de Frise, Salins, Malines, des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Over-Yssel et de Groëningen ; dominateur en Asie et en Afrique, — à toi, Henri de France, faisons savoir qu'à cause des entreprises

tentées sur la ville de Douay, et du pillage de la ville de Sens, qui ont eu lieu par l'ordre et sous la direction de ton gouverneur de Picardie, regardant la trêve jurée entre nous à Vaucelles comme rompue, nous te dénonçons la guerre sur terre et sur mer ; et, en gage de ce défi, au nom de mon dit roi, prince et seigneur, moi, Guzman d'Avila, héraut de Castille, Léon, Grenade, Navarre et Aragon, je jette ici mon gant de bataille.

Et, dégantant, en effet, sa main droite, il jeta insolemment son gant aux pieds du roi.

Alors, on put voir, à travers la couche de bistre qui le couvrait, pâlir le mâle visage de Henri II, et, d'une voix légèrement altérée :

— Notre frère Philippe II prend les devants, et nous adresse les reproches qui lui sont dus, répondit Henri ; mais il eût mieux fait, puisqu'il a tant de griefs personnels contre nous, de nous faire une querelle personnelle. Nous eussions bien volontiers répondu corps pour corps de nos actes, et le Seigneur Dieu eût alors jugé entre nous. Dites-lui, don Guzman d'Avila, que nous acceptons, cependant, de grand cœur la guerre qu'il nous dénonce, mais que, s'il veut revenir sur ses pas, et substituer une rencontre personnelle à celle de nos armées, j'accepterai encore avec plus de plaisir.

Et, comme le connétable lui touchait le bras avec intention :

— Et vous ajouterez, continua Henri, qu'à cette proposition que je vous faisais, vous avez vu mon bon ami M. le connétable me toucher le bras, parce qu'il sait qu'une prédiction a dit que je mourrais dans un duel... Eh bien, au risque que la prédiction s'accomplisse, je maintiens la proposition, quoique je doute que cette prédiction rassure assez mon frère pour le décider à l'accepter. — Monsieur de Montmorency, comme connétable de France, ramassez, je vous prie, le gant du roi Philippe.

Puis, au héraut :

— Tenez, mon ami, dit-il en prenant derrière lui un sac préparé à cet effet, et qui était rempli d'or, il y a loin d'ici à Valladolid, et, m'étant venu apporter une si bonne nouvelle, il n'est pas juste que vous dépensiez dans cette longue route l'argent de votre maître ou le vôtre. Prenez donc ces cent écus d'or pour vos frais de voyage.

— Sire, répondit le héraut, mon maître et moi sommes du pays où l'or pousse, et nous n'avons qu'à nous baisser quand nous en avons besoin.

Et, saluant le roi il fit un pas en arrière.

— Ah ! ah ! fier comme un Castillan ! murmura Henri. — M. de Montgomery, prenez ce sac, et

faites, par les fenêtres, largesses de l'or qu'il renferme.

Montgomery prit le sac, ouvrit la fenêtre, et jeta l'or aux laquais qui encombraient les cours, et qui le reçurent avec des hourras de joie.

— Messieurs, continua Henri en se levant, il y a d'habitude fête chez le roi de France quand un roi son voisin lui déclare la guerre : il y aura double fête ce soir, puisque nous avons reçu à la fois la déclaration d'un roi et celle d'une reine.

Puis, se retournant vers les deux hérauts, qui se tenaient, l'un à gauche, l'autre à droite :

— Sir Guillaume Norry, don Guzman d'Avila, dit le roi, attendu que c'est vous qui êtes les causes de la fête, vous y êtes, comme représentants de la reine Marie, ma sœur, et du roi Philippe, mon frère, invités de droit.

— Sire, dit tout bas le connétable au roi Henri, vous plairait-il d'entendre des nouvelles fraîches de Picardie que m'envoie mon neveu, par un lieutenant de la compagnie du Dauphin nommé Théligny?

— Oui-dà ! dit le roi, amenez-moi cet officier, mon cousin, et il sera le bienvenu.

Cinq minutes après, le jeune homme, conduit dans le cabinet des armes, s'inclinait devant le roi, et attendait ensuite respectueusement que celui-ci lui adressât la parole.

— Eh bien, monsieur, lui demanda le roi, quelles nouvelles apportez-vous de la santé de M. l'amiral ?

— De ce côté, sire, d'excellentes, et jamais M. l'amiral ne s'est mieux porté.

— Alors, que Dieu lui garde cette bonne santé, et tout ira bien ! Où l'avez-vous quitté ?

— A la Fère, sire.

— Et quelles nouvelles vous a-t-il chargé de me transmettre ?

— Sire, il m'a chargé de dire à Votre Majesté de se préparer à une rude guerre. L'ennemi a rassemblé plus de cinquante mille hommes, et M. l'amiral croit que tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent n'est qu'une fausse démonstration pour cacher ses véritables projets.

— Et qu'a fait l'ennemi jusqu'à présent ? demanda le roi.

— Le duc de Savoie, qui commande en chef, répondit le jeune lieutenant, s'est avancé, accompagné du duc d'Aerschoot, du comte de Mansfeld, du comte d'Egmont et des principaux officiers de son armée jusqu'à Givet, où était le rendez-vous général des troupes ennemies.

— J'ai su cela par le duc de Nevers, gouverneur de la Champagne, dit le roi ; il ajoutait même, dans la dépêche qu'il m'a écrite à ce sujet, qu'il croyait qu'Emmanuel Philibert en voulait

principalement à Rocroy ou à Mézières, et, sur ce que j'avais cru Rocroy, nouvellement fortifiée, mal en état de soutenir un long siége, j'ai recommandé au duc de Nevers de voir s'il ne fallait point l'abandonner. Depuis ce temps, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— J'en apporte à Votre Majesté, dit Théligny. Sûr de la force de la place, M. de Nevers s'y est enfermé, et, à l'abri derrière ses murailles, il a si bien reçu l'ennemi, qu'après plusieurs escarmouches où il a perdu quelques centaines d'hommes, celui-ci a été forcé de se retirer par le gué de Houssu, entre le village de Nismes et Hautroche ; de là, il a pris sa route par Chimay, Glayon et Montreuil-aux-Dames ; il a passé ensuite près de la Chapelle, qu'il a pillée, et près de Vervins, qu'il a réduite en cendres ; enfin, il s'est avancé jusqu'à Guise, et M. l'amiral ne doute pas que son dessein ne soit d'assiéger cette place, où M. de Vassé s'est enfermé.

— Quelles troupes commande M. le duc de Savoie? demanda le roi.

— Des troupes flamandes, espagnoles et allemandes, sire ; quarante mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux à peu près.

— Et de combien d'hommes peuvent disposer M. de Châtillon et M. de Nevers?

— Sire, en réunissant tout leur monde, à peine

s'ils disposeront de dix-huit mille fantassins et de cinq à six mille chevaux; sans compter, sire, qu'il y a, parmi ces derniers, quinze cents ou deux mille Anglais dont il faudrait se défier, en cas de guerre avec la reine Marie.

— C'est donc, y compris la garnison que l'on sera forcé de laisser dans les villes, douze ou quatorze mille hommes à peine que nous pouvons vous donner, mon cher connétable, dit Henri se tournant vers Montmorency.

— Que voulez-vous, sire? avez le peu que vous me donnerez, je ferai de mon mieux. J'ai entendu dire qu'un fameux général de l'antiquité, nommé Xénophon, n'avait que dix mille soldats sous ses ordres lorsqu'il accomplit, pendant l'espace de près de cent cinquante lieues, une magnifique retraite, et que Léonidas, roi de Sparte, commandait un millier d'hommes tout au plus, lorsqu'il arrêta pendant huit jours, aux Thermopyles, l'armée du roi Xerxès, qui était bien autrement nombreuse que celle du duc de Savoie!

— Ainsi, vous ne vous découragez pas, mon bon connétable? dit le roi.

— Tout au contraire, sire! et, mordieu! je n'ai jamais été si joyeux et si plein de bon espoir! Je voudrais seulement avoir un homme qui pût me donner des renseignements sur l'état de la ville de Saint-Quentin.

— Pourquoi cela, connétable? demanda le roi.

— Parce que, avec les clefs de Saint-Quentin, on ouvre les portes de Paris, sire; c'est un proverbe de vieux routier. — Connaissez-vous Saint-Quentin, monsieur de Théligny?

— Non, monseigneur; mais, si j'osais...

— Osez, mordieu! osez! le roi le permet.

— Eh bien, monsieur le connétable, je vous dirai que j'ai avec moi une espèce d'écuyer que m'a donné M. l'amiral, et qui pourrait fort bien renseigner, s'il le veut, Votre Seigneurie sur l'état de la ville.

— Comment, s'il le veut? s'écria le connétable; il faudra bien qu'il le veuille!

— Sans doute, dit Théligny, il n'osera pas refuser de répondre aux questions de M. le connétable; seulement, comme c'est un gaillard fort habile, il y répondra à sa guise.

— A sa guise? c'est-à-dire à la mienne, monsieur le lieutenant!

— Ah! voilà justement le point sur lequel je prierais Votre Seigneurie de ne pas s'abuser. Il répondra à sa guise, et non point à la vôtre, vu que, ne connaissant point Saint-Quentin, monseigneur ne pourra pas savoir s'il dit ou non la vérité.

— S'il n'a pas dit la vérité, je le ferai pendre!

— Oui, c'est un moyen de le punir, mais ce n'est pas un moyen de l'utiliser. Croyez-moi, monsieur le connétable, c'est un garçon fin, adroit, très-brave quand il veut...

— Comment, quand il veut ? Il n'est donc pas brave toujours ? interrompit le connétable.

— Il est brave quand on le regarde, monseigneur, ou quand on ne le regarde pas, et qu'il est de son intérêt de se battre. Il ne faut pas exiger autre chose d'un aventurier.

— Mon bon connétable, dit le roi, qui veut la fin veut les moyens. Cet homme peut nous rendre des services ; M. de Théligny le connaît ; laissez M. de Théligny conduire l'interrogatoire.

— Soit, dit le connétable ; mais je vous réponds, sire, que j'ai une manière de parler aux gens...

— Oui, monseigneur, répondit en souriant Théligny, nous connaissons cette manière-là : elle a son bon côté ; mais, avec maître Yvonnet, elle aurait pour résultat de le faire passer, à la première occasion, du côté de l'ennemi, auquel il rendrait contre nous tous les services qu'il peut nous rendre contre lui.

— A l'ennemi, morbleu ? à l'ennemi, sacrebleu ? cria le connétable ; mais, alors, il faut le pendre tout de suite ! C'est donc un maroufle ?

c'est donc un bandit? c'est donc un traître, que cet écuyer, monsieur de Théligny ?

— C'est un aventurier tout simplement, monseigneur.

— Oh! oh ! et mon neveu se sert de ces drôles-là ?

— A la guerre comme à la guerre, monseigneur, répondit en riant Théligny.

Puis, se tournant vers le roi :

— Je mets mon pauvre Yvonnet sous la sauvegarde de Votre Majesté, et je demande, quelque chose qu'il dise ou fasse, à l'emmener sain et sauf, comme je l'ai amené.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le roi. Allez chercher votre écuyer.

— Si le roi permet, reprit Théligny, je me contenterai de lui faire un signe, et il montera.

— Faites.

Théligny s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse du parc, l'ouvrit et fit un signe d'appel.

Cinq minutes après, maître Yvonnet parut sur le seuil de la porte, vêtu de sa même cuirasse de buffle, de son même justaucorps de velours marron, de ses mêmes bottes de peau, sous lesquels nous l'avons présenté au lecteur.

Il tenait à la main la même toque, ornée de la même plume.

Seulement, le tout avait vieilli de deux ans.

Une chaîne de cuivre qui avait été dorée autrefois pendait à son cou, et se jouait galamment sur sa poitrine.

Le jeune homme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger à qui il avait affaire, et sans doute reconnut-il ou le roi ou M. le connétable, peut-être même tous les deux, car il se tint respectueusement près de la porte.

— Avancez, Yvonnet! avancez, mon ami, dit le lieutenant, et sachez que vous êtes en présence de Sa Majesté Henri II, et de M. le connétable, lesquels, sur l'éloge que je leur ai fait de vos mérites, ont désiré vous voir.

Au grand ébahissement du connétable, maître Yvonnet ne parut pas le moins du monde étonné que ses mérites lui eussent valu une pareille faveur.

— Je vous remercie, mon lieutenant, dit Yvonnet en faisant trois pas, et en s'arrêtant moitié par défiance, moitié par respect ; mes mérites, si petits qu'ils soient, sont aux pieds de Sa Majesté et au service de M. le connétable.

Le roi remarqua la différence que le jeune homme avait su mettre entre l'hommage rendu à la majesté royale, et l'obéissance offerte à M. de Montmorency.

Sans doute cette différence frappa-t-elle aussi le connétable.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, pas de phrases, mon beau muguet! et répondez-moi carrément, ou sinon...

Yvonnet lança de côté à M. de Théligny un regard qui voulait dire : « Est-ce un danger que je cours? est-ce un honneur que l'on me fait? »

Mais, fort de la promesse du roi, Théligny s'empara de l'interrogatoire.

— Mon cher Yvonnet, dit-il, le roi sait que vous êtes un galant cavalier, fort aimé des belles, et qui consacrez à votre toilette tous les revenus que peuvent vous procurer votre intelligence et votre courage. Or, comme le roi veut mettre à l'épreuve votre intelligence tout de suite, votre courage plus tard, il me charge de vous offrir dix écus d'or, si vous consentez à lui donner, ainsi qu'à M. le connétable, quelques renseignements positifs sur la ville de Saint-Quentin.

— Mon lieutenant a-t-il eu la bonté de dire au roi que je fais partie d'une association d'honnêtes gens qui ont tous juré de verser moitié des gains faits par chacun d'eux, soit à l'aide de l'intelligence, soit à l'aide de la force, dans une masse commune ; de sorte que, des dix écus d'or qui me sont offerts, cinq seulement m'appartiendraient, les cinq autres étant la part de la communauté?

— Et qui t'empêche de les garder tous les dix,

imbécile! reprit le connétable, et de ne rien dire de la bonne fortune qui t'arrive?

— Ma parole, monsieur le connétable! Peste! nous sommes de trop petites gens pour y manquer, à notre parole!

— Sire, dit le connétable, je me défie fort de ceux-là qui ne font les choses que pour de l'argent.

Yvonnet s'inclina devant le roi.

— Je demande à Sa Majesté la permission de dire deux mots.

— Ah çà, mais ce drôle...

— Connétable, dit le roi, je vous prie...

Puis, souriant :

— Parlez, mon ami, dit-il à Yvonnet.

Le connétable haussa les épaules, fit trois pas en arrière, et se mit à se promener de long en large comme un homme qui ne veut pas prendre part à la conversation.

— Sire, dit Yvonnet avec un respect et une grâce qui eussent fait honneur à un courtisan raffiné, je prie Votre Majesté de vouloir bien se rappeler que je n'ai fixé aucun prix aux services petits ou grands que, non-seulement je puis, mais encore je dois lui rendre comme son humble et obéissant sujet; c'est mon lieutenant, M. de Théligny, qui a parlé de dix écus d'or. Sa Majesté ignorant très-certainement l'association qui existe entre

moi et huit de mes camarades entrés également au service de M. l'amiral, j'ai cru devoir la prévenir qu'en pensant me donner dix écus d'or, elle en donnait seulement cinq à moi, les cinq autres étant pour la communauté. Maintenant, que Sa Majesté veuille bien m'interroger : je suis prêt à lui répondre, et, cela, sans qu'il soit question ni de cinq, ni de dix, ni de vingt écus d'or ; mais purement et simplement à cause du respect, de l'obéissance et du dévouement que je dois à mon roi.

Et l'aventurier s'inclina devant Henri avec autant de dignité que s'il eût été ambassadeur d'un prince italien ou d'un comte du Saint-Empire.

— A merveille ! dit le roi ; vous avez raison, maître Yvonnet, ne comptons pas ensemble d'avance, et vous vous en trouverez bien.

Yvonnet fit un sourire qui signifiait : « Oh ! je sais à qui j'ai affaire ! »

Mais, comme tous ces petits retardements irritaient l'humeur impatiente du connétable, il revint se placer en face du jeune homme, et, frappant du pied :

— Voyons, maintenant que les conditions sont faites, voudras-tu bien me dire ce que tu sais de Saint-Quentin, marousle?

Yvonnet regarda le connétable, et, avec cette expression goguenarde qui n'appartient qu'au Parisien :

— Saint-Quentin, monseigneur? dit-il; Saint-Quentin est une ville située sur la rivière de Somme, à six lieues de la Fère, à treize lieues de Laon, à trente-quatre lieues de Paris; elle a vingt mille habitants, un corps de ville composé de vingt-cinq officiers municipaux, à savoir : un maïeur en charge, le maïeur sortant, onze jurés, douze échevins; ces magistrats élisent et créent eux-mêmes leurs successeurs, qu'ils prennent parmi les bourgeois par suite d'un arrêt du parlement du 16 décembre 1335, et d'une charte du roi Charles VI en date de 1412.

— Ta, ta, ta, ta, ta! s'écria le connétable, que diable nous chante là cet oiseau de malheur?... Je te demande ce que tu sais de Saint-Quentin, animal!

— Eh bien, je vous le dis, ce que j'en sais, et je puis vous garantir les renseignements: je les tiens de mon ami Maldent, qui est natif de Noyon, et qui a passé trois ans à Saint-Quentin, en qualité de clerc de procureur.

— Tenez, sire, dit le connétable, croyez-moi, nous ne tirerons rien de ce maroufle, tant qu'il ne sera pas sur un bon cheval de bois, avec quatre boulets de douze à chaque jambe.

Yvonnet demeura impassible.

— Je ne suis pas précisément de votre avis, connétable; je crois que nous ne tirerons rien de

lui, tant que nous voudrons le faire parler ; mais je crois qu'il nous dira tout ce que nous désirons savoir, tant que nous le laisserons interroger par M. de Théligny. S'il sait ce qu'il nous a dit, — ce qui est justement ce qu'il ne devrait pas savoir — soyez certain qu'il sait encore autre chose... N'est-ce pas, maître Yvonnet, que tu n'as pas étudié seulement la géographie, la population et la constitution de la ville de Saint-Quentin, mais que tu connais encore l'état dans lequel sont ses remparts, et les dispositions où se trouvent ses habitants ?

— Que mon lieutenant veuille bien m'interroger, ou que le roi me fasse l'honneur de m'adresser les questions auxquelles il désire avoir une réponse, et je ferai de mon mieux pour contenter mon lieutenant, ou pour obéir au roi.

— Le drôle est tout miel, murmura le connétable.

— Voyons, mon cher Yvonnet, dit Théligny, prouvez à Sa Majesté que je ne l'ai pas induite en erreur, lorsque je lui ai vanté votre intelligence, et dites-lui, ainsi qu'à M. le connétable, en quel état se trouvent les remparts de la ville en ce moment.

Yvonnet secoua la tête.

— Ne dirait-on pas que le drôle s'y connaît ? grommela le connétable.

— Sire, répondit Yvonnet sans s'inquiéter de la répartie de M. de Montmorency, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que la ville de Saint-Quentin, ignorant qu'elle courût un danger quelconque, et, par conséquent, n'ayant préparé aucun moyen de défense, est à peine à l'abri d'un coup de main.

— Mais, enfin, demanda le roi, elle a des remparts?

— Oui, sans doute, dit Yvonnet, munis de tours rondes et carrées réliées par des courtines, avec deux ouvrages à cornes dont l'un défend le faubourg d'Isle; mais le boulevard n'a pas même de parapets, et n'est protégé que par un fossé creusé en avant; son terre-plein, qui ne s'élève pas au-dessus des terrains environnants, est dominé, dans beaucoup d'endroits, par les hauteurs voisines, et même par plusieurs maisons situées sur le bord du fossé extérieur : et, à droite du chemin de Guise, entre la rivière de Somme et la porte d'Isle, la vieille muraille — c'est le nom du rempart sur ce point — la vieille muraille est tellement dégradée, qu'un homme, pour peu qu'il soit adroit, peut facilement l'escalader.

— Mais, drôle! s'écria le connétable, si tu es ingénieur, il faut le dire tout de suite!

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur le connétable.

— Et qu'es-tu donc, alors?

Yvonnet baissa les yeux avec une modestie affectée.

— Yvonnet est amoureux, monseigneur, dit Théligny, et, pour arriver jusqu'auprès de sa belle, qui demeure au faubourg d'Isle, près de la porte dudit faubourg, il a été obligé d'étudier le fort et le faible de la muraille.

— Ah! ah! murmura le connétable, voilà une raison!

— Voyons, continue, dit le roi, et je te donnerai une belle croix d'or à porter à ta maîtresse, la première fois que tu l'iras voir à ton retour.

— Et jamais croix d'or, je puis le dire avec assurance, n'aura brillé sur un plus beau cou que celui de Gudule, sire!

— Allons, ne voilà-t-il pas l'animal qui va nous faire le portrait de sa maîtresse! dit le connétable.

— Et pourquoi pas, si elle est jolie, mon cousin? dit en riant le roi. — Tu auras ta croix, maître Yvonnet.

— Merci, sire!

— Et, maintenant, y a-t-il une garnison, au moins, dans la ville de Saint-Quentin?

— Non, monsieur le connétable.

— Non? s'écria Montmorency; et comment cela, non?

— Parce que la ville est franche de logements militaires, et que la défense de la ville est un droit que la bourgeoisie tient fort à conserver.

— La bourgeoisie! des droits!... Sire, croyez-moi bien, les choses iront tout de travers, tant que la bourgeoisie, les communes réclameront je ne sais quels droits qu'elles tiennent vraiment je ne sais de qui!

— De qui? Je vais vous le dire, mon cousin : des rois mes prédécesseurs.

— Eh bien, que Votre Majesté me charge de les lui reprendre, ces droits-là, à la bourgeoisie, et ce sera chose vite faite!

— Nous aviserons à cela plus tard, mon cher connétable; en attendant, occupons-nous de l'Espagnol, c'est le principal. Il faudrait une bonne garnison à Saint-Quentin.

— C'est ce que M. l'amiral était en train de négocier au moment de mon départ, dit Théligny.

— Et il doit avoir réussi, à cette heure, observa Yvonnet, attendu qu'il avait pour lui maître Jean Pauquet.

— Qu'est-ce que maître Jean Pauquet? demanda le roi.

— C'est l'oncle de Gudule, sire, répondit Yvon-

net avec un accent qui n'était pas exempt d'une certaine fatuité.

— Comment, drôle ! s'écria le connétable, tu fais la cour à la nièce d'un magistrat?

— Jean Pauquet n'est point un magistrat, monsieur le connétable.

— Et qu'est-ce donc, que ton Jean Pauquet?

— C'est le syndic des tisserands.

— Jésus ! dit le connétable, dans quel temps vivons-nous, que l'on soit obligé de négocier avec un syndic des tisserands, quand il plaît au roi de mettre une garnison dans sa ville !... Tu lui diras, à ton Jean Pauquet, que je le ferai pendre, s'il n'ouvre pas, non-seulement les portes de la ville, mais encore celles de sa maison aux gens d'armes qu'il me plaira de lui envoyer.

— Je crois que M. le connétable fera bien de laisser mener l'affaire par M. de Châtillon, dit Yvonnet en secouant la tête ; il sait mieux que Sa Seigneurie la façon dont on parle à Jean Pauquet.

— Il me semble que tu raisonnes, s'écria le connétable avec un geste de menace.

— Mon cousin, mon cousin, dit Henri, laissez-nous, de grâce, achever ce que nous avons commencé avec ce brave garçon. Vous serez en mesure de juger vous-même de la vérité de ses assertions, puisque l'armée est sous vos ordres,

et que vous la rejoindrez le plus tôt possible.

— Oh! dit le connétable, pas plus tard que demain! J'ai hâte de mettre tous ces bourgeois à la raison!... Un syndic de tisserands, mordieu! le beau sire pour négocier avec un amiral... peuh!

Et il alla ronger ses ongles dans l'embrasure de la fenêtre.

— Maintenant, demanda le roi, les abords de la ville sont-ils faciles?

— De trois côtés, oui, sire : du côté du faubourg d'Isle, du côté de Rémicourt, et du côté de la chapelle d'Épargnemaille ; mais, du côté de Tourrival, il faut traverser les marais de Grosnard, qui sont pleins de puisards et de fondrières.

Le connétable s'était rapproché peu à peu pour écouter ce détail, qui l'intéressait.

— Et, en cas de besoin, dit-il, te chargerais-tu de conduire à travers ces marais un corps de troupes qui entrerait dans la ville ou qui en sortirait ?

— Sans doute; mais j'ai déjà dit à M. le connétable que l'un de nos associés, nommé Maldent, ferait bien mieux son affaire, ayant habité pendant trois ans Saint-Quentin, tandis que, moi, je n'y ai guères été que de nuit, et ai toujours fait le chemin très-vite.

— Et pourquoi cela, très-vite?

— Parce que, la nuit, quand je suis seul, j'ai peur !

— Comment, s'écria le connétable, tu as peur ?

— Certainement que j'ai peur.

— Et tu avoues cela, drôle?

— Pourquoi pas, puisque cela est?

— Et de quoi as-tu peur?

— J'ai peur des feux follets, des revenants et des loups-garoux.

Le connétable éclata de rire.

— Ah ! tu as peur des feux follets, des revenants et des loups-garoux?

— Oui, je suis horriblement nerveux!

Et le jeune homme tourna sa peau comme s'il avaît le frisson.

— Ah ! mon cher Théligny, reprit le connétable, je vous fais mon compliment sur votre écuyer! Me voilà prévenu : je ne le prendrai pas pour mon courrier de nuit.

— Le fait est que mieux vaut m'employer le jour.

— Oui, et te laisser la nuit pour aller voir Gudule, n'est-ce pas?

— Vous voyez, monsieur le connétable, que mes visites n'ont pas été inutiles, et le roi en juge

ainsi, puisqu'il a eu la bonté de me promettre une croix.

— Monsieur le connétable, faites remettre quarante écus d'or à ce jeune homme pour les bons renseignements qu'il nous a donnés, et les services qu'il s'offre de nous rendre. Vous ajouteterez dix écus à part, pour acheter une croix à mademoiselle Gudule.

Le connétable haussa les épaules.

— Quarante écus ! grommela-t-il ; quarante coups de verges ! quarante coups de canne ! quarante coups de manche de hallebarde sur les épaules !

— Vous m'entendez, mon cousin ? ma parole est donnée : ne me faites pas manquer à ma parole !

Puis, à Théligny :

— Monsieur le lieutenant, continua le roi, M. le connétable vous donnera des ordres pour prendre des chevaux de mes écuries au Louvre et à Compiègne, afin que vous puissiez marcher vite. Ne craignez pas de les crever, et tâchez d'arriver demain à la Fère. M. l'amiral ne saurait être trop tôt prévenu que la guerre est déclarée. — Bon voyage, monsieur, et bonne chance !

Le lieutenant et son écuyer saluèrent respec-

tueusement le roi Henri II, et suivirent le connétable.

Dix minutes après, ils prenaient au galop la route de Paris, et le connétable venait rejoindre le roi, qui n'avait point quitté son cabinet.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



